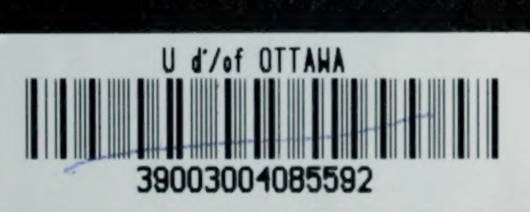
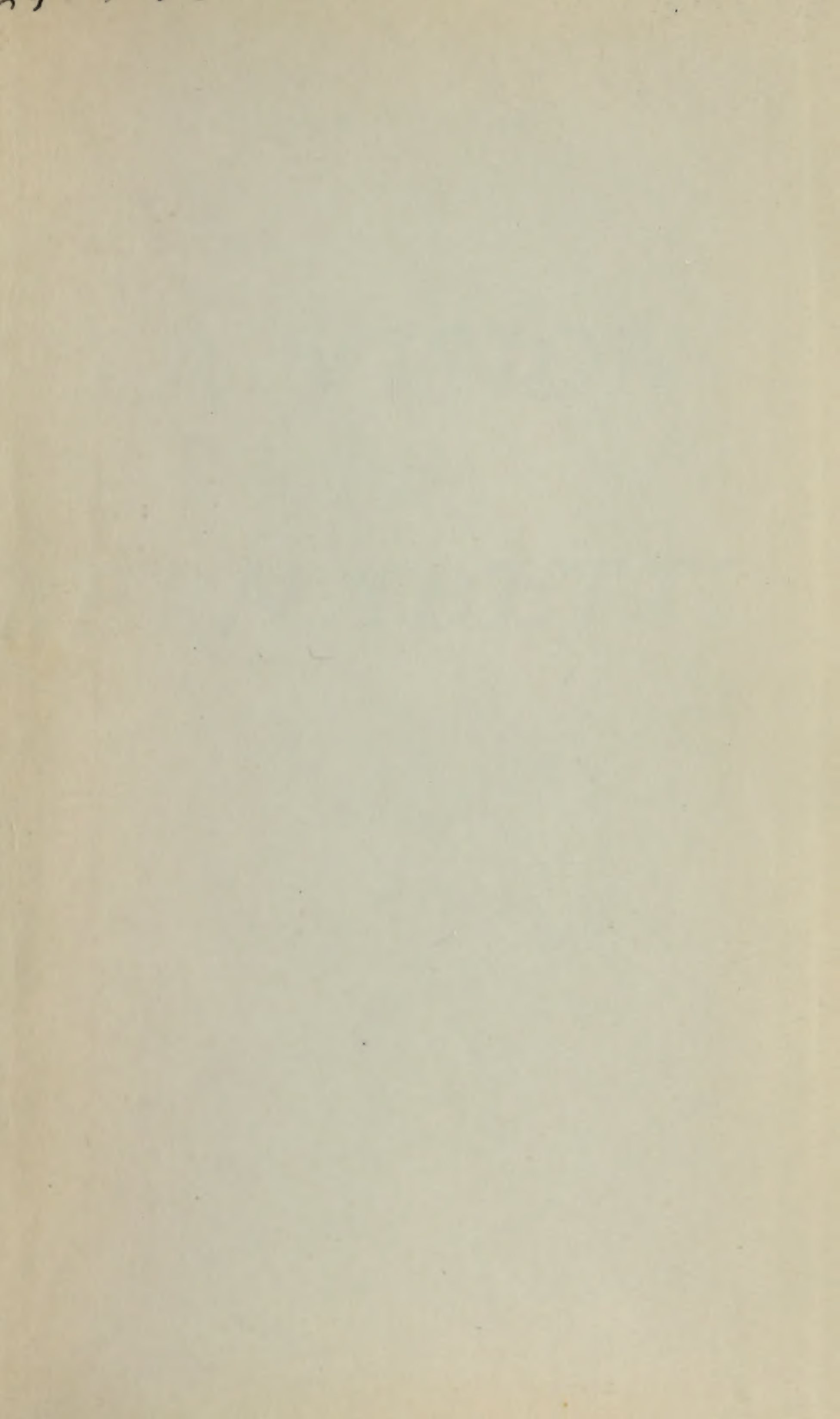

U d'/of OTTAWA
39003004085592



Reynès Monlaur

LA VISION DE BERNADETTE

PRÉFACE

DE

S. E. LE CARDINAL DE CABRIÈRES

uième Edition

BERNARD GRASSET

ÉDITEUR

J. Lebeau ptre

Lourdes, 30 juillet 19

L'abbé J. Lebeau
Secrétaire
Archevêché d'Ottaw
Ottawa
Canada

J Lebeau, Jr

Hotel Bellechasse
rue de Bellechass
près de la gare d'Orléan
(Quai d'Orsa

LA VISION DE BERNADETTE

Paris
VIIe arrondis

a

DU MÊME AUTEUR

CHEZ PLON-NOURRIT, RUE GARANCIÈRE.

La Duchesse de Montmorency (1600-1666). Avec approbation de Mgr l'évêque de Montpellier. Un volume in-16, accompagné d'un portrait en héliogravure. 10e édition. . . . . . 3 fr. 50

Angélique Arnauld. Préface de Mgr DE CABRIÈRES. Un volume in-16. 12e édition . 3 fr. 50 (*Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.*)

Le Rayon. Un vol. in-8° écu. 88e édition. 3 fr. 50

Après la neuvième heure. 54e édition. Un vol. in-8° écu . . . . 3 fr. 50

Ils regarderont vers Lui. Un vol. in-8° écu. 24e édition . . . . 3 fr. 50

Ames Celtes. 12e édition. Un vol. in-8° écu relié. . . . . 6 fr. »

Jérusalem. **Quand vous passiez par nos chemins...* 21e édit. Un vol. in-8° écu . . . . . . 3 fr. 50 (*Couronné par l'Académie française, prix Jules Favre.*)

Jérusalem. ***Les derniers pas...* 12e édition. Un vol. in-8° écu. . . . . 3 fr. 50

Le Sceau. 15e édition. Un volume in-16. 3 fr. 50

Leur Vieille Maison. 12e édition. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

CHEZ BERNARD GRASSET.

Le Songe d'Attis. 8e édit. Un vol. in-18 3 fr. 50

J. Lebeau, ptre
Lourdes,
30 juillet
1914

REYNÈS-MONLAUR

LA VISION
DE
BERNADETTE

PRÉFACE DE S. E. LE CARDINAL DE CABRIÈRES



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

1914

IL A ÉTÉ TIRÉ :

QUINZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES

NUMÉROTÉS DE 1 A 15

N°

On a publié beaucoup de livres sur « les événements de Lourdes », et sur « Bernadette Soubirous », la Voyante de Massabielle ; et parmi ces ouvrages, il en est d'excellents qui inspirent le plus vif intérêt. Récemment encore, de Saint-Gildard même, de la pieuse retraite où Bernadette a passé les dernières années de sa vie, il nous est venu, sous ce titre, très simple et très éloquent : La Confidente de l'Immaculée, *un récit plein de charme, où le souci de la vérité éclate à chaque ligne, mais où l'on sent que c'est bien une sœur, une amie fidèle, une ardente admiratrice, qui rend témoignage aux vertus d'une compagne, auprès de laquelle on croyait respirer l'atmosphère du Ciel !*

Et voici qu'un nouveau livre sur les Visions *de la jeune Pyrénéenne apparaît au moment où le monde catholique, appelé au Congrès Eucharistique de Lourdes, veut être informé dans les moindres détails des raisons profondes pour lesquelles c'est vers le pli si étroit de montagne que l'on demande aux multitudes de venir adorer Jésus-Christ sous les voiles où son amour l'a enfermé ! Pourquoi ce rapprochement si solennel entre Lourdes et le triomphe du Très Saint Sacrement ?*

Il semble que Mgr Schœpfer, *l'Évêque de Tarbes et de Lourdes, ait souhaité, plus spécialement, en cette grande circonstance, faire fixer les véritables traits de sa sainte diocésaine, devenue l'apôtre très humble mais très puissante du dogme sauveur de l'Immaculée Conception : et dans ce but il a ouvert à M. Reynès-Monlaur le trésor de ses archives épiscopales : elle a pu y lire toutes les paroles authentiques de Berna-*

dette Soubirous, dans les différents interrogatoires auxquels elle a dû répondre. Il n'a pas demandé une nouvelle vie *de la sainte enfant ; mais il a espéré que la main délicate d'une femme peindrait, avec autant de fidélité que d'amour, la vraie physionomie d'une autre femme, choisie par la Vierge Marie elle-même pour être la confidente de ses désirs et de ses secrets. De même que, pour accompagner les chants d'une voix humaine, les instruments s'accordent afin d'éviter toute pénible dissonance, ainsi pour rendre à la foule le son de la voix et le sens des paroles de la Très Sainte Vierge, ce n'est pas trop d'un accord aussi parfait que possible entre celle qui a entendu cette voix et en a compris le sens, et celle qui, tardivement mais avec un tendre respect, veut en populariser les leçons.*

A cet égard, j'ose dire que les souhaits de Mgr Schœpfer seront réalisés. M. Reynès-Monlaur n'a pas écrit une biographie

minutieuse et détaillée, elle est allée droit à une âme, exceptionnellement appelée à contempler les lumières divines, à entendre les divins accents ; et c'est de cette âme virginale, simple et pure, qu'elle a esquissé les traits.

Elle n'a pas été moins aidée par Mme la Supérieure générale de l'Institution Chrétienne de Nevers. On lui a communiqué tous les trésors du couvent, dans lesquels il est parlé de la Sœur Marie-Bernard, et où ses maîtresses, ses compagnons, ses émules ont déposé le témoignage de leur sympathie pour sa douceur et son humilité, de leur confiance en ses prières, de leur vénération pour sa tranquille et silencieuse vertu.

De là une suite d'images, où l'enfant, la jeune voyante, la novice, la professe, se montrent tour à tour et franchissent, de degré en degré, les hauteurs de l'Échelle mystique, au sommet de laquelle on atteint l'éternité.

Les derniers chapitres résument ce que signifiaient les diverses demandes, dont la Très Sainte Vierge confiait à son innocente disciple le soin de répéter la formule.

Prière, pénitence, appels à la venue des foules, construction d'une église, miraculeux jaillissement de la source des guérisons : tout a été dit, réalisé, publié dans le monde entier ; et quand le sol a été assez imprégné de foi et d'amour, alors le Saint-Sacrement est venu comme le couronnement de l'œuvre de sa Sainte Mère. Il était juste que le vieux dicton de la piété du moyen âge, ad Jesum per Mariam, *eût à Lourdes son application, et qu'après avoir prié devant l'image auguste de la Vierge Immaculée, on montât plus haut encore jusqu'à son Fils, l'Homme-Dieu, jusqu'au Rédempteur adoré, que toute la terre appelle Son Seigneur et Son Roi.*

Le livre de M. Reynès-Monlaur aura sa

place dans ce concert de louange et d'adoration ; et c'est pourquoi, du fond du cœur, je le bénis.

CARDINAL DE CABRIÈRES,
Évêque de Montpellier.

1er mai 1914.

Grâce à la haute bienveillance de Monseigneur l'Évêque de Tarbes, ce livre repose tout entier sur les dépositions faites à l'Enquête du Procès de canonisation de Bernadette. Je n'ai utilisé les travaux de ceux qui m'ont précédé que dans la mesure où ils ne s'écartaient pas de ces documents inédits et de première valeur.

Le récit des Visions est écrit de la main de Bernadette.

Je remercie avec les RR. PP. Missionnaires de Lourdes, et les Dames de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, le docteur Boissarie, le docteur Cox et tous ceux qui m'ont aidé dans ce travail en me prêtant l'appui de leur science et de leur autorité.

M. R.-M.

9 mai 1914.

PREMIÈRE PARTIE

LA VISION DE BERNADETTE

BERNADETTE

I

C'est l'aube d'un matin d'été. Au petit village de Bartrès, tout proche de Lourdes, comme à Lourdes même, comme dans toutes les Pyrénées, la vie rurale commence de bonne heure. La porte de la bergerie Arravant s'ouvre toute grande : Bernadette sort, précédée de quelques agneaux. Elle a de sept à huit ans ; on ne lui confiera les brebis qu'un peu plus tard. C'est une charmante figure d'enfant rondelette, ouverte et gaie. Elle

est petite et frêle, proprement et très pauvrement vêtue d'une robe d'indienne souvent rapiécée : sur la tête, le mouchoir des paysannes de l'endroit cache presque entièrement ses cheveux noirs. Ses yeux naïfs sont très grands, et purs comme une eau de source. Elle salue tout le monde et sourit en passant. Tout le monde l'aime. Il n'est pas rare qu'une bonne femme, ouvrant sa porte, arrête la petite pour glisser dans le panier qu'elle porte au bras du pain blanc et des fruits. Bernadette rit et remercie gentiment en patois : « Je mangerai d'abord mon pain et je garderai le vôtre pour la fin, parce qu'il est meilleur », dit-elle.

Elle pousse ses agneaux, une gaule à la main. Mais elle ralentit le pas aux

montées ; son asthme la fatigue, et elle s'essouffle vite. Parvenue sur la hauteur elle joue, en enfant qu'elle est, avec son chien, avec ses agneaux dont elle caresse de préférence le plus petit. Elle a un faible pour tout ce qui est petit. Elle ramasse les fleurs qui croissent autour d'elle, les violettes, les marguerites ou les œillets sauvages ; et avec de l'herbe et de la mousse elle élève des autels çà et là. Ses agneaux se font un jeu de les démolir d'un coup de tête ; elle se fâche et les gronde, et elle recommence sans se lasser ses petites chapelles à Notre-Dame, car elle est pieuse ; et toute frêle et seulette, perdue dans la grande lande déserte, elle parle chaque jour à la Sainte Vierge en disant son chapelet. Elle ne sait

que cette prière, mais elle la sait bien.

La journée passe. Elle dort sans doute comme ses agneaux et au milieu d'eux, aux heures plus chaudes. Et le soir, à la splendeur brève du coucher du soleil dans la montagne, elle redescend vers la maison de sa mère nourrice. Quelque chose de très simple et de très pur rayonne d'elle. Mais elle l'ignore. Son âme, pareille à quelqu'un de ces lacs qu'elle regarde en passant, dort toute calme, transparente et tranquille. Elle garde seulement dans son eau pure l'image de la clarté des jours, ou du recueillement des nuits. Et, sans qu'elle le sache, la candeur de cette âme se reflète sur son visage :

« Un jour que nous la croisions sur la lande », raconte M. Barbet, institu-

teur à Bartrès, qui nous a laissé un mémoire des plus intéressants sur elle, « M. Ader, le curé, me dit : « Je ne sais ce que j'ai ; chaque fois que je rencontre ce suave visage je pense aux bergers de la Salette. » Mais le saint curé parle ainsi loin d'elle, et Bernadette ne l'entend pas. Elle lui fait en passant sa plus jolie révérence de paysanne ; et elle rit, et elle court en apercevant sur la porte sa nourrice, la bonne mère Arravant.

Telle est, grâce aux anciens du pays, ou aux souvenirs de la nourrice, de l'instituteur et du curé, la première image que nous avons de Bernadette.

II

Elle était née à Lourdes le 7 janvier 1844: on l'avait baptisée le 9. Ses pa-

rents, François Soubirous et Louise Casterot, étaient pauvres, mais unis et heureux à cette époque où le moulin suffisait à les nourrir. Le père, brave homme, un peu indolent, mena bientôt ses affaires assez mal ; la mère, douce, avenante, propre, mais imprévoyante, n'aida pas à les rétablir. Dans l'attente d'une maternité nouvelle, Louise dut chercher une nourrice pour sa fille aînée. A Bartrès, à 4 kilomètres de Lourdes, la femme Arravant venait de perdre son fils ; on confia Bernadette à cette excellente femme, très honnête, très pieuse, qui aima la petite fille comme son enfant et en fut aimée toute la vie. Deux ans la petite resta chez sa nourrice. Puis, sa mère la rappela, et elle reprit sa place au foyer.

La situation n'était pas prospère, mais on vivait. Les enfants arrivaient, d'année en année. La petite Bernadette, dès que ses forces le lui permirent, aidait cette mère toute jeune qui fut toujours ce qu'elle chérit le plus au monde ; mais elle ne grandissait pas ; elle demeurait chétive, bientôt tourmentée par un asthme pénible qui l'oppressait. La mère, réduite aux économies les plus étroites, essayait cependant de la fortifier par une nourriture un peu meilleure ; de son côté, la nourrice, qui ne la perdait pas de vue, arrivait toujours avec quelques provisions les jours de marché ; elle emmenait l'enfant avec elle, tous les étés, de sorte que, nous dit la tante Basile, durant toute son enfance Bernadette fut

aussi souvent à Bartrès qu'à Lourdes.

Elle cherchait à montrer sa reconnaissance, accompagnant d'abord ceux qui gardaient le troupeau, puis le gardant elle-même, comme elle nous est apparue une première fois. « Très douce, obéissante, humble, sage, timide », elle était aussi « très gaie »; mais empêchée par son asthme de se livrer à des jeux trop mouvementés, elle voyait avec plaisir jouer les autres ; et, assise sur quelque pierre, elle veillait sur les vêtements qui les auraient gênés. Elle aimait aussi les histoires, et bien qu'elle fût loin d'être sotte, elle croyait tout ce qu'on lui disait : « Je ne savais pas qu'on pût mentir », avouera-t-elle plus tard.

Chaque fois qu'elle revenait au mou-

lin, elle trouvait une misère plus profonde. Ce ménage de meuniers en détresse avait par surcroît des instincts de riches; le père n'osait pas se faire payer, et, tant qu'elle avait du pain et du vin, la mère tenait table ouverte. Beaucoup d'incurie aggravait ce désordre; les farines n'étaient pas livrées à temps, ou on les rendait avariées. Le jour vint où, ne pouvant plus payer leur terme, ils furent chassés du moulin (1855) et l'exode lamentable commença, de moulin en moulin, de maison en maison, jusqu'à ce qu'ils obtinssent, par charité, d'habiter l'ancienne maison d'arrêt, rue des Petits-Fossés. « Le cachot », comme on l'appelait encore, consistait en deux pièces, humides, malsaines, mal aérées; c'était toujours

mieux que la perpétuelle menace d'être jeté dans la rue. Les parents et les quatre enfants s'y installèrent donc.

J'ai visité avec émotion cette demeure d'où l'enfant partait pour les colloques divins. Le gros verrou des prisons ferme encore la porte. Une petite pièce sombre au rez-de-chaussée, sur le devant; une autre sur le derrière, avec deux ouvertures où les trous dans la pierre marquent la place des barreaux: on y voit l'évier contre lequel la petite prenait ses repas, la cheminée, des murs énormes; un jour rare et triste éclaire misérablement cette geôle. La seule échappée là-bas, vers l'ouest, n'existe plus, maintenant que tout est bâti. Elle donnait du côté de Massabielle. Et plus tard, lorsque l'enfant regardait par

l'étroite fenêtre, elle prenait son capulet, elle partait...

François et Louise, laissant les petits sous la garde de Bernadette, allaient travailler chaque jour là où l'on voulait bien les employer. La misère ne désunissait pas ces cœurs qui, par certains côtés, étaient grands, et n'amenait ni récrimination, ni plainte : et pourtant quelle misère! « Il n'y avait jamais une raison entre François et Louise, jamais je n'ai entendu un mot méchant de l'un contre l'autre, ni des enfants contre leurs parents », dit Sajou, le propriétaire, qui habitait l'étage au-dessus d'eux. « Ni Louise ni les enfants ne demandaient rien à personne, ni ne se plaignaient de rien. Ils auraient *crevé*, plutôt. Jamais vous ne les auriez en-

tendus avouer qu'ils avaient faim ; et que de fois j'ai vu Bernadette, Toinette, Jean-Marie et le petit Justin, rire et sauter l'estomac vide. »

On n'en faisait pas moins la prière en commun chaque soir ; et peut-être s'aimait-on davantage pour tant de privations supportées ensemble. La pauvre Bernadette aidait tant qu'elle pouvait, gardant les petits, allant ramasser du bois. La tante Bernarde prit l'enfant tout un hiver, en 1856, pour la soigner un peu, et enlever au misérable foyer une bouche à nourrir. Par surcroît, une fausse accusation tomba sur le meunier, et cet homme estimé de tous dut attendre en prison que son innocence fût reconnue. Elle éclata, au grand jour ; mais ce dernier incident donna le

coup de grâce au malheureux ménage. Réfugiés au « cachot », mais presque sans pain, en 1857 ils placèrent Bernadette comme bergère chez sa nourrice.

III

L'excellente femme était un peu parcimonieuse. Il avait été convenu qu'elle enverrait l'enfant à l'école ; mais elle se bornait à l'envoyer aux champs, derrière ses moutons. Et cependant, à l'âge de treize ans, la petite ne savait ni lire, ni écrire, ne parlait que patois, et, sauf sa prière et son chapelet, ignorait jusqu'aux premiers éléments de la religion. En bonne chrétienne, — elle était même tertiaire de Saint-François, — la nourrice voulait préparer Bernadette à sa Première Communion, et tous

les soirs, de sept heures à neuf heures, elle s'appliquait à l'instruire, et à lui apprendre son catéchisme. Était-ce la faute de la maîtresse ? Était-ce celle de l'enfant, qui entendait les mots français pour la première fois et ne les retenait pas ? Souvent la brave femme jetait son livre de dépit : « Va ! tu ne seras jamais qu'une sotte et une ignorante ! » Quelquefois la petite pleurait, « se désolant d'avoir la tête si dure et de donner tant de peine » ; le plus souvent elle sautait au cou de sa nourrice, lui répondant en patois : « Au moins, si je ne sais rien, je puis dire mon chapelet, et aimer le bon Dieu de tout mon cœur. »

Malgré cette mémoire ingrate, Bernadette était intelligente, d'un esprit vif et charmant ; mais comme tous les en-

fants timides, il fallait l'interroger avec tact et bienveillance pour qu'elle osât répondre.

« Elle a de la peine à retenir le mot à mot du catéchisme », disait l'instituteur au curé qu'il remplaçait quelquefois, « parce qu'elle ne peut étudier, ne sachant pas lire, mais elle écoute soigneusement les explications, elle est très attentive et très pieuse. »

Elle aimait à entendre parler de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; aux champs, « elle emportait toujours son tricot et son chapelet ». Elle vivait sa vie toute simple d'enfant pauvre, contente de tout et de tous, ne se plaignant de rien, recevant ce qu'on lui donnait et ne demandant pas autre chose. Le temps des petites chapelles était passé

peut-être. Mais souvent une autre bergère se joignait à elle, et toutes les deux jouaient ensemble ou chantaient en patois.

Il n'est pas probable que Bernadette contemplât longtemps les lointains pics neigeux si beaux à voir dans la limpidité tranquille des matins, ou dans la lumière d'or des heures chaudes, bien que, sans doute, elle en gardât, à son insu, un goût de pureté et de clarté. Elle avait peu d'imagination, et, comme presque tous les campagnards, n'attribuait pas de valeur à des spectacles qui se renouvelaient chaque jour. Sans doute, en bonne petite paysanne qu'elle était, elle eût donné toutes les splendeurs des Pyrénées pour la bague que son parrain lui rapporta de la ville un

jour de foire. Mais hélas, la bague était trop grande ! Quelle désolation ! Le brave homme la changea maladroitement, car cette fois elle était si petite qu'il fallut la faire entrer de force. Le doigt enfla. « On dut la scier, et cela me guérit des bagues », dit-elle gaîment. Du reste le parrain n'était pas seul à lui faire de petits présents. On la chérissait dans le pays, pour sa bonne grâce et sa douceur. Quelques témoignages au procès montrent qu'à cette affection générale, se joignait une vénération inconsciente qui ne cherchait qu'à se manifester.

Un jour, surprise par un de ces brusques orages si fréquents dans les pays de montagnes, Bernadette rentrait précipitamment, ramenant son troupeau.

La nourrice de Bernadette était bonne, mais son père nourricier était dur. Il lui avait interdit, avec menace, de laisser ses moutons à la pluie. Elle se hâtait dans l'angoisse. Un ruisseau subitement grossi au seuil du village lui offrait malheureusement un obstacle infranchissable. L'enfant appelait, poussant des cris auxquels nul ne répondait. Dans sa détresse, elle tendit ses petits bras vers Dieu. Un voisin, touché de pitié, ouvrait la porte de sa grange pour la mettre à l'abri avec ses moutons. Mais l'eau, subitement calmée, la laissa passer sans encombre, et le père Arravant, qui accourait la main levée, constata avec surprise que la toison de ses brebis était toute sèche.

Une fois encore, par un autre jour de

tempête où la pluie et le vent faisaient rage, une voisine appela l'enfant pour la réchauffer et faire sécher ses vêtements auprès du feu. Bernadette entra. « Tiens, dit la femme Vigne stupéfaite, tu n'es pas mouillée, *et il pleut à chaudrons.* »

Quoi qu'il en soit de ces faits que des témoins dignes de foi rapportent, comme ses sœurs, les bergères de France, Geneviève, Germaine, Solange, et notre Jeanne d'Arc, Bernadette laissa derrière elle un parfum d'innocence et de grâce qu'on respire encore à Bartrès. Le même curé dont nous avons déjà relaté les paroles, homme d'étude et de prière qui, dans le pays, eut le renom d'un véritable anachorète, disait encore : « Regardez cette enfant : si la

Sainte Vierge apparaît à quelqu'un, elle doit choisir des enfants comme celle-là. » Mais ces paroles comme les précédentes ne furent jamais communiquées à personne, et cela encore, cela surtout, Bernadette l'ignorait. Par des gens qui passaient, elle fit dire à ses parents de la rappeler pour sa Première Communion. Ses parents la rappelèrent. Elle avait de treize à quatorze ans. La petite bergère, toute simple, calme, paisible, mais déjà familiarisée avec la souffrance, allait au-devant de sa destinée ; et le cristal pur de son âme, parce que rien ne l'avait terni, devait refléter une beauté plus ravissante à contempler que l'aube, plus ravissante que les soirs...

LA VISION DE BERNADETTE

Bernadette revint à Lourdes dans les derniers jours de 1857.

Ire Apparition.

Jeudi 11 *février* 1858.

Le jeudi gras, 11 février 1858, le bois manquait, dans le pauvre ménage Soubirous. Bernadette, toujours prête à rendre service, proposa d'aller en chercher le long du Gave. L'enfant était enrhumée : la mère fit quelques objections puis la laissa partir avec sa sœur

Toinette, âgée d'environ huit ans, et une petite voisine, Jeanne Abadie. Le temps était gris et froid, très calme.

Ici, écoutons Bernadette : tout ce qui suit est écrit de sa main (1).

La première fois que je fus à la Grotte, j'allais ramasser du bois avec deux autres petites filles. Quand nous fûmes au moulin, je leur ai demandé si elles voulaient aller voir où l'eau du canal allait se joindre au Gave. Elles me répondirent : oui. De là nous suivîmes le canal ; arrivées là nous nous trouvâmes devant une grotte. Ne pouvant aller plus loin mes deux compa-

(1) Tout ce que nous citons ici, et du reste tout ce qui est écrit par Bernadette elle-même, nous a été obligeamment communiqué par les Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers.

gnes se mirent à même de traverser l'eau qui se trouvait devant la Grotte ; donc je me trouvai seule de l'autre côté ; j'ai demandé aux deux autres si elles voulaient m'aider à jeter quelques pierres dans l'eau pour voir si je pourrais passer sans me déchausser. Elles me dirent de faire comme elles si je voulais.

Je fus un peu plus loin voir si je pourrais passer sans me déchausser, mais inutilement. Alors je revins devant la Grotte et je me mis à me déchausser. A peine si j'avais ôté le premier bas, j'entendis un bruit comme si ç'eût été un coup de vent. (Bernadette précise ailleurs : *« une rumeur »*.) *« Alors j'ai tourné la tête du côté de la prairie, j'ai vu les arbres très calmes.*

Alors je continuai à me déchausser. J'entendis encore le même bruit; comme je levai la tête en regardant la Grotte, j'aperçus une Dame en blanc. Alors je fus un peu saisie et, croyant être en face d'une illusion, je me frottai les yeux, mais en vain. Je voyais toujours la même Dame.

Alors je mis la main à la poche, je pris mon chapelet voulant essayer de faire le signe de la croix, mais en vain. Je ne pus arriver à porter la main jusqu'au front. Alors le saisissement s'empara plus fort de moi. La Dame prit le chapelet qu'elle tenait entre ses mains, et elle fit le signe de la Croix. Alors j'ai essayé une seconde fois de le faire, et je pus. Aussitôt que j'eus fait le signe de la Croix, le grand

saisissement que j'éprouvais disparut. Je me mis à genoux et je dis le chapelet en présence de cette belle Dame.

Ailleurs elle dira : (*Tout en récitant le chapelet, je regardais tant que je pouvais. Elle était vivante, très jeune et environnée de lumière.*

Ailleurs*: La Dame me laissa prier toute seule. Elle faisait bien passer entre ses doigts les grains de son chapelet, mais elle ne parlait pas ; et ce n'est qu'à la fin de chaque dizaine qu'elle disait avec moi :* Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.)

Après avoir dit le chapelet, elle me fit signe d'approcher, mais je n'ai pas osé (ailleurs : *elle me salua en souriant*). *Alors elle disparut* (ailleurs : *et le nuage d'or disparut avec elle*).

Je me mis à ôter l'autre bas, pour traverser le petit peu d'eau qui se trouvait devant la Grotte et nous nous sommes retirées. Chemin faisant j'ai demandé à mes compagnes si elles n'avaient rien vu : « Non, me répondirent-elles, et toi, as-tu vu quelque chose ?

« Oh ! non, si vous n'avez rien vu je n'ai rien vu non plus. »

Je ne voulais pas le leur dire, mais elles m'ont tellement pressée que je me suis décidée à leur dire, mais à condition qu'elles n'en parleraient à personne. Elles me promirent de garder le secret, mais aussitôt arrivées chez elles, rien de plus empressé que de dire ce que j'avais vu.

La façon dont la petite Toinette dé-

voile le secret à sa mère est encore si naturelle :

« J'avais grande envie de lui apprendre ce que m'avait raconté Bernadette ; alors à plusieurs reprises je faisais : hum ! — Ma mère me demanda pourquoi je faisais cela, et je lui racontai doucement ce que m'avait dit Bernadette. Alors ma mère effrayée et triste se mit à crier : « Pauvre de moi, que me dis-tu là ? » et elle appela Bernadette et l'interrogea. Bernadette lui raconta la même chose. Ma mère en colère lui disait : « Ce sont tes yeux qui t'ont trompée, c'est quelque pierre blanche que tu auras vue. — Non, répondit Bernadette, elle a une jolie figure. — Il faut prier Dieu, reprit ma mère ; c'est peut-être quelque âme de

nos parents en purgatoire. » Mais elle nous défendit sévèrement de revenir à la grotte.

« Mon père était au lit, malade ; il nous gronda lui aussi : il croyait que c'était quelque chose de mauvais et il disait à Bernadette : « Tu veux commencer à faire des sottises (1) ? »

Pauvre Bernadette ! Elle se tut, et, en apparence, parut n'y plus penser. Mais le soir, à la prière, elle fondit en larmes :

— Qu'as-tu ? lui demanda sa mère.

— Je ne sais pas. J'ai besoin de pleurer.

« *Nous allâmes nous coucher, mais je ne pus dormir* », racontait-elle plus tard à ses amis Estrade. « *La figure*

(1) Enquête : Toinette Soubirous.

si bonne, si gracieuse de la Dame me revenait sans cesse, et j'avais beau me rappeler ce que disait ma mère, je ne pouvais pas croire que je m'étais trompée. »

Le lendemain, l'enfant, si gaie d'ordinaire, se montra soucieuse et pensive. Elle alla chez les sœurs, comme de coutume. Au retour de l'école, sa mère tâcha de la prémunir contre les hallucinations possibles en lui racontant cent histoires où le diable prenait les formes les plus attrayantes pour tromper et séduire. L'enfant écoutait, et, ne sachant que répondre, se taisait. Mais Toinette et Jeanne parlaient autour d'elle ; les petites voisines et les petites amies brûlaient d'aller aux nouvelles.

Le dimanche, à cinq ou six qu'elles étaient, elles supplièrent la femme Soubirous de lever la défense de revenir à la grotte. Louise refusa d'abord nettement. Puis sans doute prise de pitié devant le triste petit visage, elle se dit qu'il serait plus sage de laisser aller sa fille, qui, ne voyant plus rien, guérirait par le fait. Elle permit donc, à l'expresse condition qu'on rentrerait pour les vêpres.

IIe Apparition.

Dimanche 14 février.

Bernadette se souvenant des paroles de la veille, passa par l'église pour y prendre de l'eau bénite. Elle écrit :

La seconde fois, c'était le dimanche suivant, j'y revins avec plusieurs pe-

tites filles. Nous prîmes une petite bouteille, remplie d'eau bénite, et nous partîmes pour la grotte. Arrivées là, chacune prit son chapelet, et nous nous mîmes à genoux pour le dire. A peine si j'avais dit la première dizaine, j'y aperçus la même Dame. Alors je me mis à lui jeter de l'eau bénite, tout en lui disant, si elle venait de la part de Dieu de rester, et sinon de s'en aller, et je me dépêchais toujours de lui en jeter. Elle se mit à sourire et à s'incliner, et plus je lui en jetais, plus elle souriait...

A l'une des petites filles qui, voyant les gestes de Bernadette, demandait : « Où est-elle ? » Bernadette passa le bras autour du cou, et désignant la niche du doigt : « Mais là ! là. » Le ra-

vissement de l'enfant se prolongeait, mêlé à ces réponses et à ce naturel absolu ; inquiètes cependant de la transfiguration de son visage, les petites essayèrent bientôt d'emmener la voyante ; mais au bruit d'une pierre lancée par Jeanne Abadie, elles s'enfuirent comme une volée d'oiseaux, appelant au secours.

« Tête nue et sans veste », le meunier Nicolau accourut avec sa mère et sa tante :

« Je vis en arrivant trois ou quatre filles pauvres, Toinette Soubirous et Bernadette. Celle-ci était à genoux, blême, les yeux très ouverts arrêtés vers la niche ; elle avait les mains jointes et le chapelet entre les doigts. Des larmes coulaient des deux yeux, et elle avait un visage beau, plus beau que tout ce que

j'ai vu. J'eus peine et plaisir à la fois, et toute la journée j'avais le cœur touché en y pensant. Je demeurai quelque temps immobile à la regarder. Je regardai bien vers la niche, mais je n'y vis rien...

« Nous la tirâmes vers le petit sentier. Bernadette faisait effort pour ne pas monter, sans cependant rien dire... En montant, le visage de Bernadette demeurait tout blanc, et les yeux fixés en haut. Ma mère l'interrogeait, moi aussi, elle ne répondait rien. Les larmes coulaient toujours, avec les mêmes sourires. Nous la menâmes à la cuisine et nous la fîmes asseoir (1). »

Quand elle put parler, on la questionna. Elle en revenait toujours à la

(1) Enquête : Antoine Nicolau.

Dame, « belle, plus belle que tout ». Elle disait plus tard qu'au sortir de ces ravissements, elle croyait passer du soleil à la nuit sombre. Hélas ! c'était bien « la nuit » ce jour-là ! La petite Toinette avait couru chercher sa mère. Celle-ci arriva hors d'elle-même et trouva la petite, pleurant silencieusement au coin du feu.

— Comment, drôlesse ! tu veux que nous soyons la risée de tous ceux qui nous connaissent !

La vieille Nicolau, encore tremblante de l'admiration qu'elle avait ressentie à la grotte, empêcha les coups ; elle « raisonna » la mère, lui répéta que cette enfant était un ange. Et la pauvre Louise, bouleversée par toutes ces émotions contradictoires, se laissa tomber sur un

siège, regardant sa fille et pleurant.

Le lendemain, ce ne fut pas plus gai pour Bernadette, à l'école. Naturellement les petites avaient tout raconté aux sœurs, et pressaient Bernadette de le dire elle-même : « Je ne sais pas parler français, répondait-elle, dites-le, vous. » Les petites dénaturaient les faits, les amplifiaient ; Bernadette rectifiait avec calme. On l'appelait « visionnaire », « menteuse », « carnaval », on lui donna même un soufflet ; et les scènes se renouvelèrent si souvent et allèrent parfois si loin que la sœur dut intervenir. Elle aussi, cependant, « lui disait de ne pas raconter tout cela », « qu'on se moquerait d'elle ». « Mais dès le premier moment, au dedans (1), je

(1) Dép. Enquête : sœur Damien.

me disais : cette enfant ne ment pas. »

On pense bien que, de leur côté, les Nicolau ne restèrent pas silencieux. La rumeur grandissait, encore confuse, imprécise ; mais l'enfant ne revenait plus à la Grotte, bien qu'elle sollicitât souvent la permission d'y retourner. La dérision, les moqueries, les insultes, rien n'y faisait, au contraire : Bernadette était attirée, d'autant plus, par une force invincible, vers cette Dame, souriante et douce, si différente de tout ce qui l'entourait. Et rien qu'à penser à Elle, Bernadette s'émerveillait, ainsi qu'une bergère transportée dans une maison de roi....

III[e] Apparition.

Jeudi 18 *février.*

Le mercredi soir, 17 février, elle sup-

pliait encore et la mère refusait avec colère de la laisser aller lorsque des voisines, Mme Millet et Antoinette Peyret, entrèrent chez les Soubirous. Antoinette croyait reconnaître dans le portrait que l'on faisait de la vision, une de ses amies présidente des Enfants de Marie, pieusement décédée. Elle communiqua cette pensée à la personne chez laquelle elle travaillait. Et toutes les deux, poussées par une vive curiosité, intercédèrent pour Bernadette ; elles viendraient la chercher ; elles partiraient de très bonne heure sans que personne le sût ; Louise devait craindre de s'opposer peut-être à quelque communication céleste ; on prendrait du papier, une plume et de l'encre pour sommer la Dame d'écrire son nom. (Antoinette Peyret était fille

d'huissier !) Devant tous ces sages projets, indécise, combattue, n'osant pas refuser, Louise finit par consentir d'assez mauvaise grâce.

Elles vinrent à l'aube du 18 février prendre l'enfant ; elles dirent le chapelet tout le long de la route. Mais parvenues au haut de Massabielle, à l'entrée du sentier dangereux qui conduit à la Grotte, Bernadette « disparut comme un éclair ». Elles la retrouvèrent agenouillée devant la niche, récitant son chapelet. Au bout de quelques instants elle eut un cri de joie : *Elle vient ! la voilà !*

Bernadette écrit :

La troisième fois, le jeudi suivant, j'y fus avec quelques grandes personnes qui me conseillèrent de prendre du

papier et de l'encre, et de lui demander, si elle avait quelque chose à me dire, d'avoir la bonté de le mettre par écrit. Je dis les mêmes paroles à la Dame. Elle se mit à sourire et me dit que ce qu'elle avait à me dire ce n'était pas la peine de l'écrire, mais si je voulais avoir la grâce d'y aller pendant quinze jours de suite. Je lui répondis : oui.

Bernadette avait accédé, avec sa simplicité ordinaire, à tout ce qu'on lui demandait : « Nous la vîmes se dresser vers l'Apparition, et lui présenter les objets qu'elle tenait à la main. Elle vint peu après et nous dit : « La Dame s'est mise à rire... » Comme nous allions partir, Bernadette me dit : « La Dame vous a regardée en souriant (1). »

(1) Enquête : Antoinette Peyret.

Pour la première fois la Vision avait parlé, et avec quelle grâce ! La petite pauvre sentit profondément la forme délicate de la demande ; elle y revenait avec joie ; elle, que tout le monde tutoyait, disait plus tard, toute souriante et toute confuse : *La Dame me fait vous !*... Et si l'on cherchait à savoir comment elle entendait la Vision, puisque personne autour d'elle ne saisissait rien : « *Il me semble que le son de ses paroles arrive ici* », disait-elle en mettant la main sur sa poitrine (1).

En ramenant la petite, ses deux compagnes ne purent s'empêcher de féliciter la mère. De son côté Bernadette raconta la demande de la Dame et sa propre promesse de revenir à la

(1) Abbé Pène, cité par le P. Cros. Mém. autogr.

Grotte pendant quinze jours. Devait-on le lui permettre? Devait-on le lui défendre? La mère, très perplexe, ne sachant à quoi se résoudre, eut la pensée de consulter sa sœur aînée Bernarde, dont le jugement faisait loi. C'était un modèle de sagesse paysanne, raisonnable, pondérée; elle se donna jusqu'au soir pour réfléchir. Elle vint à la veillée, pleine de la pensée que Dieu ne tromperait pas une enfant si pieuse, si pure, si droite, « car tous savaient que la petite n'était pas menteuse ». Bernarde regrettait qu'on eût jusqu'ici abandonné l'enfant à elle-même, et elle concluait: « Allons-y demain avec elle au petit jour. Nous verrons bien ce qui se passe, et nous prendrons un parti. »

IVe Apparition.

Vendredi 25 février.

Elles y allèrent. Quelques voisines, les voyant passer, se joignirent à elles. Toutes s'agenouillèrent et se mirent à prier.

Et la Vision parut, remerciant d'un sourire l'enfant qui lui obéissait.

On avait bien dit à Louise que le visage de Bernadette se transfigurait, et cependant lorsqu'elle le vit, elle se sentit remuée jusqu'aux entrailles, et elle n'eut qu'un cri : « Mon Dieu ! ne me la prenez pas ! » Quelle était donc la transformation de Bernadette ? Nous allons essayer de la décrire en réunis-

sant les témoignages communs aux dix-huit apparitions (1).

(1) Que l'on songe que chaque trait est emprunté aux Dépositions ou à l'Enquête et appuyé sur un serment. Nous le redisons une fois pour toutes pour éviter d'innombrables notes.

BERNADETTE PENDANT L'EXTASE

Depuis le vendredi 21 février où nous sommes, l'enfant prend chaque jour la route de Massabielle, toujours accompagnée de sa mère et de l'une de ses tantes, et entourée bientôt d'une foule qui va toujours grossissant. Bernadette n'a pas beaucoup grandi depuis Bartrès; elle a quatorze ans ; on lui en donnerait volontiers onze ou douze. Elle porte une robe de grosse étoffe, pauvre et propre, « couleur de bure », me dit son frère ; un fichu croisé sur la poitrine

cache la robe en partie ; des sabots aux pieds, et, toujours, le mouchoir pyrénéen qui enserre la tête ; mais un capulet le recouvre, l'hiver, un pauvre capulet blanc, « maintes fois lavé », « acheté au revendeur en face de l'église » ; « elle ressemble ainsi », écrit le procureur impérial, « à l'un de ces bustes que le ciseau du sculpteur a ébauchés à peine (1) ».

A mesure qu'on approche de la Grotte, l'impatience de Bernadette augmente : arrivée vers la pente à pic, au chemin actuel des lacets, où les autres descendent avec précaution, s'aidant des pieds et des mains, « elle s'enfuit », « elle file comme l'éclair », « elle court », « elle

(1) Mém. autogr. du proc. impérial Dutour, cité par le R. P. Cros.

vole comme le vent », « comme une hirondelle ». La petite bergère a le pied sûr, et son amour l'emporte.

Quelques personnes, puis des centaines, puis des milliers de gens sont là autour de la Grotte ; beaucoup sont des ouvriers, et passent la nuit pour garder une place d'où ils pourront mieux voir « la Voyante ». Elle fend cette foule sans timidité, sans embarras, prise par une pensée unique, étrangère à tout ce qui l'entoure. « *Je ne songeais qu'à celle que j'allais voir* », dira-t-elle plus tard. Elle s'agenouille sur une pierre que l'on respecte toujours comme la place de Bernadette ; elle prend son chapelet et le commence par un de ces signes de croix, lents, majestueux que la Dame lui a appris en le faisant déjà

plusieurs fois avec elle. Les grains passent entre les mains jointes. Quelquefois elle tient un cierge. Elle regarde la grotte, et elle attend. Et désormais on la sent isolée, loin de ceux qui l'entourent, seule, appelant la Vision qui vient pour elle seule.

Dans la foule, c'est un silence oppressant, le grand silence de l'océan avant la tempête. Pas un mouvement, pas un murmure; tous sont tournés vers elle d'un seul désir, avec le frisson que donne l'attente de quelque chose d'extraordinaire... on n'entend plus que le bruit du Gave courant entre les pierres.

Et tout d'un coup une rumeur étouffée court du premier rang au dernier de la foule agenouillée : « Maintenant !... Elle voit ! » Quelque chose s'était passé.

Bernadette n'était plus Bernadette. Parfois, « comme un éclair », « tout le corps semblait tendre vers en haut » ; quelquefois seulement, « un saisissement léger, et les mains de l'enfant se levaient ». Le visage devenait « blanc comme de la fine cire, à peine rosé aux lèvres et aux joues », « transparent comme si de la lumière passait au travers ». On eût dit, « dans une candeur d'enfant au berceau », « une béatitude au-dessus de la terre » qui se manifestait « par une grâce indéfinissable, des sourires radieux », et le regard... Ah ! ce regard ! ravi, enivré, plein d'une douceur et d'une tendresse inexprimables, de toute la tendresse de ce cœur qui s'épuisait en sourires ou en larmes, selon que la Dame souriait ou s'attristait :

mais presque toujours elle souriait...

Personne ne vit et n'entendit jamais rien autour de Bernadette ; mais tous suivaient sur son visage le passage de l'Invisible, comme on suit un rayon de soleil à travers un cristal. On sentait le surnaturel, on s'y mêlait. La Vision était là, si proche ! « *Si tu avais étendu la main*, disait Bernadette à sa cousine Jeanne Védère, *tu l'aurais touchée !* » Après le premier ravissement, et « des salutations si belles que Bernadette semblait n'avoir jamais fait autre chose », une conversation s'engageait entre elle et la Vision ; on pouvait en suivre toutes les phases : signes d'assentiment ;questions, les lèvres entr'ouvertes ; attente, étonnement, prières, joie, signes d'affirmation et de dénéga-

tion ; une ou deux fois un « oui » très bas, comme un soupir, et puis la figure éclairée « devenait sombre comme la terre quand le soleil se cache ».

N'entendez-vous pas que ces simples, pour avoir frôlé l'Invisible, s'élèvent d'instinct aux grandes images? Ne semble-t-il pas écouter Dante en les écoutant? Et cependant ils voyaient seulement Bernadette; mais Bernadette était un reflet. « Elle regardait en haut, et je regardais en elle », dit encore Dante. « Pourquoi salues-tu, pourquoi souris-tu ? » demandait-on, après, à l'enfant. Elle répondait : « *Je fais ce qu'elle fait !* » Et ainsi, sur le visage extasié, il n'est pas rare de voir couler des larmes, mais des larmes comme on en verse au Paradis si l'on y pleure, qui ne trou-

blent ni la béatitude infinie, ni la paix...

Tout cela est si grave, si émouvant, si vrai, que les assistants « sont bouleversés », « fondent en larmes », « en ont peine et plaisir », « l'en aiment davantage », sont « ravis d'admiration et de joie », « gardent le souvenir de sa beauté après une longue vie, et sont impuissants à la rendre ». Cela dure environ une heure, plus ou moins, au cours de la quinzaine ; et puis sans changement brusque, sans secousse, comme la lumière abandonne là-haut les sommets, Bernadette revient à elle-même.

« Je l'ai observée dans les deux cas », écrit le seul ecclésiastique qui ait assisté en personne à une apparition, « c'était la même différence qu'entre la matière et l'esprit. » Bernadette se retire, se

dérobant à l'enthousiasme de la foule autant qu'elle le peut, non pas confuse ou gênée, toute simple. Au matin du 19 février la mère et la tante qui assistent à l'extase pour la première fois, avec quelques voisines, serrent la petite dans leurs bras ; cette pauvre mère avait passé par toutes les phases de l'angoisse et du doute ; sa joie débordait. Dieu avait choisi son enfant ! Les bonnes femmes l'étouffent de caresses, l'appellent « la saintoune », « la Viergette », « l'ange du ciel » : on sait les folles adulations du peuple pour ses idoles ! Mais entre tous les dons, la Vision fait à l'enfant le don suprême de porter avec une simplicité qui nous confond le choix de Dieu. Après l'extase, Bernadette demeure la petite

pauvre ignorante et chétive qu'elle était avant. Elle ne croit pas être autre chose. Et s'il n'est pas trop tard, elle part pour la classe.

Je ne sais; mais il me semble que cette humilité d'une âme qui s'ignore est une preuve aussi — et la plus grande — du passage de Dieu. Nous admirons l'enfant qui court vers la Vision, frôlant le sol, à peine, emportée par l'ardeur de sa joie; nous contemplons avec émotion le visage où se reflètent les clartés du Paradis. Mais peut-être notre petite Bernadette nous semble-t-elle plus émouvante, lorsque, au sortir de ces colloques que les anges envieraient, elle prend simplement le chemin de l'école, essoufflée, respirant mal sur la route qui monte, portant au bras,

dans un cabas usé, son livre et un morceau de pain noir. J'ai vu ces livres : l'histoire sainte, le catéchisme si souvent feuilleté, tout racorni. Elle en tournait les pages, les yeux encore pleins de la Vision divine, et sa mémoire n'était pas moins rebelle, et sa pauvre petite tête « demeurait aussi dure »...

SUITE DES VISIONS DE BERNADETTE

Bernadette résume en ces termes les apparitions suivantes :

Elle ajouta que je devais dire aux prêtres qu'ils devaient faire bâtir une chapelle, d'aller boire à la fontaine et de m'y laver, et de prier pour les pécheurs ; elle me répéta plusieurs fois les mêmes paroles ; elle me dit trois choses dont je suis obligée de garder le secret. Elle me dit aussi qu'elle ne me promettait pas de me faire heureuse dans ce monde, mais dans l'autre...

Rapidement, en nous aidant des seuls témoignages de ceux qui ont vu et entendu Bernadette, nous rétablirons chaque geste et chaque parole à sa date. Nous connaissons maintenant la physionomie générale des Apparitions; l'enfant pendant l'extase, la foule qui l'entoure... Il nous reste à préciser chaque mouvement, chaque expression de visage de la Vision, pour la dégager des ombres, et la voir se lever et vivre devant nous.

Ve Apparition.

Samedi 20 février.

La Dame fit apprendre, mot à mot, à Bernadette, une prière que celle-ci récita jusqu'au dernier jour de sa vie et ne révéla jamais à personne. Pauvre

petite Bernadette à la mémoire si ingrate ! Elle aurait tout appris de celle qui lui redisait chaque mot en souriant, « les mains ouvertes et tendues vers elle »... Est-ce à cette apparition ou à une autre que Jean-Marie, alors âgé de sept ans, s'impatientait de ne rien voir ? Il me raconte que Bernadette lui répondait tranquillement : « Que veux-tu ? Je la vois ! »

VI[e] Apparition.

Dimanche 21 février.

Le docteur Dozous écrit qu'il vit l'enfant tour à tour sourire et pleurer. « Je lui demandai ce qui s'était passé en elle », écrit-il. Elle me répondit :

La Dame en me quittant un instant de son regard le dirigea au loin par-

dessus ma tête. Ensuite le reportant sur moi qui lui avais demandé ce qui l'attristait, elle me dit : « Priez pour les pécheurs ! » Je fus bien vite rassurée par l'expression de bonté et de sérénité que je pus revoir sur son visage...

Ce même dimanche Bernadette comparut successivement devant le procureur impérial et le commissaire de police. Plus de cent personnes l'avaient accompagnée à la grotte. Les autorités commençaient à s'émouvoir : autorités, disons-le une fois pour toutes, bienveillantes et point trop tracassières. Le commissaire de police Jacomet, fort intelligent et retors, fort bon homme au fond, ne put avoir raison de cette candeur. Il chercha en vain à embrouiller les réponses, à feindre d'avoir mal com-

pris ; elle rectifiait avec calme : « J'ai dit ceci, et non cela... » Il voulut alors l'intimider et l'effrayer ; il la menaça de la prison ; il en menaça son père qui venait la chercher. On sait la terreur des pauvres pour tout l'appareil de la justice. Bernadette semble ne l'avoir ressentie à aucun degré. Devant les promesses ou les menaces elle demeu rait la même, répétant les mêmes paroles. A son petit frère épouvanté qui s'écriait :

— Mais si l'on nous met en prison ?

— Eh bien ! l'on nous en sortira, disait-elle en riant.

En l'entendant, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'image de Jeanne d'Arc. Certes ! les tracasseries policières de Lourdes n'approchent en rien du tribu-

nal tragique de Rouen. Pour l'honneur de l'humanité, le bûcher de Rouen et les Cauchon sont rares. Mais les deux petites bergères montrent le même bon sens, le même esprit bien français, la même grâce primesautière devant leurs juges :

— Mais si je te tiens en prison ? clamait Jacomet.

— Tant mieux ! je coûterai moins à mon père, et vous viendrez m'apprendre mon catéchisme ! répondait en riant Bernadette.

Ce cœur fier avait aussi des paroles pleines de révolte. Nous avons dit que le procureur impérial la fit appeler le dimanche 21 février. Est-ce ce jour-là, est-ce plus tard, qu'il laissa l'enfant et sa mère debout devant lui dans une

enquête et un interrogatoire de trois heures ?

« Pour moi, ça m'était bien égal. Mais vous ne sauriez croire combien je souffrais pour ma pauvre mère », racontait Bernadette dans la suite. « Après ces trois heures, la femme du procureur se trouvant à passer nous dit : « Il y a une chaise, vous pouvez la prendre. » Ma mère ne répondit rien. Mais moi, qui étais méchante, je dis : « Non, on la salirait (1) ! »

De son côté, le procureur impérial écrivait : « Elle est toute simple, vulgaire même au premier abord ; une propreté irréprochable, indice du respect de soi-même et de la dignité dans l'indigence ; voilà tout ! Il est vrai que

(1) Déposit.

lorsqu'elle parlait son langage naïf, son accent doux et convaincu gagnaient la confiance... il se répandait sur ses traits un charme suave et pénétrant. »

Il écrivait encore, parlant de lui à la troisième personne : « Le procureur impérial, après avoir vu et entendu Bernadette le 21 février et la jugeant sincère, ne mit aucun obstacle à ses visites à la grotte (1). »

Enfin quelques jours plus tard, au juge d'instruction qui menaçait « de la faire mourir en prison », Bernadette répondait gaîment. « Je suis prête ; qu'elle soit solide et bien fermée ; autrement je m'échapperai (2). » Il fau-

(1) Rapp. et Mém. de M. Dutour, proc. imp.

(2) Enquête.

drait pouvoir redire tout cela en patois pour en rendre la grâce.

Le lundi 22 février, la Dame n'apparut pas. Pour se conformer aux ordres de ses parents, qui, eux, prenaient moins tranquillement l'intervention de la police, la petite n'était pas revenue vers la Grotte. Mais, dans l'après-midi, une force invincible l'arrêta sur le chemin de l'école, et la poussa vers Massabielle. Tous ceux qui la virent l'accompagnèrent, et en particulier quelques gendarmes, qui, de la caserne, la regardaient curieusement avancer et reculer sur la route de l'hospice.

Parvenue devant la Grotte, Bernadette s'agenouilla, mais hélas, elle ne vit rien, et dans sa naïveté habituelle, dit tristement : « M. le Maréchal des

logis est là ; je ne puis rien voir. » « Si tu n'étais pas une petite sotte », lui dis-je, « tu saurais que la Sainte Vierge n'a pas peur des gendarmes. Je regarde autant que toi ; je ne vois rien du tout... Tu vois comme moi »... Je tenais d'autres propros de ce genre, du ton le plus doux possible, en lui tapant amicalement sur l'épaule pour ne pas l'effrayer (1)... »

Mais la douleur de l'enfant fut si vive, « dans la crainte d'avoir fâché sa Dame » « tout ce soir-là, appuyée contre son lit et pleurant », que, malgré les menaces et les gendarmes, ses parents lui permirent de revenir à Massabielle en toute liberté. Ce fut aussi la décision de son confesseur, l'abbé Pomian.

(1) Enquête : J.-A. d'Angla.

VIIe Apparition.

Mardi 23 février.

Le 23 février, pour la première fois, M. Estrade, qui devint un des meilleurs amis de Bernadette, se rendit en curieux et en incrédule à la Grotte. Il en revint croyant, bouleversé, ayant suivi toutes les phases d'une conversation où la voyante devenait tour à tour « souriante, sérieuse »... « frémissante de bonheur »... « suppliante ». De cet entretien, personne ne sut jamais rien. La Vision y confia « pour elle seule » trois secrets à Bernadette ; questions, prières, demandes indiscrètes, tout échoua devant le silence de l'enfant. Bernadette reconnut seulement un jour « que ce n'était rien de triste ».

Je ne sais s'il faut rapporter la for-

mation de Bernadette aux « secrets », ou à ces entretiens de quinze jours dont quelques paroles seulement nous sont parvenues. Nous y reviendrons tout à l'heure ; c'est un des traits les plus célestes de cette histoire de Paradis.

VIIIe Apparition.

Mercredi 24 février.

« La Voyante s'était mise à écouter du côté du rocher. Puis, comme quelqu'un qui apprend une nouvelle douloureuse, elle avait laissé tomber ses bras, et des larmes abondantes avaient coulé sur ses joues. Dans une attitude humiliée, elle s'était levée et avait gravi la pente qui précédait la niche, en collant à chaque pas ses lèvres contre terre... puis

elle avait levé la tête comme pour prendre un mot d'ordre mystérieux. »

Trois fois la Dame dit, et Bernadette répéta après elle : « *Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !* »

IXe Apparition.

Jeudi 25 février.

Voici comment Bernadette raconte cette apparition célèbre, où la Vision fit jaillir la source miraculeuse :

Pendant que j'étais en prière, la Dame m'a dit d'une voix amicale mais en même temps sérieuse : « Allez boire et vous laver à la fontaine. » Comme je ne savais pas où était cette fontaine, et que je croyais que cela n'y faisait rien, je me suis dirigée vers le Gave.

La Dame m'a rappelée, et m'a fait signe du doigt de me rendre sous la Grotte, à gauche ; j'ai obéi, mais je ne voyais pas d'eau. Ne sachant où en prendre, j'ai gratté la terre et il en est arrivé. Je l'ai laissé s'éclaircir un peu puis j'ai bu et je me suis lavée.

Tout ce récit, Bernadette le faisait en patois. Et si ses amis Estrade observaient : « Tu veux qu'une si grande Dame parle patois ? » elle répliquait avec une fierté naïve : *« Mais oui ! Et le patois de Lourdes encore !* »

La foule énorme qui assistait à cette Apparition, déconcertée par ces allées et venues inexplicables, et par l'acte étrange de Bernadette grattant la terre, se retira déçue, prête à briser son idole : « Elle est folle ! Elle est hallucinée ! »

disait-on. Bernadette demeurait aussi calme qu'au milieu des ovations...

Mais lorsque le soir et le lendemain, de proche en proche se répandit le bruit que la source grandissait, coulait toute claire vers le Gave, ce fut un enthousiasme général, et l'on recommença à crier au miracle. L'humiliation de la petite Voyante, si même elle la sentit, avait été courte. Et sa radieuse confiance n'en fut pas atteinte.

Xe Apparition.

Vendredi 26 février.

« On s'aperçut au petit mouvement de ses lèvres que Bernadette parlait à l'Apparition.

« Durant ce colloque, Bernadette fit

un signe affirmatif, puis un signe négatif... Interrogée au sujet de ce double mouvement, elle l'expliqua ainsi :

La Dame m'a dit de prier et de faire pénitence pour les pécheurs, et j'ai répondu : oui ; alors elle m'a demandé si monter à genoux, en baisant la terre, ne me causerait pas trop de répugnance ou de fatigue, et j'ai répondu : non ; et elle m'a dit de baiser la terre ainsi pour les pécheurs (1).

« Mais pourquoi ? » lui demandait-on encore.

« *Pour faire pénitence pour moi et pour les autres* (2). »

(1) Enquête : Pène, Peyrard.

(2) Déposit.

XIe Apparition.

Samedi 27 février.

A la fin de l'apparition la Dame parut se recueillir et méditer, raconte Bernadette. *Puis elle dit : « Allez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle. »*

Voici comment Bernadette poursuit sa narration écrite :

Je fus trouver monsieur le Curé pour lui dire qu'une Dame m'avait ordonné d'aller dire aux prêtres de faire bâtir là une chapelle. Il me regarda un moment, et ensuite il me dit d'un ton pas très commode : « Qu'est-ce que c'est que cette Dame ? » Je lui répondis que je ne le savais pas. Ensuite il me chargea de lui demander son nom et de venir le lui dire.

« Nous fûmes mal reçues », complète tante Basile .... « Tu es une menteuse. Tu te fais des illusions. C'est un scandale. Tu fais courir tout le monde. Les ouvriers quittent leur travail pour aller voir une menteuse. Les gens de la campagne perdent leur matinée pour aller voir une menteuse. Tu sais, dans le monde entier on parlera de toi, etc. » M. le Curé parlait d'autant plus fort qu'il était plus enroué. Puis se tournant vers nous : « Vous êtes parentes de cette enfant ? C'est bien malheureux d'avoir une petite comme elle dans la famille (1), etc. »

(1) Déposition.

XIIe Apparition.

Dimanche 28 *février.*

Plus de mille personnes étaient réunies ce jour-là autour de la Grotte. « Je l'ai vue monter et descendre à genoux en baisant la terre », dépose une des assistantes. « Elle faisait cela d'un si grand courage que je ne pouvais m'empêcher de pleurer. » Aux questions qu'on lui posait, elle répondait encore avec une expression de pitié intraduisible : « *Mais pour les pauvres pécheurs !* »

« Pleine d'un plus grand courage », mais non sans trembler, elle revint vers le terrible et excellent curé dont elle disait avec son joli sourire : « Quoiqu'il soit bon, j'en ai plus peur que d'un gen-

darme. » En effet, dans sa simplicité d'enfant elle continuait à transmettre les messages de la Grotte à la Cure et de la Cure à la Grotte. Il est vrai que « la Dame lui avait dit de ne pas se décourager ». Bernadette écrit :

Le lendemain quand je fus arrivée à la Grotte, après avoir récité le chapelet, je lui demandai son nom de la part de M. le Curé ; mais elle ne faisait que sourire. Au retour je fus chez M. le Curé lui dire que j'avais fait la commission, mais que je n'avais eu d'autre réponse qu'un sourire. Alors il me dit qu'elle se moquait de moi, et que je ferais bien de ne plus y revenir. Mais je ne pouvais m'empêcher d'y aller.

XIIIᵉ Apparition.

Lundi 1er mars.

La foule, toujours plus dense, se pressait pour mieux voir. Quelques personnes en avançant secouèrent le rosier. « Bernadette prit sa tête dans les deux mains comme quelqu'un qui est fort triste. » Interrogée ensuite sur ce geste : « J'avais peur qu'on fasse tomber la Dame », avouait-elle naïvement. Le même jour la Vision lui demanda « où était son chapelet » (Bernadette par charité tenait celui d'une amie) ; et, quand elle reprit son petit chapelet dans les mains, « il valait quatre ou cinq sous », dit une parente, « la Dame la remercia d'un sourire ».

XIVe Apparition.

Mardi 2 mars.

Bernadette déclara le 2 mars que l'Apparition lui avait dit ce jour-là même : « *Vous irez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle et d'y venir en procession* (1). »

Bernadette alla donc trouver sa bonne tante Basile, sa ressource. Il fallait affronter encore le redoutable M. Peyramale.. « Toute timide elle disait : « *La Dame veut que j'y aille !* » et je répondais : « Mon Dieu ! encore ! » Entendre M. le curé, cela faisait frémir ; nous devenions, en l'entendant, comme des grains de millet. Il avait une voix très forte et nous parlait durement. La pe-

(1) Enquête : abbé Pomian.

tite demeurait là, n'osant bouger, toute troussée dans son capulet... « Comment veux-tu, menteuse, que nous fassions une procession !... tu ne vois rien du tout... Qu'elle dise son nom... Demande-le-lui !... » M. le curé allait et venait toujours criant : « Allons donc ! Allons donc ! Une Dame ! Une procession (1) ! »

Les rédacteurs de journaux qui accusaient le clergé de crédulité ou de complicité tacite, n'étaient sans doute pas présents à ces entretiens.

Le lendemain, mercredi, Bernadette, agenouillée devant la Grotte, se releva les yeux pleins de larmes. La Dame n'était pas venue. Le grand souci de l'enfant était de lui avoir déplu en quelque chose.

(1) Mém. autog. du P. Sempé, cité par le P. Cros.

XVe Apparition.

Jeudi 4 mars.

C'était le dernier jour de la quinzaine. Une foule énorme — près de vingt mille personnes — se pressait dans la plaine, sur les élévations voisines, se tenait jusqu'au bord du précipice, s'accrochait aux rochers, aux branches des arbres : tous attendaient un miracle, quelque manifestation éclatante ; que le rosier sauvage fleurît, comme le curé le demandait un jour ; que la Vision se manifestât à tout le monde... que sais-je ? Bernadette fendit cette foule, précédée de deux gendarmes, sabre au clair, sous une tempête de cris : « Voilà la Sainte ! Voilà la Sainte ! » Et elle qui, de son propre aveu, ne voyait rien en allant

au-devant de la Vision, s'arrêta pour serrer dans ses bras, sur le chemin, une petite aveugle qui pleurait.

A la déception de tous, cette extase au dehors ne différa pas des autres. Elle se prolongea près d'une heure, mais pour Bernadette toute seule. Jamais l'enfant ne parut plus radieuse. « Elle sourit près de vingt fois », nous dit Jeanne Vedère. « Je lui demandai pourquoi elle souriait : « *Parce que la Dame sourit elle-même* », répondit Bernadette. Mais elle ne dit rien de plus, sinon :

J'y fus pendant quinze jours et je lui demandai chaque fois qui elle était, ce qui la faisait toujours sourire.

« JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION »

I

Ainsi, après la quinzaine écoulée, Bernadette ignorait le nom de la Vision, et tous l'ignoraient comme elle; mais tous le pressentaient; elle d'abord, « sans qu'on puisse préciser comment »; ses amies, son confesseur, et jusqu'au pasteur sévère qui s'attendrissait lorsqu'elle n'était plus là pour l'entendre. A mesure que les moindres détails se précisaient, un rapprochement naturel ne se faisait-il pas dans les esprits? Pour nous, qui cependant

n'entrevoyons la Vision que de loin, lui demanderons-nous son nom ? Et déjà, ne le savons-nous pas ? Est-ce que ces sourires maternels ne nous révèlent rien ? Et, à mesure que mille traits imperceptibles se dessinent et se joignent, n'avons-nous pas l'impression d'avoir déjà entendu ? d'avoir déjà vu ? Ah ! le grand charme de Lourdes, le voici !

Oui, elle était ainsi, attentive et recueillie devant l'Ange, la servante du Seigneur ; ainsi, empressée, charitable, saluant la première Élisabeth, « et la remplissant d'allégresse » seulement « par votre voix, lorsque vous m'avez saluée »...

Ainsi sans doute elle souriait aux mages et aux bergers, son enfant dans

les bras, comme elle sourit à la petite bergère.

Ceux d'entre nous qui ont eu le bonheur de voir revivre, dans cet Orient immobile, les longues années de Nazareth ; ceux qui se sont assis au bord de la fontaine, dans la douceur des jours finissants, et ont cherché le visage de Marie, sans le trouver jamais, parmi les femmes qui passaient la cruche sur l'épaule, que ceux-là viennent et se réjouissent. Voici ce visage dans sa grâce, dans sa suavité infinie : les doux « yeux bleus » regardent ceux qui se pressent là, tous, les pécheurs, les pauvres, « comme une mère regarde ses enfants (1) » ; elle parle « avec une voix

(1) Tous les mots entre guillemets sont de Bernadette elle-même.

si douce » et « ses entretiens sont tellement éclairés par ses sourires », « elle s'approche », « elle se penche les mains ouvertes », « si simplement », « si tendrement », que nos cœurs tremblants, rassurés à jamais, ne peuvent plus s'arracher d'elle.

Poursuivons.

Lorsque nous l'entendons demander à cette pauvre petite « *de lui faire la grâce de venir* » ; lorsqu'elle donne un conseil, ajoutant affectueusement : « *Est-ce que cela ne vous coûte pas trop?* » n'est-elle pas la même qu'au festin de Cana, soucieuse d'éviter une humiliation à un pauvre ménage? soucieuse toujours de notre joie et de notre peine? Elle fait aux serviteurs hésitants le même signe d'encouragement qu'à Ber-

nadette cherchant la source ; et chaque fois, l'eau du miracle rendra ou accroîtra une joie innocente... Sans doute, elle, la plus ravissante, la plus délicate, la plus bienfaisante des femmes fait fleurir la terre sous nos pas, autant qu'il est en elle ; ils le savent ceux qui, devant un choix décisif, l'ont invoquée... Mais la terre garde les ombres de l'exil ; et comme si Lourdes devait nous rendre toutes les expressions que l'Évangile nous pousse à chercher sur le visage de Marie, cette ombre s'étend quelquefois sur les traits de la Vision, en un voile de douleur. L'enfant en est toute saisie : « Alors la Dame parlait des pécheurs » et « elle regardait au loin ». Est-il téméraire de penser que son cœur maternel revenait vers le

Calvaire, vers son Fils s'offrant en rançon sanglante pour le péché sous les imprécations, les sarcasmes et les cris de haine qui se poursuivent à travers les siècles? Et faut-il s'étonner de la naïve commisération de Bernadette témoin de la plus profonde des angoisses : « *Je pleure lorsque la Dame pleure...* »

Mais la Vision de Bernadette est le plus souvent une Vision heureuse dans sa beauté sereine, ses vêtements de neige et d'azur, ses sourires.

Sans doute la Voyante s'est refusée à la reconnaître dans la Vierge de Lourdes telle que nous la possédons, telle que l'image l'a popularisée. Bernadette n'y retrouvait que la forme des vêtements soigneusement décrits par

elle au sculpteur : elle en écartait l'ensemble : « *Ce n'est pas elle ! C'est loin d'elle comme de la terre au ciel* » ; elle en discutait les détails : « Je n'ai pas dit qu'elle levât la tête » ; elle insistait sur un naturel et une grâce qu'elle ne retrouvait nulle part. « *Je ne sais*, observait-elle encore, *comment on la représente sévère ou rigide ; elle est si gracieuse et si bonne !* » Elle ne pouvait regarder aucune image ; elle repoussait toute comparaison. On lui demandait devant un groupe charmant de jeunes femmes et de jeunes filles : « Mais enfin la Dame n'est pas plus belle que celles-ci ? » Elle répondait avec sa naïveté charmante : « *Elles ne peuvent pas y faire !* »

Elle épuisait tous les mots, pour cette

beauté qui la ravissait hors d'elle-même. Et peut-être, après tout, la plus haute expression d'amour est-elle donnée par un témoin : « Si je l'interrogeais, elle se taisait d'abord comme en extase. »

II

Ecartons donc les images et les statues. Essayons de voir avec Bernadette. La Vision est là. C'est une réalité « bien vivante ». C'est un symbole aussi. Tout ce qui l'enveloppe est immatériel : sa robe et son voile blancs, légers comme les nuées légères du matin, d'une étoffe comme l'enfant n'en a jamais vu, gardent presque la forme des vêtements qu'elle portait en Galilée ; « la ceinture est flottante et bleue » comme un ciel

d'été ; « une lumière dorée » qui « n'éblouit pas » la précède et la suit : un rayon de soleil encore et des gouttes de rosée dans ses mains... c'est le chapelet qu'elle va dire avec l'enfant.

Le ravissant visage est tout jeune : « seize à dix-sept ans » ; d'autres fois Bernadette dira : « elle n'a pas d'âge ». Ce qui est immortel n'a pas d'âge ; et ces yeux, dont Bernadette « n'a jamais retrouvé le regard », ces yeux si doux, si bons, si tendres, sont pareils à l'eau bleue des lacs, dans les glaciers inaccessibles. De la terre, la Vision n'emprunte rien. Je me trompe. Comme dans un geste de grâce, la terre a jeté des roses sur les pieds nus...

Et nous voyons ainsi Notre-Dame, les mains ouvertes ou les mains jointes,

debout dans le creux du rocher, bien vivante, bien l'une des nôtres, mais dans le mystère et la profondeur de l'infini.

Car si nous essayons maintenant de résumer tous ces traits en un seul, en ce que Platon aurait appelé « l'Idée », ou « le type éternel » de l'être, regarder ne suffit plus. Il faut nous recueillir. Oui, c'est la beauté, la grâce, le sourire ; mais tout cela n'est pas son essence même. Pour la saisir il faut dépasser la terre : et par là cette beauté devient mystérieuse et sacrée. Nous parlions de Platon tout à l'heure ? Il ne l'aurait pas entrevue, car elle habite par delà ses horizons, et pour la bien comprendre il ne faut ni le génie, ni la science, ni la poésie, ni même l'art ; il

faut « l'âme blanche » de Bernadette, car « l'Idée » qu'elle personnifie, et son type éternel, *c'est la pureté.*

Écoutons d'ailleurs. La Vision elle-même va se nommer.

Le 24 mars, Bernadette avait ressenti cet attrait irrésistible qui la poussait vers la grotte. Elle ne dormit pas cette nuit-là, redisant sans cesse des *Ave Maria* ; et, dès quatre heures du matin, elle partit pour Massabielle, emportée par l'espérance... O bonheur !

« *Elle était là, paisible, souriante, et regardant la foule, comme une mère affectueuse regarde ses enfants* (1)... »

Jamais elle ne lui avait paru si bonne (2).

(1) Déposition.

(2) *Id.*

Et l'enfant, « approchant tout près d'elle », sur un signe d'appel, se hasarda à lui demander son nom.

Je lui dis : « Madame, voulez-vous avoir la bonté de me dire qui vous êtes ? » Je lui demandai trois fois de suite... Elle ne répondit d'abord que par un sourire...

Mais si tendre, que l'enfant renouvela sa demande avec confiance.

A la troisième fois elle prit un air grave, et parut s'humilier comme pour prier ; elle étendit ses deux bras vers la terre ; elle leva ensuite les yeux en regardant le ciel, et en même temps élevant les mains et les joignant sur la poitrine elle dit :

JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION

Je ne savais pas ce que cela voulait

dire, je n'avais plus entendu ce mot; écrira plus tard Bernadette au Saint-Père lui-même.

Elle écrit encore :

Je revins de nouveau chez M. le curé, lui raconter qu'elle m'avait dit qu'elle était l'Immaculée Conception; et il me demanda si j'en étais bien sûre, je lui dis que oui, et que pour ne pas oublier ce mot, je l'avais répété tout le long du chemin.

Ainsi l'enfant ignore ce nom que nous demandions, ce nom de la pureté par essence, qu'elle transmet à la terre, et son ignorance nous est une preuve de plus...

Mais si elle ne savait pas le mot, elle avait senti jusqu'au fond de l'âme ce qu'il exprimait.

« Le soir même du 25 mars nous eûmes la visite de la petite Bernadette. L'attitude et le geste de la Vierge parut se dessiner vivant devant nos yeux; vers la fin du récit, l'enfant fut prise d'un grand attendrissement.

« ... Et puis elle se tourna vers ma sœur et lui demanda avec une ingénuité embarrassée : « *Mais, mademoiselle, que veulent dire les paroles : Je suis l'Immaculée Conception* (1)? »

N'est-ce pas ce que nous disions? N'est-ce pas avec son âme toute pure qu'elle était pénétrée de cette pureté? Qu'importent les mots? Elle avait compris.

« On lui a souvent demandé de reproduire cette scène... L'enfant se

(1) Estrade. Dépos. au procès : Clarens, Bardet, etc.

recueillait et disait : « Elle a fait ainsi... » Il y avait dans le geste simple d'élever les mains et de les joindre sur la poitrine, tant de noblesse, tant de dignité et de grâce... son regard prenait une telle expression, qu'on entrait, à la voir, dans un respect religieux (1). »

« Jamais », écrira le sculpteur dont le talent devait échouer devant la Vierge de Lourdes, comme tous les talents de la terre aux prises avec l'Immatériel échoueront, « jamais Fra Angelico, ni Pérugin, ni Raphaël, n'ont rien fait d'aussi profond que le regard de cette jeune fille... cette suavité et ce ravissement !... C'est à en pleurer d'émotion. »

Et ce fut ainsi pour tous ceux qui virent Bernadette reproduisant l'attitude et

(1) Dépos. : témoin XXXIII.

les gestes de l'Immaculée : amis, enfants, prêtres, étrangers innombrables...

J'ai interrogé moi-même, à ce sujet, des compagnes de Bernadette. Après trente ans, la céleste expression de la jeune fille leur demeurait présente, les émouvait comme au premier jour, « elles en sentaient encore le frisson » et « dans les longues heures qu'elles avaient vécues, cette heure leur semblait une des plus proches de Dieu ».

Maintenant, nous tous qui ne sommes que des pécheurs, nous comprenons. Nous trouvons maternel que la Vision soit revenue si souvent, nous ait familiarisés avec Elle « si bonne », « si affable », « douce comme on n'en a jamais plus vu », avant de nous dire son nom. Il y a un tel abîme entre

cette blancheur sans tache et nos misérables pensées, que pour le combler, elle nous a attirés d'abord par la suavité de son sourire. Et il me semble que, pour la remercier de tant de condescendance, de cette terre choisie par Elle, et des âmes qui y passent, un hymne s'élève vers la Vision. Et tel que je l'ai entendu, je le redis.

I

Vierge toute pure, vous qui savez les secrètes pensées des hommes, vous saviez bien que cette pureté radieuse pouvait leur être un effroi.

Depuis que vous avez quitté la terre, nous avions oublié ce mélange harmonieux de simplicité et de candeur; car chez les meilleurs d'entre nous,

sauf les petits enfants et ceux qui leur ressemblent, nos justices imparfaites se mêlent trop souvent de dédain et d'orgueil.

Vous la toute pure, vous êtes aussi « toute simple »; « vous vous approchez », « vous vous inclinez »; vous êtes la tendresse sans bornes, parce que vous êtes la pureté sans ombres.

Nous le voyons, nous le croyons...

Vierge pure et tendre, vous êtes venue, et vous avez souri...

II

Vierge compatissante, nous ne sommes pas seulement des pauvres de vertu et des indigents d'amour.

La vie, assombrie par nos chutes, est pour chacun de nous, comme elle

le fut pour vous, pleine de douleurs.

Il le savait, celui qui vint porter tous nos fardeaux, et Il a pleuré sur nos peines et sur nos deuils ;

L'un de ces fardeaux, le plus lourd peut-être, est de ne connaître l'Invisible que de loin, ignorant ce qui s'y passe, et comment l'on y voit la terre ;

N'oubliez-vous pas que l'on y souffre vous qui habitez depuis des siècles la patrie où l'on ne souffre plus? Ou, parce que vous voyez leur fin, ne jugez vous pas ces souffrances trop légères?

Vous êtes venue, et vous avez pleuré...

III

Vierge souriante et douce, Vierge compatissante et proche des larmes, « simple comme l'un de nous », « qui

nous regardez tous avec affection » nous tous, les pécheurs, les pauvres, les malheureux ;

Vous venez vers nous, nous le savons, pour nous rapprocher de Dieu ;

Vous n'apparaissez que pour Lui, vous ne nous appelez que pour Lui, vous le reflet de la lumière éternelle et l'image de sa bonté ;

Puisque vous lui êtes si proche, est-ce que vous ne redirez pas à la terre, distraite et refroidie, quelqu'une des paroles qu'Il y jetait et qui levaient sur ses pas, en moissons heureuses comme un champ d'épis blonds ?

Vierge si tendre dont les regards, et les sourires et les mains ouvertes appellent les hommes, n'avez-vous pour eux aucune prière, aucun désir ?

Vous êtes venue, et vous avez parlé...

IV

Vous nous quittez; mais derrière vous, nous le verrons, le miracle fleurira, comme le geste habituel de votre pitié.

Vous nous quittez; mais ceux que vous ne pourrez pas guérir, vous les consolerez par des secrets connus seulement d'eux et de vous...

Vous vous effacez, mais dans l'ombre de Celui qui revient, votre grand don, comme aux jours de sa vie ici-bas.

Nous le trouvons plus intimement près de vous, salué par les cris ininterrompus de confiance et d'amour qui retentissaient en Judée et en Galilée. Il y soulève ces appels passionnés au

Fils de l'homme que, depuis deux mille ans, la terre n'entendait plus...

Vierge bénie entre toutes les femmes, faites que nous allions à Lui, tout le long « maintenant » de la vie, avec un fidèle amour ;

Et accueillez-nous, à la mort, au seuil des parvis célestes que vous aviez quittés pour nous, « comme une mère accueille son enfant », « comme un ami accueille son ami », Vierge pure, Vierge douce, Vierge immortelle.

Ainsi soit-il.

CE QUE LA VISION FIT DE BERNADETTE

I

Tandis que Lourdes exultait à la grande nouvelle, le maire et le commissaire de police écrivaient au préfet, le 25 Mars, pour lui faire part de l'effervescence de la ville et demander des instructions. Le préfet répondit courrier par courrier, ordonnant qu'un jury médical examinât Bernadette. Le plus simple, pour couper court à ces pèlerinages incessants vers la Grotte, ornée de lumières et de fleurs, était de faire passer la petite voyante pour folle. Trois méde-

cins, choisis par le maire, se rendirent donc à l'hospice pour interroger l'enfant devant la Supérieure. Elle leur répondit simplement, avec sa candeur heureuse. Mais tout en mettant sa sincérité hors de doute, par cela seul qu'ils n'étaient pas croyants et écartaient le surnaturel, les médecins la déclarèrent *peut-être dans un état extatique* (?) *peut-être hallucinée* (1). Il n'en fallait pas plus pour que Bernadette « fût conduite à Tarbes et traitée aux frais du gouvernement (2). » Et le maire et le procureur général se rendirent ensemble chez le curé Peyramale pour lui faire part de ce projet.

Mais si celui-ci avait reçu les pre-

(1) Rapports des médecins.

(2) Alloc. du préfet Massy au Maire de la commune.

mières révélations de Bernadette en faisant tout au monde pour décourager l'illusion ou la supercherie, il n'en était que mieux armé pour défendre l'enfant qu'il savait sincère ; et il y retrouva une des plus belles et saintes colères de sa vie :

— « Cette enfant est innocente, s'écriait-il... Ce serait la plus odieuse des persécutions de l'interner dans un hôpital. Vous reconnaissez tous sa sincérité ; tous admirent la lucidité de son intelligence et son bon sens... Vos médecins eux-mêmes n'osent conclure que par une hypothèse... »

Et le saint homme achevait « avec ces éclats de voix qui faisaient trembler » :

« Si je voyais un homme attaquer un enfant, je sais mon devoir, je le défen-

drais au péril de ma vie !... Allez donc dire au préfet que ses gendarmes me trouveront sur le seuil de la porte de cette pauvre famille, et ils passeront sur mon corps, avant de toucher à un cheveu de la tête de cette petite fille (1)... »

On connaissait ce beau caractère : les mots seraient des actes ; et le peuple dont il était adoré pour sa sincérité et sa charité se lèverait à sa suite. Il était prudent de capituler. On capitula. On dépouilla seulement la Grotte de ses lumières et de ses fleurs. Le bon Pasteur avait sauvé la centième brebis de son troupeau.

XVII° Apparition.

Mercredi 7 avril.

Et cette petite brebis heureuse repre-

(1) Dépos. Henri Lasserre.

nait, le 7 avril, le chemin accoutumé. C'était le mercredi de Pâques ; ce même mercredi, vingt et un ans plus tard, Bernadette devait partir pour le ciel. On raconta, le jour de cette dix-septième apparition, qu'un cierge sur lequel elle tenait les deux mains brûla près d'un quart d'heure entre ses doigts sans que l'épiderme fût atteint (1). Ne peut-on y voir un symbole de l'âme blanche de Bernadette passant, sans souffrance et sans atteinte, de cette terre triste à la terre de la promesse où sa Vision « allait la faire heureuse » ?

N'oublions pas que l'enfant, à quatorze ans, n'avait pas fait sa première Communion, en grande partie à cause de son ignorance... Elle s'y préparait

(1) Docteur Dozous.

avec soin ; un de ses grands soucis était de trouver quelques péchés à dire pour sa confession générale. Ne nous en étonnons pas. Plus tard, bien plus tard, elle montrait une grande joie à Nevers, après avoir entendu un sermon sur le péché. Et comme on lui en demandait la raison : « *N'avez-vous pas entendu ? On ne fait de péché que quand on le veut... et je n'ai jamais voulu* (1)... » On comprend cette âme et son histoire à des mots pareils.

« Bernadette a fait hier sa première communion », écrivait, le 4 juin 1858, le saint curé à son évêque Mgr Laurence. « Pendant la retraite elle a été d'une tenue, d'un recueillement et d'une attention qui ne laissaient rien à dési-

(1) Déposition.

rer. Tout se développe en elle d'une manière étonnante. On lui demandait : « Si M. le curé te défend d'aller à la grotte « et si la Sainte Vierge t'ordonnait d'y « aller, que ferais-tu ? » Elle répondit sans hésitation, sans embarras : « Je « viendrais demander la permission à « M. le curé (1). »

XVIIIe APPARITION.

Vendredi 16 *juillet.*

Elle dut donc la demander le vendredi 16 juillet, puisque ce jour-là, le soir, nous la retrouvons dans la prairie au delà du Gave.

Les barrages de la police encore debout empêchaient d'arriver plus près. Qu'importe : « *Elle est là ! Elle est là !*

(1) Mgr Peyramale, H. Lasserre.

Elle nous regarde, elle nous sourit à travers les barrières », s'écria Bernadette, ravie de joie... « *Jamais je n'avais vu la Dame aussi belle* », dira-t-elle encore. Quelles paroles prononça la Vision, quelle impression laissa-t-elle au cœur de l'enfant, pour que la joie de la pauvre petite restât entière ? « Tu ne la vois plus », lui disait-on plus tard, « et tu n'es pas moins contente qu'avant ? » Elle répondait avec son rire d'enfant : « Mais elle ne m'a pas dit que je ne la verrais plus ! »

C'était la dernière fois, cependant, qu'elle la contemplait sur la terre. Peu de jours avant sa mort elle dictait : « *Depuis je ne l'ai pas revue.* » Mais peut-être la Vision lui avait-elle appris que les jours de la terre sont courts.

Elle lui avait appris encore autre chose.

La formation de cette âme par l'Immaculée, soit dans ces longs tête-à-tête et ces conversations de quinze jours, dont quelques mots à peine nous sont parvenus, soit plus spécialement dans les « secrets pour elle seule », est quelque chose de ravissant. Nous connaissons déjà cette candeur, cette pureté qui s'ignorait, comme le lys, comme la fraîcheur des sources. Rien ne paraît l'avoir jamais ternie. Les sœurs qui l'élevaient la regardaient comme « inaccessible au mal », « impeccable » (1). Cela c'était sa nature même, ce qui fixa sur elle, sans doute, le regard de la Vierge très pure. Joignons-y cette simplicité que nous constations tout à l'heure en voyant l'enfant reprendre,

(1) Dépos.

au sortir de l'extase, le chemin de l'école. Nous en jugerons encore mieux au milieu des enthousiasmes fous, des adulations, des supplications qui s'élevaient autour d'elle. C'était une procession interminable dans le pauvre réduit des Soubirous, quelquefois un défilé de plusieurs heures, où se mêlaient des élans de tendresse, de vénération, des demandes inconsidérées propres à troubler l'âme la plus humble. On s'agenouillait devant elle ; on lui faisait toucher des chapelets ; on réclamait des souvenirs; on implorait les conseils de cette enfant de quinze ans. Quelquefois, sur le chemin de la Grotte, on essayait de couper des morceaux de son capulet, de son petit tablier. « Quels imbéciles », murmurait-elle... « Ces gens sont fous. »

8

A l'hospice, même affluence, mêmes demandes d'audiences que les sœurs n'osaient et ne pouvaient refuser. « Je l'ai vue pleurer de fatigue et d'ennui devant la porte du parloir, rapporte une sœur. Nous lui disions : « Allons, courage ! C'est pour la Sainte Vierge. » Elle s'essuyait les yeux, et elle entrait avec son joli sourire. Elle répondait à tout ce qu'on voulait, autant qu'on le voulait, sans recherche, sans aucun apprêt ; mais *jamais,* qu'on pèse bien ce mot, pour une enfant sans expérience, et pour la durée d'une vie, *jamais* d'elle-même elle ne parlait des apparitions, jamais elle ne racontait ce qu'elle venait de dire, ou ce qu'on lui avait demandé (1). » Sans doute, fidèle à une

(1) Dépos.

consigne mystérieuse et sacrée, elle rendait témoignage à sa Vision, et puis, cela fait, elle rentrait dans le silence. On ne la vit pas davantage manifester l'ombre d'une suffisance, « d'une vanité satisfaite », pas même la joie d'avoir été choisie : « c'est parce que la Sainte Vierge ne pouvait pas en trouver de plus ignorante (1) », disait-elle : oui, de plus ignorante d'elle-même, et des préférences mystérieuses de Dieu.

Toute son attitude répondait à ses paroles, d'ailleurs très rares. Car même pour s'humilier elle ne parlait pas d'elle. Elle s'oubliait. Au sortir de ces parloirs, où des évêques demandaient d'échanger leur chapelet avec le sien ; (gentiment elle repoussait l'objet pré-

(1) Dépos.

cieux : « Qu'en ferais-je? » et donnait son pauvre petit chapelet) ; lorsque, encore, des dames venaient de s'agenouiller devant elle, Bernadette retournait en récréation et tendait ses petites mains pour recommencer la ronde. Les sœurs, de leur côté, repoussaient tant qu'elles le pouvaient ces souffles redoutables d'orgueil ; elles rapportaient publiquement les saillies d'humeur de la petite, ses vivacités, ses entêtements, défauts de paysanne ou d'enfant dont elle garda des traces jusqu'à la fin de sa vie. Et si l'on parlait de miracle : « Il y en a un qu'elle ne fait pas, disait la supérieure, c'est de se convertir. » L'enfant baissait la tête et répondait naïvement : « C'est bien vrai. »

Sa tranquillité n'en était pas trou-

blée, ni sa joie. « *Ce qui me regarde ne me regarde plus* », écrira-t-elle plus tard, dans ses rares notes intimes. Dès le moment des Apparitions, on eût dit qu'elle avait fait l'abandon heureux d'elle-même, dans des mains toutes-puissantes et qui prenaient soin d'elle. Nous l'avons vue devant les autorités civiles, devant Mgr Peyramale ou les médecins, ou les étrangers, plus tard nous la verrons devant ceux qui, pour son bien, ou par malice, cherchaient à l'humilier, à la confondre... Elle ne se défend jamais ; elle ne discute pas. Elle montre la tranquillité d'âme des saints ou d'un enfant au berceau. Son visage, lorsqu'elle ne souffre pas, a l'expression sereine d'un être qui se sent protégé, à l'abri de tout mal, comme si le

sourire de la Vision l'entourait, à travers les accidents de la vie, ainsi qu'un rayon de soleil au milieu des ombres.

II

Et enfin, chez cette petite paysanne si naturelle, si bien elle-même, nous trouvons un désintéressement étranger, en général, aux mœurs des paysans. « On a voulu avec insistance lui faire accepter de l'argent ; elle l'a toujours refusé avec le sentiment de sa dignité blessée. Dans l'ordre moral c'est le plus grand des phénomènes de voir cette fille du peuple, pauvre à manquer souvent de pain, refuser avec tant de dignité des offres qu'on lui fait (1). »

Certes nous savons quelle était la

(1) Mgr Peyramale. Lettre à Mgr Laurence.

qualité de ce cœur, candide et fier ; mais enfin il y avait les siens ; et les siens l'imitèrent comme sur un mot d'ordre. Or, retenez ce qu'écrit Mgr Peyramale : « Ils manquaient de pain. » « L'état de dénùment du malheureux ménage inspirait déjà la compassion ; mais les figures hâves qui s'y montraient inspiraient un sentiment plus pénible (1). »

Pleins de pitié, pleins aussi d'un enthousiasme qui cherchait à se manifester de quelque façon, les visiteurs essayaient par tous les moyens de leur venir en aide. Peine perdue : ils refusaient, ou ils rendaient. Une dame, un jour, glissa un rouleau d'or sous le ta-

(1) Estrade. Le frère de Bernadette me dit cependant : « C'est vrai. Nous étions bien pauvres. Mais nous avions toujours du pain ». C'est, je crois, la note juste.

blier de Bernadette ; « d'un mouvement brusque elle se leva et le jeta par terre, comme si cet argent la brûlait », s'excusant ensuite, toute rougissante, de ce geste involontaire ; une autre fois elle administra un rude soufflet au plus petit pour l'obliger à rendre quarante sous, acceptés pour une commission.

Lui-même nous a redit la jolie histoire avec ses détails familiers : sa joie devant la petite pièce, l'ordre de sa mère d'aller la rendre, et le soufflet de Bernadette, pourtant si douce, pour l'y décider. « Je n'osais pas, et tout le long du chemin j'aurais voulu la jeter sous quelque pierre, mais je pensais que Bernadette m'interrogerait au retour. Je n'osais pas entrer, et puis les gens ne voulaient pas reprendre la pièce. Alors

je la jetai devant eux, et je m'enfuis, ce qui n'empêcha pas Bernadette de me fouiller au retour... »

Bien plus, les riches paysans des environs arrivaient avec des paniers chargés de victuailles. Les Soubirous remerciaient, mais ils refusaient, ne sachant pas quelquefois comment ils dîneraient le soir...

N'est-ce pas impressionnant et n'est-ce pas exquis de trouver dans ce désintéressement héroïque une des leçons de la Vierge ? Et la même voix qui a dû dire « : Ne craignez rien, je vous garde... » n'a-t-elle pas ajouté : « N'acceptez rien. Votre Père céleste vous nourrit... »

Regardons un instant Bernadette, telle que la Vierge l'a formée. Elle est pure. Elle est simple, silencieuse,

humble et d'un désintéressement magnifique. Elle semble ignorer, elle ignore peut-être que le choix de l'Immaculée l'élève au-dessus des autres ; elle est bonne et douce pour tous. « Jamais elle ne haussait la voix, me dit encore son frère; elle était toujours pareille ; son regard était très doux. » Elle est si enfant qu'à Nevers même elle saute et court dans le jardin. Elle est partout la plus joyeuse et la plus paisible, la plus volontairement effacée, aussi.

N'est-ce pas qu'elle n'est qu'un reflet ? N'est-ce pas que dans son cristal nous retrouvons l'image de la Servante du Seigneur, de la Vierge de Nazareth, celle qui porta du cœur le plus humble les dons les plus grands ? Ah !

sans doute, à une distance infinie, sans doute avec des imperfections... Car la petite Bernadette n'est point sans défauts. Elle s'impatiente un peu, quelquefois, elle tient à ses idées, en libre petite paysanne qu'elle est. Elle garde assez d'ombres légères pour y cacher son âme, pour dire avec conviction : « Je ne puis rien ! Je ne suis bonne à rien ! » Elle laisse transparaître assez de clartés, jusque dans l'expression céleste de son regard, pour que sur son passage, à cette traînée lumineuse, éclate le cri : « La Sainte ! Voilà la Sainte ! »

L'Église se préparait à intervenir. Jusque-là ni un prêtre, ni un religieux, sauf un seul, de passage à Lourdes, n'avait assisté aux apparitions

et n'avait prié à la Grotte. Mais Mgr Laurence, évêque de Tarbes, était tenu au courant, jour par jour, par M. Peyramale ; et l'Évêque nomma bientôt une commission chargée d'ouvrir une enquête et d'interroger Bernadette.

La jeune fille comparut devant les prêtres soit à l'hospice, soit à la Grotte pour mieux marquer les différents gestes de la Vision; elle s'exprima avec tant de naturel, de candeur, une assurance si humble et si tranquille qu'ils furent tous gagnés. Et cependant, avec sa sagesse et sa lenteur ordinaires l'Église poursuivit pendant quatre ans, avant de se prononcer, une étude sur les faits miraculeux qui commençaient à surgir ici et là.

La séance de clôture fut présidée

par Mgr Laurence. Fils d'humbles artisans, sachant à peine lire et écrire à vingt ans, l'Évèque de Tarbes était devenu, grâce à son intelligence supérieure et à sa ténacité au travail, le modèle et l'admiration du diocèse qu'il gouvernait. On n'avait à craindre de Mgr Laurence ni un entraînement d'enthousiasme, ni un écart d'imagination. Mais lorsque devant ce prêtre si froid et si maître de lui, Bernadette reproduisit la Vision du 25 Mars ; lorsqu'il la vit joindre les mains et lever les yeux au ciel, avec cette expression céleste que sa Dame lui avait révélée, l'Évêque sentit le frisson dont les témoins nous parlent encore, et deux larmes coulèrent sur le vieux visage.

L'Église ne cachait pas sa bien-

veillance. L'empereur, d'un mot, faisait cesser toute tracasserie policière. L'exode reprit librement entre la Grotte et la rue des Petits-Fossés.

A certains jours, les voitures se rangeaient en longue file devant la porte de la pauvre demeure, on s'emparait de Bernadette; « on l'empêchait de manger », « on la questionnait jusque dans son lit où la retenait son asthme », « on l'aurait tuée ». Des visiteurs de marque obtenaient des parents, qui n'osaient pas refuser, d'emmener Bernadette à Pau, à Barèges. Le digne pasteur s'émut d'un état de choses qui, en se prolongeant, pouvait offrir des dangers. La candeur de « cette âme de cristal » (1), ainsi qu'il l'appelait, lui

(1) Henri Lasserre.

tenait à cœur plus que tout le reste ; elle s'était révélée à lui, lorsque levant ses grands yeux limpides, elle répondait à ses feintes colères : « Je vous dis ce que j'ai vu » ; lorsque le 25 Mars, elle lui répétait, sans le comprendre, ce mot d'Immaculée Conception, nouveau pour elle. Il demeurait confondu de voir porter avec une telle simplicité des grâces aussi magnifiques. Les sœurs ont déposé, et m'ont raconté qu'un jour, peu avant la dernière Apparition, le curé absorbé dans ses pensées, pris à la fois entre l'abstention très sage que recommandait Mgr Laurence et une évidence qui triomphait de tout, demandait au Seigneur un signe. Et tandis qu'il distribuait la communion aux fidèles, le pasteur vit l'humble

visage de Bernadette entouré d'une lumière de Paradis. Depuis longtemps il jugeait ainsi cette âme pure, distinguée des autres par un nimbe céleste qu'elle seule ne voyait pas. Ce signe de Dieu le ravit, sans le surprendre. Il fallait la préserver à tout prix.

D'accord avec le maire, le curé proposa de faire admettre la jeune fille à l'hospice, chez ces sœurs de Nevers qu'elle aimait et dont elle était aimée. « Ma mère objecta notre pauvreté », m'explique Jean-Marie. L'excellent curé eut vite fait de répondre. A peu de jours de là, Bernadette fut donc installée chez les chères sœurs, couchant dans leur dortoir, avec quatre ou cinq autres pensionnaires, surveillée, soignée, gardée par les religieuses (1860).

La famille Soubirous habitait une nouvelle demeure louée pour elle ; elle devint plus tard propriétaire du moulin Lacadé, grâce aux mêmes mains bienfaisantes. Mgr Peyramale n'obligeait pas des ingrats ; à quarante ans de distance Jean-Marie ne le nomme pas sans émotion. Quant à Bernadette, « lorsqu'elle apprit à Nevers la mort de ce curé admirable, raconte une des sœurs, pour ne pas éclater en sanglots devant toutes, elle me tira vivement par la manche. Nous sortîmes ensemble. Ses larmes coulaient : « Lui et le P. Sempé, me dit-elle, sont les deux personnes que j'ai le plus aimées sur la terre (1). »

(1) Dépos.

III

Si l'entrée à l'hospice ne parvint pas à endiguer le flot des visiteurs, du moins la jeune fille avait-elle toujours une sœur auprès d'elle pour la défendre des questions trop indiscrètes ou trop déplacées. Par une sorte de privilège, elle ne s'arrêtait à rien de ce qui aurait pu la troubler, se bornant à dire : « il faut prier ». Souvent fatiguée, épuisée, elle répondait aussi brièvement que possible, sans émotion, sans détails. Mais les femmes surtout étaient d'une insistance et d'une ténacité incroyables : cette froideur ne les déconcertait pas. Elles demandaient quand même des miracles ; Bernadette ne paraissait pas comprendre ; peut-être elle ne comprenait pas.

Elles imploraient au moins « sa bénédiction ». « Je ne sais pas bénir », répondait-elle simplement. « Comme elle était au-dessus du trouble, elle paraissait inaccessible à l'amour-propre au sujet des grâces extraordinaires qu'elle avait reçues ou des marques de vénération ou de respect qu'on lui prodiguait. Les procédés méprisants, les paroles peu bienveillantes ne l'impressionnaient pas plus que les marques d'admiration (1). »

« Je ne suis pas chargée de vous faire croire, mais de vous le dire. » « Je ne sais pas expliquer. » « Je ne suis pas une savante », disait-elle en souriant. Elle se sentait, elle demeurait le témoin de la Sainte Vierge. Jusqu'à son entrée au noviciat de Nevers, de quatorze à vingt-

(1) Enquête. Dépos.

deux ans (1858-1866) elle ne fut que cela. Pour se vanter elle-même, pour attirer l'attention, l'intérêt, etc., elle ne disait pas un mot. Les sœurs qui l'élevèrent poursuivent :

« La foule qui voulait la voir était parfois si grande que nous mettions Bernadette à une fenêtre pour la leur montrer. Elle obéissait quoique cela l'ennuyât fort. « On me montre comme une bête curieuse », disait-elle.

A la hâte nous glanons quelques traits. C'est une jeune poitrinaire arrêtée en voiture à la porte ; sa mère implore un miracle de Bernadette. La Supérieure appelle la jeune fille : « Tiens-la pendant que j'arrange les coussins », dit-elle. Et dans les bras de cette petite amie de la Sainte Vierge la

malade se sent guérie, et heureuse.

C'est un prêtre qui la trouve suffoquée par son asthme : « Pourquoi la Sainte Vierge ne vous guérit-elle pas ? » — On connaît son délicieux sourire : « Elle veut peut-être que je souffre ! »

Un autre tente de la ramener vers le passé :

« On vous a bien tracassée ? — Je ne me souviens plus.

« On changeait vos réponses ? — Je ne sais pas...

« Et les miracles, les avez-vous vus ? — On dit qu'il y en a. Je n'en ai vu aucun... »

Un homme du monde insistait sur sa qualité de pécheur, sachant la pitié de l'enfant pour eux, afin d'avoir mille détails : « Mais enfin, montre-moi

(1) Enquête. Dépos.

au moins comment elle souriait ? — « On ne la verra qu'au ciel… Mais, ajouta-t-elle en se recueillant, puisque vous êtes un pécheur, je vais essayer. » Elle joignit les mains et elle sourit. Ce sourire saisit cet homme, l'éblouit comme une vision de Paradis et le convertit.

Je me suis promenée sur la petite terrasse, d'où, en groupe, on venait la voir. Cette terrasse domine la ville, le Gave, la Grotte. Là-bas, les montagnes lointaines s'estompent en un bleu léger… Des petites filles de tout âge chantent en faisant une ronde. « Vous voyez une scène de la vie de chaque jour, me dit la sœur qui m'accompagne ; si l'on insistait pour voir Bernadette de plus près, nous l'appelions. Elle se détachait de la ronde

(jusqu'à son départ, elle joua comme une enfant) et elle venait gentiment, très simple, très polie. C'était une des plus petites et des plus chétives. » On me montre à l'appui son manteau de première communion si court, si étroit qu'il semble convenir à une enfant de huit ans. Dans les années qu'elle passa à l'hospice elle ne grandit pas beaucoup et fut souvent malade, et quelle énumération de maux : « rhumatisme, vomissement de sang, oppression, palpitations et des crises d'asthme si violentes qu'on la portait à la fenêtre pour la faire respirer et qu'elle disait dans son angoisse : « Ouvrez-moi la poitrine (1). » La pauvre Bernadette ne passait presque pas de jour sans souffrances.

(1) Enquête. Estrade.

Le docteur Balencie, médecin de l'hospice, un des trois signataires du rapport où on la déclarait « peut-être en état d'hallucination et d'extase », était devenu l'un de ses plus chauds amis. A la voir si calme, si pleine de bon sens, il reprenait ses observations, les désavouait. « Il ne cessait de faire l'éloge des qualités morales et du jugement de Bernadette (1). » Ce fut un de ses plus fermes défenseurs devant Zola (2).

Il apportait son témoignage à une cause que l'Église, par la voix de Mgr Laurence, faisait sienne définitivement. Le mandement de l'évêque de Tarbes, couronnant les travaux de la

(1) Dép. Docteur Boissarie.

(2) *Id.*

commission d'enquête, paraissait enfin le 18 janvier 1862. Il disait.

Article 1er. — Nous jugeons que l'Immaculée Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirous le 11 *février* 1858 *et jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la Grotte de Massabielle, près la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine.*

Article 3. — Pour nous conformer à la volonté de la Sainte Vierge, plusieurs fois exprimée lors de l'Apparition, nous nous proposons de bâtir un sanctuaire sur le terrain de la Grotte qui est devenu la propriété des évêques de Tarbes.

Ce fut une explosion de joie pareille

à celle du 25 Mars. C'était Elle la Vierge bénie, la mère de tous ! L'instinct du peuple ne l'avait pas trompé. On s'arrêtait dans les rues pour se féliciter comme d'un événement heureux, arrivé à chacun. Tous voulaient prier à la Grotte ; tous voulaient contribuer à l'érection du sanctuaire. L'évêque et son vaillant curé se mirent tout de suite à l'œuvre. Et, débutant à sa mode, Mgr Peyramale jeta les plans primitifs au Gave, devant l'architecte stupéfait : « Nous voulons plus vaste, nous voulons plus beau, s'écriait-il, une église, une grande église (1) ! » Pendant qu'elle s'élevait, la statue pour laquelle Bernadette avait donné les plus minutieux détails fut placée dans la niche le 4 avril 1864, au

(1) Henri Lasserre.

milieu d'une des premières grandes foules de Lourdes. Bernadette, malade, n'assista pas à cette grande fête. Le docteur Dozous nous dit que la première fois où elle vint à la Grotte dans la suite et vit une statue insensible à la place de la Vision qui lui remplissait encore l'âme de splendeurs, elle s'enfuit... Il serait injuste d'en conclure à une critique spéciale à cette image : c'est la différence du ciel à la terre qui navrait la petite voyante. Sa joie, au contraire, fut grande à l'inauguration de la crypte (21 mai 1866). Elle se trouvait modestement parmi des Enfants de Marie :

« Quand j'arrivai à l'hospice, nous dit J.-M. Védère, Bernadette était déjà revêtue de son costume d'enfant de Marie ; elle était belle comme un ange ; depuis

la rue jusqu'à l'entrée de l'hospice et même dans la cour, on ne pouvait pas circuler, tant il y avait foule. Quand on l'aperçut, on criait : « La jolie sainte ! » « La jolie Vierge ! » « Qu'elle est heureuse ! » La pauvre Bernadette ne semblait faire aucune attention à tout cela... »

Son cœur cependant débordait de joie. Elle avait rempli sa mission. Elle avait donné à sa Dame une église, des processions. Son œuvre était accomplie. Et elle ne savait pas que la beauté tranquille de son âme était comme le sceau posé à cette œuvre divine. Elle ne savait pas, mais ceux qui me lisent, il me semble, le diraient après un pasteur protestant : « que la plus belle preuve de l'Apparition de Lourdes, c'est Bernadette... »

DEUXIÈME PARTIE

CE QU'ELLE DEMANDE, ET COMMENT LA TERRE LUI RÉPOND

LA PRIÈRE A LOURDES

I

Cette preuve, avec l'approbation de l'Église, nous suffit. Nous croyons à la Vision, et nous écoutons les divines paroles que l'enfant nous transmet en son nom.

Le retentissement de ce message jusqu'aux extrémités du monde ; les milliers, les millions d'âmes qu'il a entraînées et bouleversées depuis soixante ans ; la disproportion entre cette petite paysanne et l'exode de la terre à sa voix sont des preuves aussi. L'empreinte

divine est marquée au creux des roches de Massabielle ; et en quelque temps que l'on y vienne, à cause des spectacles que l'on y voit, on comprend que la Vierge Immaculée est passée là, et ce qu'elle demande, et comment la terre lui répond.

En quelque temps ? C'est ce que je sens une fois de plus, en ce matin de février 1914, où je reprens la route bien connue, hors de tout pèlerinage, de toute manifestation, de tout appel.

Il est encore nuit lorsque j'arrive aux abords de la Grotte. Des rafales de vent et de pluie passent sous le ciel bas. Les prairies très vertes se détachent à peine au pied des collines saupoudrées de neige, et des pics que l'on soupçonne tout blancs et glacés, plus haut. Mais

dans la vallée, malgré les fréquentes averses, il ne fait pas froid. Bernadette a-t-elle rencontré des jours pareils? Éprouvait-elle la même difficulté à se conduire parmi les ombres mouvantes, avec cette sorte de crainte irraisonnée? Au tournant du chemin, la Grotte, toute illuminée, nous accueille ainsi qu'une amie. Des cierges sans nombre y brûlent dans cette nuit d'hiver : telles de petites âmes mystiques perdues en ce monde de ténèbres et de péché... Je me sens rassurée, avec une impression auguste d'être là, toute seule, à recueillir ces clartés divines que la Vierge a laissées derrière elle, « la lumière d'or » qui la précédait ou la suivait...

Bientôt, pourtant, familiarisée avec la pénombre, je distingue un paysan

agenouillé contre les grilles, son béret à la main. Il est là, depuis quand ? Toute la nuit, peut-être. Lourdes est devenue l'un des points du monde où la prière ne cesse plus. En regardant mieux, voici que je discerne encore une vieille femme. Sa robe grise, aux plis rigides, se confond avec le rocher contre lequel elle s'appuie ; un capulet noir, celui qu'elles portent toutes ici, lui donne l'aspect d'une religieuse. Le vieux visage demeure collé contre le roc, sans souci de la pluie qui ruisselle. L'homme et la femme prient dans un silence absolu ; comme autour de Bernadette on entend seulement le murmure du Gave, et aussi le brésillement des cierges qui crépitent avec une lueur plus vive en achevant de se consumer.

Mais les petites clartés qui s'éteignent ici et là, ne semblent rien enlever au feu sacré. Nous pouvons nous en aller et mourir, d'autres viendront et prieront ; le flambeau passe de main en main, d'âme à âme.

Et je songe à l'âme de Bernadette qui pria ainsi, la première, en un matin pareil, il y a cinquante-six ans. Elle voyait, et nous tâtonnons dans nos ombres : n'importe. Cet homme et cette femme et moi-même, nous la suivons, nous obéissons au divin message. Je n'entends pas ce qu'ils disent ; mais je sais qu'ils sont en dehors et au-dessus des vulgarités de leur existence journalière, en contact avec la pureté, avec la bonté sans limites. L'homme reviendra demain derrière sa charrue : la femme

vendra au marché ses légumes et ses herbes ; mais un chant immortel a ravi leurs âmes, ici, à cette place même, un chant plus près du ciel que de la terre ; il reviendra, il les bercera aux heures diverses de la vie, et à l'heure émouvante où tous les bruits d'ici-bas se tairont... Et ainsi pour les enfants et les prêtres qui arrivent bientôt en ce matin triste, ainsi pour les jeunes hommes et les jeunes filles, les soldats, les clercs, les bonnes femmes, et ces dragons joyeux qui mettent un genou en terre, sans souci de la boue, et esquissent un gauche signe de Croix... que sais-je ? Tous sont là pour Elle. Elle est là pour tous. Et parce qu'Elle l'a voulu, chacun dépose à ses pieds son fardeau, et s'en va, avec quelque chose au cœur

vers quoi il reviendra plus tard, disant : « Quand nous étions à Lourdes... » C'est cela que la Vierge demande avant tout : prier ici.

Prier ? Oui. Est-ce que nous attendions un autre conseil de la mère de Dieu ? Est-ce qu'Elle peut nous mener ailleurs qu'à Lui ? Et avons-nous un autre chemin pour dépasser tout ce qui est matériel et terrestre et atteindre l'Invisible ? Prier : porter son âme pécheresse, misérable ou dolente devant la Pitié infinie ; confesser que cette Pitié existe et l'adorer ; savoir que nous tenons tout de ce Dieu caché, et le lui dire, et connaître qu'Il est tout, et que nous ne sommes rien ; l'appeler à notre aide dans l'incessante détresse humaine, suite ou rançon du péché : à nos meil-

leures heures, Le désirer, Lui, plus que tous ses dons, au delà de tous ses dons, Lui, le Christ, la Vie, pour qu'Il apaise notre faim et notre soif éternelles... Y a-t-il rien au monde de plus grand que cela ? Et pouvait-elle d'abord nous demander autre chose ? La fleur divine nous attire à l'odeur de ses parfums pour nous élever jusqu'à la terre où elle fleurit, c'est très simple ; mais par le fait seul que nous la suivons nous atteignons le sommet de notre être et de tous les êtres... car un pauvre qui prie est au-dessus d'un roi ou d'un génie qui borne ses instincts à la terre.

II

Bernadette ne s'y trompa point.

« *Quand je la vis, mon premier ins-*

tinct fut de prier », disait-elle. Et avant même de parler, en même temps qu'elle lui en donnait l'attrait, la Vision lui en donnait l'exemple. L'enfant nous apprend comment la Dame fit devant elle, le signe de la Croix : « ma main retomba d'abord, parce qu'elle allait plus lentement, et je recommençai », et désormais dans l'intervalle des divins colloques, elles priaient ensemble. Bernadette prenait son petit chapelet dans les mains ; la Vision la remerciait d'un sourire, se penchait, laissant glisser entre ses doigts chaque grain de son rosaire de Paradis. Mais tandis que les *Ave Maria* s'amassaient à ses pieds comme des brassées de roses, les lèvres de Marie demeuraient scellées. Elle écoutait, attentive à l'appel, à la grande

imploration de la terre, « recueillie », « souriante »... mais elle ne parlait pas...

Toute la poésie d'ici-bas ne repose-t-elle point dans le chapelet que la Vierge dit avec Bernadette? Ces paroles de l'ange, reprises par cette voix pure d'enfant; ces paroles de l'humanité pécheresse et souffrante répétées par cette petite pauvre fatiguée, essoufflée par son asthme; et la Vierge suave, penchée vers elle et vers tous, regardant sa petite confidente, et chacun de ceux qui l'invoquent avec elle, de ce regard, présage de tous les dons...

Elle ne disait pas les *Ave Maria* la Vierge très humble; comment aurait-elle pu les dire? Mais elle répétait avec l'enfant : « Gloire soit au Père, au Fils

et au Saint-Esprit»... Oui, sans doute, pour tous ses dons uniques : « Mère de Dieu », « Immaculée », mais aussi, s'il nous est permis de sonder ce cœur si bon, sur cette terre où Elle descendait, ne remerciait-elle pas d'avoir été choisie, comme le refuge des pécheurs et des douleurs?

Bernadette, après les enseignements de la Vision, ne manifesta rien d'extraordinaire. Elle ne multiplia pas, elle ne prolongea pas ses prières. Ne cessons de le redire; car pétris d'affectation comme nous le sommes tous, cette simplicité nous déroute, et nous avons besoin de l'envisager sous toutes ses faces avant de la comprendre. Bernadette ne s'éleva pas à de grandes hauteurs mystiques : considérations

ingénieuses, contemplations, longues heures passées à l'église ; et si l'on s'en étonnait : « Je ne sais pas méditer », disait-elle humblement. A l'hospice ou à Nevers, elle s'en tenait à la règle ordinaire ; elle se perdait dans la masse, « comme tout le monde », « comme les autres ». Cependant, ceux qui regardaient au delà des apparences, jugeaient bientôt que si, au dehors, elle ne priait pas davantage, elle priait autrement. Les témoignages là-dessus s'accumulent. Le signe de la Croix qui commençait ses prières et que la Vision lui avait appris, « était à lui seul une prédication, marquant le respect souverain qu'elle avait pour Dieu » ; on y joint « son recueillement céleste », son attitude « comme un ange », son

« anéantissement »... Elle aimait à se cacher ; à Nevers elle avançait son voile pour mieux dérober son visage : « c'est ma cellule », c'est « ma petite chapelle », disait-elle ; ce qui n'empêchait pas les novices d'essayer de la surprendre à la tribune, ou devant l'autel de la Sainte Vierge, après la communion surtout : car alors son visage prenait une sérénité extraordinaire tandis que ses larmes coulaient souvent comme dans ses extases. Son recueillement était si profond que, quelque bruit, quelque mouvement ou quelque désordre qu'il y eût autour d'elle, Bernadette gardait la même immobilité, la même paix. Une des religieuses qui l'ont connue me raconte qu'à l'infirmerie où elle habita le plus souvent, la prépara-

tion à la communion de Bernadette, les mains jointes et les yeux fermés, était un exemple toujours nouveau.

Comment nous étonner que cette prière si humble et si profonde fût toute-puissante ? On me montre à l'hospice une charmante Vierge du dix-huitième siècle, une des rares statues qu'elle aimât, devant laquelle elle priait. On l'y envoyait pour toutes les grâces pressantes ; elle partait vite, son petit chapelet à la main ; et les pécheurs se convertissaient, les malades se sentaient soulagés. Un jour, la supérieure condamnée à un long repos, à la suite d'une entorse, appelle Bernadette : « Petite, je n'ai pas le temps de rester quarante jours couchée ; va dire à la Sainte Vierge de me guérir », et cela

fut fait. *Et ainsi pour tout ce que l'on désirait*, ajoute le même témoin (1).

Plus tard, à Nevers, une des sœurs raconte aussi un trait charmant. On l'avait chargée de peindre un Enfant Jésus ; et sachant son insuffisance, elle va trouver Bernadette et lui demande de l'aider : « Vous ne voulez pourtant pas que je le fasse à votre place ? » dit celle-ci en riant. — Non ; mais pendant que je travaillerai, si vous disiez des *Ave Maria* ? — Oh ! c'est bien facile... » Et tandis que l'une peignait, l'autre priait ; et ce fut comme un miracle. La tête de l'Enfant Jésus apparaissait ravissante...

Chère petite Bernadette ! Puisse-t-elle, au ciel, nous continuer son aide, et

(1) Enq. Dépos.

prier pour ceux qui, en parlant des choses divines, balbutient...

III

Écoutons maintenant la réponse de la terre.

Nous parlions tout à l'heure d'une matinée d'hiver ; revenons aux jours où l'été libère les routes et permet l'affluence accoutumée des pèlerinages. Pour concentrer notre pensée dans une vue d'ensemble qui résume les diverses manifestations de Lourdes, puisque, après tout, ce sont toujours les mêmes spectacles, prenons le pèlerinage national, le pèlerinage de la France que les Pères de l'Assomption ont institué depuis 1873. Il amène à Lourdes chaque année près de mille malades, il

y attire plus de soixante mille pèlerins. Ces chiffres ne sont pas extraordinaires dans cette Terre de la Promesse ; mais pour retrouver dans l'histoire les mêmes multitudes, il nous faut revenir au temps de Pierre l'Ermite et des Croisés partant pour délivrer le tombeau du Seigneur.

C'est donc entre le 20 et le 28 août. Il y a dans l'air comme une joie qui chante, car la joie est la note dominante et la physionomie même de Lourdes, quelque douleur que l'on y voie. Le sourire de la Vierge semble y flotter encore, « et y faire toutes choses radieuses et belles », comme le sourire de Béatrix pour Dante. On dirait un jour de Pâques qui ne finirait pas. Les visages et les cœurs sont fraternels. On ne se sent pas étranger.

lors même qu'on arrive des extrémités du monde; on ne se sent pas seul, même si l'on ne connaît personne. Tous ceux qui ont vécu dans cette ambiance spéciale sentent bien ce que je veux dire. Bien plus : l'humanité semble avoir dépouillé ce qu'elle a de déplaisant et d'étroit; ses petitesses s'oublient; elle semble bonne, bienveillante et heureuse, une humanité avant la chute.

La chaleur est torride dans la vallée; mais personne ne s'en plaint; et il n'est pas rare, tant l'âme est prise au dedans et détachée des choses extérieures, de voir les foules patientes et immobiles continuer à prier sous l'averse, comme elles le font sous un soleil de plomb. Il y a du monde partout. A mesure que l'on avance vers la Grotte, une « rumeur »

imprécise d'abord, puis violente, pareille peut-être à celle qui précéda la première Apparition, guide ceux qui ne connaissent pas les chemins. Bientôt la rumeur confuse se change en la clameur de voix innombrables, fondues en une seule voix, la voix des foules, scandant les *Ave Maria*, et s'élevant, et retombant, comme les vagues des grandes marées s'enflent, se brisent et se reforment dans un éternel recommencement.

Les malades sur leurs brancards, dans leurs civières, dans d'innombrables petites voitures, sont rangés là, devant les piscines. Ils attendent d'être plongés dans l'eau miraculeuse. Ils se préparent à cette tentative suprême, d'éloigner d'eux des maux souvent incurables et horribles par une prière incessante.

Mais leur prière ne se borne pas à eux seuls : les autres, les absents, les pécheurs, les morts, les intérêts de Dieu quels qu'ils soient, passent un à un devant eux pour élever ces cœurs que le grand espoir du miracle devra trouver — ou abandonner — plus détachés et plus purs.

Ces prières des piscines sont soutenues, à quelque distance, par les invocations incessantes de la Grotte : supplications ardentes pour toutes les formes de la souffrance rassemblées là, intercession pour les pécheurs, adoration, action de grâces... La France n'est pas seule, à ces grandes assises de la prière ; tous les peuples y prennent part ; toutes les langues s'y succèdent. Mais comme si l'on y revenait à l'aube

des jours, ces langues diverses ne forment qu'une langue, et tous ces cœurs un seul cœur, dans l'unisson d'une fraternité et d'une entente admirables. On dirait que l'orgueil qui a divisé et détruit l'unité de la grande famille humaine aux jours de Babel, est remplacé ici par une charité divine qui fond et rapproche tout ce que le péché avait séparé.

La foule est telle qu'il est parfois impossible d'avancer entre les piscines et la Grotte, de s'agenouiller ou de se mouvoir... Qu'importe? On reste où l'on est, jusqu'à ce qu'un remous secoue cette mer humaine, suspende les *Ave Maria*, déferle comme un ouragan de joie dans le *Magnificat* du miracle. C'est un aveugle qui voit. C'est un pa-

ralytique qui marche ; c'est un mourant qui se lève. Les brancardiers robustes forment la haie, font un chemin au miraculé et le protègent contre l'enthousiasme fou des masses, le mettent à l'abri des grilles dans la Grotte même, sous la protection de Marie. Et la supplication, un moment changée en cri de triomphe, reprend ses *Ave Maria* comme une mélopée éternelle.

IV

Ne nous y trompons pas, cependant. La prière de Lourdes est avant tout — vous entendez bien : *avant tout* — le culte, l'adoration et l'amour de l'Eucharistie. Nous parlerons plus loin de la procession du Saint-Sacrement. Mais même en dehors de cette manifestation unique,

c'est le Christ qui vit et règne là, et tout, comme il est juste, se rapporte à lui.

Il n'est pas de lieu au monde, sauf en notre basilique nationale de Montmartre, où une multitude sans cesse renaissante passe ainsi les jours et les nuits en adoration ; il n'est pas d'endroit où l'on célèbre autant de messes ; et les communions chaque année s'y comptent par millions. La Sainte Vierge a demandé elle-même un sanctuaire. Et quelle que soit l'esthétique douteuse qui a présidé à l'érection des églises — n'évoquons pas notre ami Huysmans ! — elles offrent du moins le plus large abri à la dévotion de chacun, et leurs autels multipliés jusque dans les tribunes, occupés de minuit à deux heures de l'après-

midi, suffisent à grand'peine aux prêtres et aux fidèles.

La Vierge a voulu cette prière intime et profonde, qui retient l'âme à l'ombre du sanctuaire et dans le secret. Elle a voulu cette prière publique qui tue le respect humain et donne aux hommes de notre temps une simplicité dans la foi que les générations précédentes ignoraient. Lorsqu'ils se sont retrouvés cinquante, soixante mille dans ces pèlerinages pour eux seuls, ils ont appris à s'estimer, à se montrer tels qu'ils sont ; et la vie de charité en commun des brancardiers a contribué aussi pour sa part à rompre la glace. Ensemble ils s'agenouillent devant la Grotte ; ensemble ils communient, ils traînent, sans donner une marque de

lassitude, leurs malades et leurs pauvres ; et leurs joyeuses agapes se terminent à peine pour cette procession aux flambeaux qui clôt en des chants d'allégresse, d'enfants heureux, la journée passée au service de leur mère du Ciel. Ensemble enfin, ils chantent ce *Credo* qui affirme « une foi, un Seigneur, un baptême », qui fond toutes les races du monde en la seule famille chrétienne, et qui achèverait ce cycle de prières, si, à Lourdes, il finissait jamais...

Si nous tentons enfin d'ajouter à Lourdes tous les centres de prières qui se sont ouverts à sa suite ; si nous essayons de dénombrer toutes les reproductions de la Grotte dans le monde entier, depuis les jardins du Vatican

jusqu'aux îles les plus reculées, à Constantinople, en Amérique, au Japon, nous verrons qu'un souffle nouveau de confiance et de joie est passé sur le monde... Je n'évoque pas sans émotion ce couvent reculé de Syrie où la Vierge de Lourdes sourit sur la colline. Les musulmanes elles-mêmes, au fond de leurs âmes obscures, se sentent attirées vers cette sœur de leur race, si belle et qui paraît si heureuse et si bonne. Elles viennent vers Elle comme elles iraient vers un grand de la terre, avec d'humbles présents dans un pan de leur voile : olives, figues sèches, raisins ou grenades. Sans paroles, elles déposent leurs pauvres dons, et lui montrent l'enfant malade qu'elles portent. C'est, le plus souvent, un enfant aveuglé par

quelque ophtalmie sous ce soleil de feu... Elles ne parlent pas ; elles ne prient pas avec des mots ; leurs regards seuls implorent... Et, me racontent les témoins, « bien souvent, lorsqu'elles repartent, leur enfant est guéri ».

Ainsi, comme autrefois à la dernière Apparition de Bernadette, « la Vierge toute bonne regarde et sourit de loin » ; et elle bénit la terre qui répond à sa demande de prière avec un si magnifique élan.

Si nous entendons, maintenant et toujours l'éternel « à quoi bon ? on prie ailleurs », nous répondrons ceci : dans l'impiété croissante de la terre, dans son refroidissement, Lourdes a jeté un ferment de chaleur et de vie, un centre de prière ininterrompue pour

les pécheurs, une intercession sans fin « les bras levés sur la montagne » ; à la corruption générale elle oppose une Vision de pureté ; au sein de la douleur humaine, elle fait luire un dernier espoir de guérison, de consolation, de secours...

Lourdes, par sa grande prière, est devenue l'un des paratonnerres du monde. N'est-ce pas grâce à ces millions d'âmes qui prient que les flots de la colère de Dieu se brisent ? Et ne s'apaisent-ils pas, peut-être, contre le roc où la Vierge sourit, appelle, et où la terre lui répond ?

PÉNITENCE

I

Mgr Forcade, qui fut longtemps, à Nevers, l'évêque de Bernadette, remarque « que la Voyante était prédestinée à servir de modèle aux pèlerins de Lourdes ». Il fallait donc qu'elle fût à la portée de tous, et ne décourageât personne par des actions héroïques ou extraordinaires. C'est pour cela sans doute qu'elle se montra aussi simple dans son obéissance à la Sainte Vierge que dans sa prière, sans rien inventer d'elle-même, en dehors de ce que cette

Vision chérie lui prescrivait de pénible à faire ; nous le disions : un reflet. On se souvient de cette Apparition où Bernadette se retourna vers la foule et dit par trois fois, à la suite de la Vision : « Pénitence, pénitence, pénitence. »

On se souvient de ce jour où la Dame lui demanda de baiser la terre pour les pécheurs, ajoutant : « si cela ne vous coûte pas trop (1)?... »

Toute sa vie fut ainsi menée pas à pas par la Sainte Vierge, quelquefois préparée d'avance à ses douleurs par une prédiction nette, ainsi à la mort de son parrain : « *On* m'avait dit qu'il mourrait bientôt » ; le plus souvent par une succession d'événements auxquels elle n'avait qu'à se soumettre. Ce fut

(1) J. Vedère.

cette soumission aux épreuves — comme après tout dans chaque vie chrétienne — qui forma le plus clair de sa pénitence et de sa vertu : « Dieu la travailla plus qu'elle ne se travailla elle-même (1) », dépose son confesseur, à Nevers, l'abbé Febvre : « J'aime saint Bernard, dira Bernadette elle-même, mais comme je lui ressemble peu ! Il cherchait toutes les occasions de souffrir, tandis que je les évite tant que je peux. » Tout en faisant dans ces paroles la part de l'humilité, il est certain que la vie de Bernadette, « cette vie qui ne devait pas être heureuse en ce monde mais en l'autre », suffisait à une dose de souffrance peu ordinaire ; et que, à mesure que les épreuves se présentaient elle y faisait face avec les

(1) Dépos : abbé Febvre.

vertus que sa Vision bien-aimée lui avait inculquées : humilité, force, prudence, discrétion, désintéressement, que sais-je ? Nous l'avons vue déjà aux prises avec la pauvreté, la contradiction, le bruit public ; ce bruit de paroles et de louanges qui lui était plus pénible que les injures. Elle aurait voulu s'ensevelir au Carmel ou dans quelque Trappe pour y échapper à jamais, si son état de santé le lui eût permis (1) ; du moins elle fit à cette soif d'anéantissement le sacrifice le plus dur à son cœur : à vingt-deux ans elle quitta sa mère, et elle quitta la Grotte qui avait été son Paradis. Les témoins nous ont redit alors sa douleur et ses larmes. Elle abandonna Lourdes pour Nevers, et elle

(1) P. Cros, *Souvenirs de J. Vedère*.

entra comme postulante dans cet ordre dont elle était le trésor depuis les Apparitions.

On n'avait rien fait pour l'y attirer ; et à la demande catégorique de Mgr Forcade : « Mais enfin, voulez-vous Bernadette ? », la Supérieure Générale, mère Louise Ferrand, répondait en hésitant, Ces religieuses très sages redoutaient en même temps que « des voies extraordinaires » pour la jeune fille, l'admiration, l'affluence que la petite extatique attirerait vers leur ordre...

Pourtant lorsqu'elle frappa à la porte de Saint-Gildard, à la fin de juillet 1866, quelques semaines seulement après l'inauguration de la crypte, on pense avec quelle joie elle y fut reçue : l'ordre et la postulante qui s'offrait étaient di-

gnes de s'entendre : « Je suis venue pour me cacher », dira-t-elle. L'on ne tarda pas à s'en apercevoir dans cette maison où l'humilité de Bernadette fut protégée par les plus sévères précautions, et dès lors d'autant mieux reconnue de ses supérieures et de ses compagnes.

A cette épreuve nouvelle d'humiliations publiques et répétées (1), de reproches (2), d'incompréhension apparente (3), elle opposa un calme, une force d'âme, une humilité qui excitaient l'admiration. Mais cette admiration ne se manifestait jamais : « Ce regard où la Sainte Vierge semblait avoir laissé quelque

(1) Dépos.

(2) Dépos.

(3) Dépos.

chose de céleste (1) » ne pouvait s'arrêter, comme à Lourdes, sur des visages extasiés devant elle. Bernadette n'en était que plus joyeuse, dans les répits de son mal, gaie, simple, franche, enfantine. Elle fit une première fois Profession dans une maladie grave pendant laquelle on craignit une issue funeste. Elle la refit avec les autres à la fin de son noviciat (3 octobre 1867).

Son bon sens, la justesse de son esprit, son calme, dissipaient toutes les ombres que des esprits prévenus auraient pu amasser contre elle ; aucune affectation ; aucune mise en scène ; mais comme pour sa Vision, le sourire habituel de son visage se changeait parfois en une expression d'angoisse. Toujours

(1) Dépos.

chétive et frêle, elle passait la plus grande partie de son temps à l'infirmerie ; à mesure que la vie avançait, ses souffrances se multipliaient ; elle les portait sans murmures, mais sans phrases héroïques. « Si on lui en prête, c'est qu'on les invente », dira encore Mgr Forcade. Quand les crises étaient trop fortes, étouffements, crachements de sang, fièvre violente, elle se plaignait et même parfois se désolait. Ce modèle de la grande pénitence des malades à Lourdes demeurait dans les régions moyennes : ce n'était pas le cri de feu de sainte Thérèse : « Ou souffrir, ou mourir » ; c'était l'humble effort pour retenir une plainte, pour accepter un remède pénible, s'encourageant soi-même. « Pour le plus grand pécheur !... »

« Mais quel est-il ? » interrogeait-on. — « La Sainte Vierge le connaît bien ! » Et dès que l'acuité du mal cédait un peu, elle reprenait son bon sourire, sa reconnaissance des moindres choses, et s'abîmait dans l'humilité : « Que j'ai peu de vertu (1) ! » disait-elle.

On ignore, en général, que Bernadette fut aussi le modèle des infirmières. C'est en soignant à l'hospice une vieille femme répugnante et malpropre, que, nous dit-on, « l'assurance définitive de sa vocation pour Nevers lui vint (2) ». A la Maison Mère, on la donna d'abord comme aide aux infirmeries : et quels souvenirs elle y a laissés ! « On eût tou-

(1) Dépos. Tout ce qui suit en est tiré aussi.

(2) Abbé Pomian, confesseur de Bernadette à Lourdes.

jours voulu être soigné par elle. » « Experte, adroite, aimable, pleine d'entrain », « rien ne lui coûtait. » « Elle ne pouvait pas voir souffrir, inventait mille industries, mille délicatesses. » « Dans la peine, sa présence était comme le passage d'un ange. » « Elle priait. » « Elle faisait sourire. » « Elle chantait des cantiques. » « Elle chantait des chansons patoises pour distraire ses malades », « leur parlait d'elles-mêmes de tout ce qui pouvait les soulager, les intéresser. » Tout, sauf Lourdes et les Apparitions. On avait l'ordre de ne lui rien demander ; et sans doute elle aussi avait reçu de la Sainte Vierge une consigne de silence. Mais sa seule présence était aux autres une joie ; et la façon naïve dont elle se jetait à genoux pour

demander que Dieu les soulageât, lorsqu'elle avait épuisé ses ressources de douceur, de gaîté, de bonne grâce et d'esprit, les touchait profondément.

Elle leur apprenait aussi par son exemple, par son regard, que l'on sentait toujours fixé sur un souvenir et une attente de béatitude, à éviter les airs dolents et sacrifiés. « Même lorsqu'elle souffrait, me dit son frère, sauf dans les grandes crises, cela ne se voyait pas sur sa figure qui demeurait ronde et gaie. »

Nous avons ainsi sous les yeux le premier exemple de la Pénitence que la Vision demande à Lourdes. Il n'a pas été perdu ; nous retrouverons, près d'un demi-siècle après, le même caractère d'allégresse qui vient de l'amour. « On

ne souffre pas lorsqu'on aime », a dit le patron de notre petite Bernadette, celui qu'elle se reprochait de ne pas imiter : mais en cela au moins elle l'avait compris...

II

Des souffles larges descendent des monts, passent dans le ciel limpide ; des buées légères montent du Gave qui s'en va chantant... Après la chaleur torride de la veille (26 août) et sans doute celle qui va suivre, cette fraîcheur d'aube est un enchantement.

Je n'ai pas le temps de m'y attarder. Une de mes amies m'entraîne vers les « grands malades », une de ces salles au rez-de-chaussée de l'hôpital des Sept-

Douleurs qui abritent le train blanc du Pèlerinage National.

Lorsque nous y pénétrons, tout dort encore, ou repose, immobile. La transition est pénible entre l'air frais du dehors et cette atmosphère lourde, où pèsent tous les relents de la misère humaine. Les infirmières qui ont veillé cette nuit déposent leurs tabliers et lavent leurs mains sans bruit. Elles nous racontent qu'une miraculée de la veille a sauté de son lit, au milieu de la nuit « pour s'assurer que c'était bien vrai »... Je demande quelques détails ; on me les donne sans exaltation, sans surprise... Le miracle ici ne surprend pas ; et puis, on veut attendre, être bien sûr... Et pendant qu'une des infirmières épingle son chapeau, elle me dit : « Oh !

moi, depuis que j'ai vu, sous mes yeux, une plaie se fermer dans l'eau comme deux mains qu'on joint, rien ne m'étonne plus ..»

L'équipe nouvelle est au complet, six à huit, et attend que l'heure du réveil sonne. Des formes couchées commencent à remuer, à se tordre, se plaignant en rêvant, dans la chaleur étouffante. A la lueur de la veilleuse et des premiers rayons de jour qui filtrent je commence à distinguer des visages émaciés ou des visages bouffis et rouges ; des mains traînent sur les couvertures, enveloppées dans de la ouate laissant pressentir d'autres plaies ; des figures sont en partie cachées par des bandages ; les draps sont soulevés par des cerceaux au-dessus de corps ballonnés ; et là

tout près de moi, couchée complètement à plat, une jeune fille, très jeune, gît dans une gangue de plâtre...

Cependant je ne sais pourquoi, ce n'est pas une impression d'horreur que je ressens ; je cherche en vain cette sensation de descendre en un des cercles de l'Enfer que les romanciers d'ici nous peignent. Sans doute il y a là des maux plus horribles qu'ailleurs, et qui semblent tels par leur groupement, par leur rapprochement violent. Mais à mesure que les malades se réveillent et reprennent conscience d'eux-mêmes, on les sent dominés bien plus par une pensée, par un espoir, que par l'angoisse de leur mal... Ils sont chez Elle, chez Celle qui a guéri, hier, qui guérira aujourd'hui ; *Elle*, non pas une force

aveugle, mais une mère toute-puissante qui n'agit pas au hasard, qui guérira celle-ci, qui laissera celle-là, *par le même mouvement d'amour qui sait...* Il me semble qu'on lit cela ici, sur les visages, mais je me trompe peut-être ; on ne raisonne pas autant, au moins maintenant : et plus que tout, par-dessus tout, avant même la résignation éventuelle, c'est la grande espérance du miracle qui soulève, et rend les malades si patients, j'allais dire heureux...

Cela sans doute : et aussi l'admirable charité de leurs infirmières : c'est un des plus beaux exemples de Lourdes, et peut-être celui qui m'a le plus frappée, non pas tant, peut-être, ce qu'elles font, que la manière dont elles le font. Une allégresse semble sortir de tous

leurs gestes, une émulation à choisir ce qui est le plus pénible et le plus bas ; elles ont l'air de soigner leurs sœurs ou leurs enfants. Regardez cette salle d'hôpital au réveil ; les lits entassés laissent à peine la place de passer ; il faut se mouvoir entre eux et procéder au pansement et à l'habillage de ces corps inertes : certes les plaies qu'on doit nettoyer et panser, les bassins qu'on vide, l'odeur de ces lits de tuberculeuses ou de cancéreuses qu'on découvre, requièrent les plus dévouées et les plus intrépides ; mais plus que cela, peut-être, j'admire les mains délicates dans les cheveux que la sueur et la malpropreté ont collés, et les toilettes que les douces mains complètent dans leurs plus répugnants détails.

Il est vrai, tous les jours, dans nos hôpitaux, les sœurs de Charité nous offrent un spectacle pareil ; mais une vie de vertu héroïque, une vie séparée et vouée à Dieu les prépare et les soutient. Ici, ce ne sont même pas toujours des femmes d'œuvres, des professionnelles de la charité. J'en ai rencontré quelques-unes à Paris, ce printemps, dans une réunion mondaine; je me rappelle leur élégance suprême, et combien elles me semblaient légères, vaines peut-être...

Sont-elles venues d'un seul coup à cette possession d'elles-mêmes, complète, à cet héroïsme ? En voici une toute jeune, penchée sur une plaie affreuse qu'elle lave, avec des tampons d'ouate; son visage ne perd pas un instant son

délicieux sourire, tandis qu'elle l'approche de la jambe gangrenée dont l'aspect et l'odeur me donnent le frisson. Elle parle tout bas, tendrement, à sa malade qui sourit aussi. Et ces femmes âgées, qui ont passé la nuit sur une chaise, debout au premier appel, prêtes à toutes les besognes, et si gaies, au matin, ne sont-elles pas admirables aussi ? Notre race française est étonnante ! Il est vrai que peut-être, dans le secret, elles accompagnaient les Petites Sœurs de l'Assomption chez leurs pauvres, ou, au Calvaire, chez les cancéreuses ?

III

J'avoue à ma honte que lorsque la salle est évacuée, les fenêtres ouvertes

et les lits faits, j'ai une sensation de bien-être. Oui. Mais si je veux aller aux piscines, et les voir en plein fonctionnement, il faut me presser maintenant.

Et je songe, en chemin, aux souffrances de tous ces malades ; ce voyage long et douloureux, ces stations sous le soleil, sous la pluie, sous le vent, devant la Grotte, ou les piscines dans l'attente interminable ; le mal sans rémission qui continue à tordre les membres, à lanciner la tête, dans le bruit et le mouvement de la foule... « Je souffrais tant, me dit une des miraculées, que dans ces trois jours je n'ai jamais pu finir un *Ave Maria.* » Mais qu'ils souffrent bien, patients, courageux, pleins de confiance et de foi !... Et je songe à

la grande loi chrétienne de la substitution que la Sainte Vierge a voulu affirmer ici en demandant la pénitence et la prière pour les pécheurs. Et j'entends le récit des Livres sacrés. « S'il se trouve cinquante justes dans Sodome? S'il se trouve dix justes? » Il y a ici plus de dix justes.

Je me fraye difficilement un chemin entre les voiturettes et les brancards, et j'entre aux piscines. Elles ouvrent sur un couloir étroit dont un double rideau les sépare. Malgré la division intelligente du travail, tout est si petit, et les malades si nombreux que la presse et l'encombrement sont accablants. Impossible de rester là sans rien faire. Au hasard, je vais délacer les souliers d'une femme hydropique incapable de se mou-

voir, lorsqu'on me pousse derrière le second rideau. Deux petites sœurs de l'Assomption sont là en permanence de chaque côté de la cuve en pierre où l'on accède par trois marches. Les gestes sont disciplinés comme par une consigne militaire. On passe vivement le peignoir à la malade ; on l'aide à descendre et à s'asseoir dans l'eau. Lorsque paralysée, ou parvenue au dernier degré de la faiblesse, la patiente ne peut faire aucun mouvement, on la baigne sur des sangles à six, à huit. Ainsi pour cette petite atteinte du mal de Pott dont on maintient la tête avec précaution, *parce que les vertèbres du cou sont cariées.* Ainsi pour cette Marie Borrel de qui je parlerai tout à l'heure, dont toutes les plaies sont à nu.

Je n'ai pas vu de miracles ; mais j'ai vu le plus grand miracle : comment les agonisants, les cardiaques, les tuberculeux ne meurent pas, par le saisissement de cette eau glacée ; comment ils supportent l'angoisse horrible de ce bain, l'angoisse plus grande de reprendre leur lit de torture lorsqu'ils ne sont pas guéris, et cela sans révolte, sans murmure, soutenus par une force invisible qui fera pour eux de ce passage à Lourdes la date la plus chère de leur vie.

Au dehors on peut s'intéresser à une malade plutôt qu'à une autre ; ici, dans ces trois minutes que dure l'immersion, avec les invocations multiples, la besogne rapide et fatigante, c'est matériellement impossible : mais je n'ai vu en aucun d'eux, dans le paroxysme

de leur mal, ni désespoir, ni même découragement. La charité se fait d'ailleurs, ici encore, plus attentive pour ne pas frôler les plaies, endolorir les membres ; la besogne est plus pénible, les contacts plus proches et plus répugnants. Et cependant il y a une telle presse pour servir et pour aider que l'on est obligé de refuser la moitié des infirmières qui se proposent.

Est-ce une forme de la pénitence, aussi, cette armée de brancardiers joyeux qui traînent ou portent les malades des divers hôpitaux à la Grotte ou aux piscines, qui donnent aux hommes, et, me dit-on, avec la même douceur, les mêmes attentions, tous les soins que les infirmières prodiguent aux femmes? Oui, la fatigue, la chaleur, la pluie, l'é-

puisement, la faim et la soif aux heures de presse — à deux ou trois heures de l'après-midi quelques-uns n'ont encore rien pris — oui, tout cela est la pénitence, mais comme on la comprend à Lourdes, pleine de crânerie, de joie et d'entrain.

Ils sont toute une armée, enrôlés définitivement ou volontaires de passage, des milliers en ce moment. Ces hommes de cercle, ou de travail ou de vie ordonnée et tranquille; ces braves ouvriers qui, pour toutes vacances, ajoutent ce labeur aux labeurs habituels, font simplement une chose belle et sacrée. Les heureux augmentent leur joie en adoucissant la souffrance des autres; les malheureux puisent dans une charité héroïque la force de vivre et de marcher sans laisser crier leur blessure. Ils

aiment les malades ; ils aiment ce travail et cette terre sainte ; quoi qu'il leur arrive plus tard, ils gardent dans un sanctuaire secret l'image de la Vierge souriante qu'ils invoquaient le soir, à la fin de leur dure journée.

Et Elle !... Même s'ils se sont éloignés, même s'ils semblent un moment perdus, ne voyez-vous pas « qu'elle les regarde et leur sourit par-dessus les barrières » ?

« JE DÉSIRE QU'IL VIENNE DU MONDE »

I

Lourdes est le pèlerinage de la terre.

Par cette prière ininterrompue, par ces sacrifices et cette charité héroïque et joyeuse, par ces malades pleins de résignation et de foi, Lourdes exerce une grande attraction ; mais la raison qui entraîne les foules sans nombre est plus profonde. On prie ailleurs ; on se sacrifie et on se dévoue ailleurs. Lourdes est le lieu où le Surnaturel se révèle, se touche et se palpe.

Faisons la part d'un déchet minime de curiosité, de mode, de désœuvrement ; la grande masse est attirée par un amour plus ou moins conscient, plus ou moins mélangé du surnaturel. Lourdes est le parvis du Saint des Saints ; parfois la porte de l'inaccessible s'entr'ouvre, là, devant le regard ébloui de l'homme... Et c'est l'attrait primordial.

Ce n'est pas pour soi le plus souvent qu'on y vient : j'excepte les nécessités urgentes, les malades qui implorent leur guérison, etc. Ce n'est même pas pour les autres ; on pensera à eux, on priera pour eux ; mais, avant tout, l'esprit se concentre sur ces manifestations magnifiques de la puissance de Dieu.

Évidemment on a la foi ; bien peu, cependant, refuseraient comme saint

Louis d'aller voir le miracle qui s'accomplit dans une église voisine. Il y en a ; j'en sais qui, en vingt ans, ne sont pas allés une fois à la grande procession de l'après-midi ; j'en sais qui, voués à la charité ou à une prière plus secrète, n'approchent même pas des piscines : c'est le sommet ; mais la foule est-elle faite de cela? Le plus grand nombre croit, d'une foi médiocre, avide de preuves; d'autres, nombreux aussi, sans demander la preuve pour eux-mêmes, sont si heureux de la trouver, là, sous leurs mains, pour combattre et pour conquérir !

On le plaçait dans les livres qu'on n'ouvre plus, ce surnaturel caduc ; on le saluait, dans un lointain poudreux : on le laissait, puisqu'il s'y affirme, dans

l'Ancien Testament, dans l'Évangile, ou chez de très vieux saints dont on parlait avec un sourire d'indulgence. Et le voici. Il est là. Il nous enserre. Il nous étreint. Non pas hier, aujourd'hui. Non pas ce matin, maintenant. On reléguait les prodiges gênants aux temps obscurs où il n'y avait pas de contrôle ; ne disparaissaient-ils pas à mesure que la lumière s'étendait, comme les ombres et les fantômes de la nuit s'évanouissent au soleil ? Non. Les voilà. Ils ont l'audace de reparaître : ils s'accumulent en quelques années, plus nombreux qu'en tout « l'obscur » Moyen Age, plus nombreux qu'en de longs siècles. Se figure-t-on dans les années les plus brillantes du second Empire, lorsque Renan occupait une

chaire au Collège de France et disait gravement : « Donnez-moi un miracle, un seul, et tout est vrai », se figure-t-on le scandale de ces nouvelles ? Le sourire de mépris qui leur répond ? N'entend-on pas le cri instinctif de l'honnête gendarme de Bernadette : « Et dire que c'est en plein dix-neuvième siècle que l'on voit ces choses ! » dans toute la gamme de l'indignation et du dédain ?

La Sainte Vierge appelle tout le monde à « voir ces choses »...

Ce ne sont pas de rares privilégiés, quelques témoins soigneusement choisis, des initiés enfermés et surchauffés dans l'ombre d'un sanctuaire, qui nous raconteront ce qu'ils auront vu. Non. En plein air, tous les jours, ici et là,

dans une gare, dans la piscine, près d'un autel, dans le découragement, dans l'espérance, dans la foi, dans le doute, *un million* — entendez bien, c'est le chiffre de la gare de Lourdes — un million de gens, chaque année, verront ces prodiges. Un million de pèlerins arrivent avec la pensée que rien n'est impossible à Dieu, qu'il peut manifester sa puissance par sa Mère en renversant toutes les lois connues ; d'autres, tout en croyant au miracle, le veulent très rare et quasi impossible à la sagesse divine ; d'autres nient et viennent chercher la preuve à rebours. « On dit qu'ici... quelle folie ! » Et cette négation est une hantise aussi prenante que l'autre. Car personne ne conteste plus qu'il ne se produise ici des faits extra-

ordinaires. C'est sur l'interprétation de ces faits seulement qu'on diffère ; ceux qui nient, ignorent ce qu'il faut mettre à la place de l'affirmation des autres : un agent mystérieux, force, fluide, souffle, s'impose, même pour eux...

Ainsi deux hommes regardent ensemble une agonisante sur son grabat, un muet, un aveugle, un cancéreux, que sais-je ? et l'un pense : « Dans un instant cette femme peut revivre... cet enfant verra... » L'autre songe : « Il est impossible que *celle-ci* guérisse, que cet enfant voie... ce n'est pas normal... ou alors, des lois inconnues se révèleront plus tard... Le surnaturel n'existe pas. » Pour ces deux hommes le surnaturel est à la cime de leurs pensées, soit pour l'admettre, soit pour le rejeter. Mais

chacun est en proie à la plus grande préoccupation et creuse le plus grand problème d'ici-bas. Voyez aux piscines les yeux rivés sur les portes par lesquelles les malades entrent et sortent ; voyez aux processions du Saint-Sacrement, ces grappes humaines couvrant les escaliers, les rampes du Rosaire, les bancs, les arbres ; entendez les vivats de la foule aux guérisons : c'est une action de grâces, mais c'est une expression de soulagement aussi : c'est une attente réalisée.

II

Alors, comme on doit se réjouir qu'ils viennent tous, même ceux qui d'abord ne veulent ni prier ni croire ! La Sainte Vierge a laissé après elle un parfum que

l'on ne respire pas impunément. Quelque chose est changé, quelque chose s'est agrandi, dans le patrimoine de l'âme lorsque l'on revient de la Grotte de Lourdes. Et puis c'est Elle qui ordonne et qui demande du monde ; et elle sait bien qu'une masse n'est pas une élite, et que les foules de Lourdes, comme toutes les foules, seront composées d'êtres moyens, avec toutes les curiosités, les besoins d'émotion, les besoins de voir, de critiquer, de juger de tous ces êtres : la grande angoisse de l'homme n'est-elle pas la curiosité inquiète des choses qu'il ne peut atteindre ? Et s'ils ne l'apaisaient pas aux sources de la vérité, ne courraient-ils pas le risque de suivre le mirage du mensonge ? Donc la Toute Bonne, la Toute Patiente,

les prend tels qu'ils sont. Elle renouvelle en eux la notion vraie du surnaturel en même temps qu'elle leur en prouve la réalité : non pas une chose simplement inexplicable, mais une chose divine. Elle les pose en plein Évangile, sur le roc, sur les paroles de son Fils : « Si vous aviez la foi, comme un grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes. » « Demandez et vous recevrez. » « Tout ce que vous demanderez je le ferai. »

Et ainsi elle rétablit la portée incalculable de la foi et de la prière. Elle rend cette foi comme palpable, même à ceux qui ne voient rien : car ils rencontrent les témoins de la veille, les miraculés d'aujourd'hui, les docteurs du Bureau des consultations avec les-

quels il ne faut pas causer deux fois pour sentir une impartialité, une probité, une sagesse, devant lesquelles les ennemis s'inclinent à la fin...

Et ceux que leur éducation, leur incroyance, la forme même de leur esprit, rendent rebelles non seulement au fait constaté, mais à l'acceptation du principe en soi ? Ceux qui croient une intervention surnaturelle impossible, *parce que il n'y a pas de surnaturel* ? J'imagine, à tort peut-être, que s'ils sont venus, il y a en eux, désormais, un jardin fermé, où une émotion inconnue a fleuri. Ils y songeront, aux heures de « banqueroute de la science » que l'on n'avoue jamais aux autres, ni peut-être à soi-même. Ils se diront (je sais que quelques-uns se disent) : « Je refuse

d'interpréter les faits au sens d'un surnaturel qui pour moi n'existe pas. Mais les faits, quelque explication qu'on en donne, existent. Et après tout, l'interprétation que j'échafaude la veille s'écroule le lendemain... Les faits existent... Mes données branlent... » Et... alors ?

Alors, si quelque âme très humble prie sans savoir, si quelque sacrifice s'accomplit dans le secret, si le souvenir d'une mère ou d'une sœur angélique passe, ils sont sauvés... « *La Vierge*, dit Bernadette, *recommença tout de suite à sourire...* »

Est-ce que ce million de pèlerins qui viennent ici tous les ans, délégués sans cesse renouvelés de tous les points du globe, n'est pas une admirable réponse

de sujets à une souveraine très aimée, d'enfants à leur mère? Les plus grandes foules du monde se réunissent ici, parce que Marie l'a désiré. Cela ne me frappe jamais davantage qu'à la procession aux flambeaux : on dirait une fête que la terre souhaite, chaque soir, à sa Reine Immaculée. Tous les accents s'y font entendre; ce n'est plus un chant, c'est une clameur, une acclamation ininterrompue, un *Alleluia* sans fin, vers la Toute Pure, la Toute Bonne, la Toute Aimée... Lorsqu'on est à quelque distance, sur la hauteur, on croirait voir une coulée de lave qui, de la basilique, serpenterait dans les méandres du chemin en lacets de la Grotte, dans les deux grands bras des rampes, dans le large fleuve du Rosaire. De la Vision,

telle que Bernadette nous l'a fait connaître, il n'est pas un de ceux qui chantent et dont le cierge brille, lueur perdue dans cette rivière de feu, qui ne reçoive un merci personnel, une grâce, un don ; de sorte que le torrent d'amour de la terre retombe et revient sur lui-même, chargé de force, de joie, de pureté, de résignation, de promesses éternelles...

Bernadette le disait. Dès que les foules commencèrent à grossir aux Apparitions, quand on lui demandait : « Est-ce que la Dame ne regarde que toi ? » elle répondait : « Elle les regarde tous. Elle sourit à tous, un à un. » Évidemment bien que les rassemblements d'alors fussent bien loin de ceux d'aujourd'hui, sur les cinq cents ou mille assistants qu'on nous signale d'abord,

il est trop sûr qu'il y avait des pécheurs de tout ordre et de toute catégorie ; non seulement ceux que l'on a coutume de désigner de ce nom, mais ceux qui s'ignorent eux-mêmes, ensevelis dans l'étroitesse et l'orgueil de leurs fausses justices. Or nous ne voyons pas qu'Elle ait jamais eu un mouvement de recul, ou même qu'elle ait détourné les yeux ; et peut-être, « si elle regardait au loin » : c'était pour surveiller maternellement le retour du Prodigue, comme le Père de la Parabole, lui ouvrir les bras et lui offrir un abri qui ne se hérissât ni de revendications, ni de menaces, ni de rancune, ni de froideur... Aussi comme on est bien chez Elle ! Si bien que ceux qui y sont allés une fois y veulent revenir, ne se décident pas à lui dire un définitif adieu.

III

Seule Bernadette, devenue sœur Marie-Bernard, ne revint plus jamais à Lourdes. Elle vécut quelques années dans le couvent de Saint-Gildard « où elle était venue pour se cacher ». Nous ne l'y suivrons pas. Ceux qui veulent le récit de sa vie peuvent le demander au livre charmant d'une de ses sœurs (1). Elle est tout intérieure. Il n'y a ni faits saillants, ni prodige, ni extase. Elle se perd dans l'anonyme. Elle est comme tout le monde.

Son médecin, après celui de Lourdes, admire son bon sens, sa justesse d'esprit, son équilibre. Il le dit et l'écrit. Sa vie ne se distingue pas de la vie

(1) *La Confidente de l'Immaculée.*

commune. Cependant, sans oser prononcer avant l'Église le mot redoutable de « miracle », qu'il nous soit permis de relever deux traits charmants. Une mère, dont le fils était très malade, ne sachant comment obtenir l'intercession de Bernadette, eut la pensée d'envoyer une couverture commencée pour qu'on changeât quelque chose au dessin. Comme par hasard, on la remit à Bernadette : « C'est cela, dit-elle, en riant ; ces belles dames embrouillent leurs ouvrages et nous les arrangeons. » Et elle ne sut jamais que lorsque l'on plaça la couverture sur l'enfant, il guérit.

Une autre fois, une pauvre femme apportait au parloir une petite fille infirme qui n'avait jamais marché. La Supérieure appela sœur Marie-Bernard :

« Ma sœur, lui dit-elle, promenez un peu cette enfant dans le jardin pendant que je cause avec sa mère. » Bernadette la prit dans ses bras, et ignorant son infirmité, au bout de quelques instants elle la posa par terre et lui donna la main. Elle revint ainsi vers le parloir, la petite fille marchant joyeusement auprès d'elle. Et, pour dissimuler l'émotion et les larmes de la mère, en retrouvant son enfant guérie, la Supérieure envoya vivement sœur Marie-Bernard faire une commission à l'autre extrémité du cloître...

Faut-il nous étonner que ceux qui regardent attentivement la vie de la jeune religieuse demeurent confondus ? « J'ai souvent cherché à imiter sœur Marie-Bernard dans son égalité abso-

lue, dans la perfection avec laquelle elle accomplissait toutes choses », déposent ses compagnes ; « cela m'a toujours été impossible (1) ». « C'était une petite sainte. » « C'était un ange. » Elle garda toujours le même silence sur les entretiens de la Sainte Vierge, sur les « secrets » qui guidèrent sa vie ; mais de loin elle vivait à Lourdes, « manifestant une joie indicible au récit des foules, des miracles, parce que les demandes et les promesses de la Vision s'accomplissaient (2) ». Cela lui suffisait. Elle ne songeait à rien solliciter pour elle. Les derniers mois de sa vie elle ne quitta pas l'infirmerie ; une carie des os commençante faisait quelquefois de

(1) Dépos.

(2) Dépos.

ses nuits et de ses jours un seul gémissement. Elle demeurait plus que jamais tout innocente et candide à mesure que son pauvre corps s'émaciait ; ses yeux, où le passage de la Vierge avait laissé sa clarté, « devenaient tout célestes ». On la quittait « embaumé de simplicité et de pureté ».

On raconte qu'on lui amena un jour une petite fille de quatre ans ; elle avait toujours aimé les enfants, et exercé sur eux, nous le savons, un attrait extraordinaire. Elle garda l'enfant près d'elle, trouvant encore la force de lui sourire : « Vous avez vu la Sainte Vierge? demanda tout bas la petite. — Oui, ma petite fille. — Elle était bien belle ? — *Si belle que quand on l'a vue on voudrait mourir pour la re-*

voir (1). » Bernadette n'attendit pas longtemps cette joie suprême. Elle mourut à trente-quatre ans. Peu de jours avant la fin, dans un moment d'accalmie, elle demanda les images qu'elle avait fait épingler, enfantinement, autour d'elle, marquant à qui elle voulait les donner. Elle garda seulement le Crucifix qu'elle serrait si joyeusement à sa Profession, disant : « Je le tiens ; on ne pourra plus me l'enlever ! » Mais les heures joyeuses avaient fui ; elle murmurait à voix basse : « Je n'ai plus besoin que de Lui ! »

« Le Vendredi de la Passion, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, elle venait de recevoir avec une grande ferveur les derniers Sacrements ; une

(1) Dépos.

partie de la communauté était réunie autour de son lit. Alors, malgré son extrême faiblesse et ses souffrances, elle parla d'une voix forte qui surprit tout le monde et dit : *Ma chère mère, je vous demande pardon de toutes les peines que je vous ai faites ; je demande pardon à mes compagnes des mauvais exemples que je leur ai donnés, mais surtout de mon orgueil.* Pauvre petite ! Elle disait encore : *La Sainte Vierge m'a bien promis que je serais heureuse dans l'autre monde ; je le crois ; mais elle ne m'a pas dit que je n'irais pas au Purgatoire ; en croyant que je suis au Ciel on pourra m'y laisser longtemps. Aussi priez beaucoup, et dites qu'on prie pour moi* (1) *!...*

(1) Relat. inédite de la sœur Nathalie Portat.

« Le mercredi de Pâques, ses souffrances redoublèrent. On la mit sur un fauteuil, en face du Crucifix que ses yeux fixaient avec une expression saisissante, « indéfinissable ». Elle tendit les bras vers une de ses plus chères confidentes qui revenait vers elle. « J'ai reçu tant de grâces !... Aidez-moi. » Vers trois heures elle dit : « J'ai soif. » Ses infirmières s'empressaient avec toute la tendresse qu'elles avaient vouée « à leur ange », « à leur petite sainte ». Elle refit encore le beau signe de Croix que la Vision lui avait appris. Elle murmura une dernière fois cet *Ave Maria* qu'elle redisait devant Elle. « Priez pour moi, pauvre pécheresse... pauvre pécheresse... » et s'endormit ainsi (16 avril 1879).

L'affluence se fit magnifique à ses obsèques et sur son tombeau, évêques, prêtres, riches, pauvres, soldats, paysans, etc. Le dernier sourire de la terre lui vint encore par un enfant qui laissa sur son cercueil, en les arrangeant avec amour en forme de couronne, des pâquerettes qu'il avait cueillies le long du chemin. Et il semble que, à choisir un dernier souvenir d'ici-bas, la petite bergère eût préféré ainsi des fleurs des champs offertes par « le plus petit »...

TROISIÈME PARTIE

CE QU'ELLE DONNE

LA TERRE DES MIRACLES

I

A cette foule qu'elle réunit autour d'Elle, la Vierge de Lourdes fait donc une première largesse : le Miracle. Des faits extraordinaires se produisent ici : les ennemis les plus irréductibles du Surnaturel le constatent : « Les faits de Lourdes, dit Bernheim, appartiennent désormais à la science. La science les accepte, les classe et les étudie : l'interprétation seule reste en litige (1). » Et encore : « Toutes ces

(1) Cité par BOISSARIE, *Histoire médicale de Lourdes.*

observations ont été recueillies avec sincérité, et contrôlées par des hommes honorables (1). »

Le bureau des constatations des miracles fonctionne depuis 1882 ; il est ouvert à tous les médecins, croyants ou incroyants ; beaucoup y viennent ; dans les vingt dernières années on en compte plus de six mille. Il n'y a dans cette clinique du miracle, « ni supercherie, ni inexactitude volontaire, ni recherche de mise en scène »... Les faits sont réels.

Mais il est impossible de les enchaîner à des causes identiques et de les classer. La façon dont ils se produisent déconcerte toutes les idées préconçues.

(1) BERNHEIM, *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* ; cité par M. Bertrin.

met toutes les statistiques en déroute.

« De deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris, l'autre sera laissé ; de deux femmes qui seront à moudre à la meule, l'une sera prise, l'autre laissée (1) ».

Le miracle souffle où Dieu veut. Il ne requiert aucune condition particulière, aucune de celles que, instinctivement, on lui assignerait. Il ne demande pas la sainteté du sujet : des jeunes filles très pures, des religieuses admirables, des pauvres usés par les privations patiemment supportées, sont délaissés pour ce chanteur ambulant, par exemple, qui ignore tout de la religion, pour cet anarchiste aveugle que tous les socialistes du pays attendront à la gare :

(1) Saint Matth., XXIV, 40.

pour ce postier indifférent, venu par complaisance pour les siens, qui se refuse d'abord à un signe de Croix.

Le miracle ne se subordonne pas davantage à un acte de foi héroïque. Voyez cette malade du docteur Boissarie, soignée durant quinze ans par Velpeau, Nélaton, puis à Montpellier, chez Courty. Elle part sans espoir pour accompagner à Lourdes une de ses amies (qui, du reste, ne guérit pas); elle ne pense pas à elle un instant; elle revient sans amélioration, exténuée de fatigue, et se couche en constatant que son mal est sans remède.

C'était vrai.

« ... Après Velpeau, les docteurs Jobert, Nélaton et Courty, c'est-à-dire les hommes les plus considérables de

la médecine contemporaine ont suivi pas à pas l'évolution de cette métrite qui avait fini par altérer les fibres de l'organe, et se compliquait, du côté de la muqueuse, de plaies, d'ulcérations, etc. Avec des hommes d'une autorité aussi considérable, le diagnostic ne peut être un instant mis en doute (1). »

La malade se couche donc, le soir de son retour, découragée. Elle était guérie le lendemain. Elle n'a pas eu de rechute, jusqu'à sa mort.

Voyez encore cette Lorraine, Mme Rouchel, un des plus beaux cas de Lourdes. Durant la procession du Saint-Sacrement, elle cache, derrière l'autel du Rosaire, l'horreur de sa face dévorée par un lupus. Elle lit tranquillement dans

(1) BOISSARIE, *Histoire médicale de Lourdes.*

son livre de prières, sans songer à guérir ; son bandeau tombe sur la page ouverte, qu'il tache de pus et de sang ; elle le remet par deux fois, maugréant contre son infirmière maladroite. Elle s'en plaint à sœur Sophie, en rentrant à l'hôpital ; et celle-ci voulant refaire le pansement trouve les plaies cicatrisées : « Mais vous êtes guérie ! » s'écrie-t-elle.

J'ai entendu moi-même un des derniers miraculés raconter que, terrassé par le mal, à la procession du Saint-Sacrement, il ne pensait qu'à se faire emporter par le premier brancardier libre, sans prière, sans désir, lorsqu'il s'est trouvé debout, libre et guéri.

Le miracle ne se produit pas davantage au moment attendu, au jour fixé

d'avance. Il fond parfois à l'improviste, quand on ne le demande plus, quand on a cessé d'y croire. J'ai dans les mains le récit d'une guérison amenée par une série de coïncidences inouïes. La malade ne murmure plus que deux mots : « partir, vite ». Couchée sur son brancard, elle refuse de passer à la Grotte une dernière fois. A la gare, le wagon-lit retenu d'avance, et annoncé par dépêche, est resté en souffrance on ne sait où ; il faut revenir à l'hôtel, se heurter à la mauvaise volonté d'hôteliers qui se refusent à reprendre une mourante : plus tard, lutter contre l'hésitation des infirmières qui hésitent à la baigner et abandonnent la piscine à ses gardes-malades. Ce n'est plus la guérison, c'est la mort que la pauvre femme implore de

la Sainte Vierge pour mettre fin à ses tortures. Elle sort de l'eau et repart guérie.

C'est la mort aussi que demande E. Guilloteau, sorte de squelette ambulant, atteinte depuis deux ans d'une péritonite tuberculeuse. A vingt-quatre ans, elle pèse le poids invraisemblable de quarante-cinq livres. Après la Communion, un vendredi matin, après le départ des autres, elle avait désiré demeurer à la Grotte pour y mourir. Tout était silencieux et calme. Les messes terminées, un prêtre, presque seul, emportait le Saint-Sacrement au Rosaire. Un choc violent soulève la jeune femme et la jette à sa suite. Elle est sauvée.

La guérison s'annonce et se mani-

feste d'ailleurs par les signes les plus divers et les plus contradictoires. Les uns souffrent cruellement ; d'autres, moins nombreux, éprouvent une sensation de bien-être incomparable ; d'autres enfin, nous l'avons vu, ne se doutent de rien.

John Tonbridge, atteint d'un mal de Pott, croit sentir une flamme qui lui traverse tout le corps ; Joachine Dehant, pied bot, la jambe luxée, avec une plaie gangréneuse s'étendant de la cheville au genou, voit son pied se redresser, dans le bain, « avec la régularité d'une aiguille qui avance sur un cadran » : elle s'évanouit de douleur et se réveille les membres sains, et l'ulcère fermé ; Gargam aussi, le postier écrasé, un des grands miraculés de Lourdes, perd con-

naissance à la procession du Saint-Sacrement ; Kelsbick, l'anarchiste aveugle, ne sent rien en recouvrant la vue ; l'un nous dit : « J'ai cru qu'on endormait toutes mes plaies » ; l'autre : « J'ai cru mourir » ; Juliette Benoît, la pauvre petite aveugle de Belleville : « Il me semblait qu'on écrasait mes yeux avec des pierres. »

Bien plus, ce ne sont pas les plus intéressants ou les plus malheureux qui sont élus. Le problème habituel de la destinée ne s'éclaircit pas, ici. Pourquoi la mort emporte-t-elle cette mère? cet enfant qu'on lui dispute avec passion ? Pourquoi épargne-t-elle cet inutile? ce délaissé ? ce malfaisant? Pourquoi, toutes choses paraissant égales, d'ailleurs, celui-ci est-il pris ? cet autre

laissé ? Le choix et les raisons de ce choix se perdent dans l'infini secret. Nous savons seulement que la prière entre comme une des causes des bienfaits de Dieu ; nous savons qu'en dépit des apparences *toute prière a une réponse*, non pas, quelquefois, celle que nous voudrions, *mais la meilleure réponse*. Et, parce que nous ignorons tout de Ses desseins, et que dans cette marche déconcertante du miracle, allant du juste à l'impie, on ne peut arguer, ici, de son indignité, ni même d'une confiance présomptueuse puisque, enfin, chaque année, quinze cents à deux mille malades s'en vont améliorés ou guéris, le grand espoir soulève tous ceux qui viennent, dans une attente poignante : *moi*, peut-être ; *moi*, dé-

vorée par ce cancer ; *moi*, cloué par cette coxalgie ; *moi*, aveugle ; *moi*, mourant...

Entre les grâces merveilleuses que l'on peut trouver à foison dans les *Annales de Lourdes*, dans les savants ouvrages du docteur Boissarie, du docteur de Grandmaison, de M. Bertrin, H. Lasserre, et tant d'autres, nous nous bornons ici à deux guérisons. L'une, parce qu'en l'entendant raconter pour la première fois par le docteur Boissarie, à peu près seule avec lui, au bureau des constatations, ayant dans les mains la reproduction des os soudés en un instant, j'ai eu comme la sensation physique du miracle, du fait écrasant et sans réponse. Ceux avec lesquels j'en ai parlé n'ont point formulé d'objection.

Le fait est ancien, attesté par toute une population, étudié par plus de cent médecins, confirmé enfin par l'autopsie à la mort de Pierre de Rudder, vingt-trois ans après.

Le second, dont chaque point m'a été expliqué par l'aide dévoué du docteur Boissarie, le docteur Cox, est tout récent (1907). La miraculée est de Mende. Je connais ses infirmières ; j'ai dans les mains leurs lettres, les rapports et les certificats des docteurs, le récit de la guérison, du voyage à l'aller, au retour, en un mot, toutes les pièces du dossier.

Ces deux cas ont été mis hors pair, par les hommes éminents et savants auxquels j'ai eu recours pour ce chapitre du miracle. Je voudrais les ra-

conter aussi clairement, aussi brièvement que possible. On ne s'étonnera pas que je m'abstienne de tout commentaire. Les faits se suffisent à eux-mêmes.

Si enlisés que nous soyons dans ce monde matériel, le grand éclair du miracle déchire nos ténèbres, illumine un instant les rivages de l'Invisible, et, mieux que toute parole, en atteste la réalité. Ne croit-on pas revenir à l'aube des jours, à l'éblouissement de la lumière « sur la terre informe et nue » ? Trois mots suffisent au récit sacré : « La lumière fut », et Moïse se tait, après l'affirmation magnifique, laissant le monde en dispute aux savants. Trois mots... et le silence ! Mais n'est-ce pas que ce silence est plus émouvant et va plus loin

que tout le bruit des louanges humaines ?

II

Pierre de Rudder (1).

Lorsque en 1875 Pierre de Rudder se dirigea vers la Grotte de Notre-Dame-de-Lourdes à Oostaker, près de Gand, il y avait huit ans qu'il excitait la pitié au village de Jabbekke (Belgique) où il était né et où il demeurait.

(1) Le cas de Pierre de Rudder a été raconté dans un grand nombre d'ouvrages : docteur Boissarie, *Lourdes ;* Bertrin, *Histoire critique de Lourdes ;* docteur de Grandmaison, *Vingt miracles de Lourdes ;* docteur Deschamps, *Un miracle au dix-neuvième siècle ;* etc.

Tous les documents que je cite, et le moulage des tibias en bronze, se trouvent au bureau des constatations.

En effet, le 16 février 1867, Pierre avait alors quarante-quatre ans, un arbre qu'il aidait à abattre lui avait fracturé la jambe : fracture du tibia et du péroné, un peu au-dessous du genou. Le docteur Affenaer, d'Oldenbourg, immédiatement appelé, avait appliqué d'abord un appareil amidonné ; quelques semaines après, sur les plaintes du patient le docteur Affenaer enlève l'appareil et découvre une large plaie gangréneuse qui s'étend jusqu'à l'os ; une plaie semblable couvre le dos du pied ; les fragments osseux, dépouillés de leur périoste baignent dans le pus ; l'odeur est nauséabonde. Les soins se poursuivent de longs mois ; le docteur Affenaer extrait un fragment d'os qui s'était détaché et logé dans les tissus. De 1867 à

1875 par les soins du comte du Bus, qui a gardé Pierre sur ses terres, les médecins se succèdent sans parvenir à soulager l'infortuné; le comte lui fait une pension, lui procure tous les médicaments et toutes les consultations qu'il désire: médecins de Bruges, de Bruxelles, de Vassenaert; tous, du reste, se déclarent impuissants et jugent le mal incurable. Mais Pierre a beau solliciter un voyage à la Grotte de Lourdes d'Oostaker, le comte ne veut rien entendre, « n'acceptant pas de se rendre ridicule en l'envoyant en pèlerinage ».

Le professeur Thiriard, de Bruxelles, propose enfin l'amputation. Pierre s'y refuse avec énergie, et reste couché une année entière, en proie à de cruelles souffrances. Quand il se lève, incapable

de tout travail, il se traîne sur deux béquilles et se soigne en lavant seulement ses plaies et les bandant deux fois par jour. Cet état dure huit ans, sans amélioration, jusqu'en janvier 1875. Le docteur Verriest et le docteur Hœstenberghe le constatent à diverses reprises. La pâleur et la maigreur de Pierre deviennent extrêmes. C'est un incurable.

Il importe maintenant d'entendre, après les docteurs, les témoins qui ont pu constater l'état de l'infirme à la veille même du 7 avril 1875, jour du miracle.

« Le 5 avril 1875, déclare Mme du Bus, je me trouvais au château de Jabbeke lorsque de Rudder se présenta avec ses deux béquilles. Poussée par la curiosité je voulus voir la jambe de Pierre de

Rudder. Il déroula alors ses bandes de linge qui étaient tout imprégnées de pus et de sang. Une odeur insupportable s'en dégageait. Les derniers tours des bandes étaient collés sur la plaie et ne pouvaient s'en détacher. A ce spectacle je me reculai instinctivement.

« De Rudder venait demander l'autorisation d'aller en pèlerinage à Oostaker. (Nous savons comment cette permission lui avait été refusée jusque-là : mais le comte était mort, et avec lui la pension qui faisait vivre cet infortuné s'éteignait.)

« Mon oncle étant mort, poursuit la comtesse, mon mari, qui était son héritier, permit volontiers à de Rudder de suivre son inspiration ; et c'est le surlendemain qu'il fut guéri. »

Le lendemain, 6 avril, trois voisins assistèrent au pansement, constatèrent que la plaie était dans le même état, et en signèrent une attestation le 25 avril 1875.

Le 7 avril, le blessé mit deux longues heures à parcourir sur ses béquilles les 2.500 mètres qui le séparaient de la station. Le garde-barrière, Blomme, et deux hommes de bonne volonté le hissèrent dans un wagon.

Il fallait aller de Gand à Oostaker en tramway, d'abord, puis en omnibus. Le cocher prit P. de Rudder dans ses bras robustes pour le descendre de voiture à l'arrivée ; et voyant plier et ballotter cette malheureuse jambe il ne retint pas une plaisanterie : « Tiens, s'écria-t-il, en voilà un qui perd sa jambe ! »

Mais en revenant pour fermer la portière, à la vue du pus mêlé de sang qui souillait le plancher de l'omnibus, le cocher manifeste bruyamment son mécontentement devant tous les voyageurs.

Pierre se traîne péniblement dans l'allée qui conduit à la Grotte ; il arrive exténué et tombe plutôt qu'il ne s'assied sur un des bancs rangés devant la chapelle.

Il prie. Comme les autres pèlerins il veut essayer de faire le tour de la Grotte ; mais ses forces défaillent, on l'assoit une seconde fois sur un banc.

Alors, de nouveau, cet homme prie. Souvent, dans mon séjour en Terre Sainte, j'ai regardé prier un mineur, Belge aussi, et je me rends compte de la simplicité, de l'intensité que pouvait

avoir cette prière. P. de Rudder demande pardon pour toute sa vie; et sans doute, comme mon ami le mineur me le disait, il regarde lui aussi la Sainte Vierge bien à fond, bien en face : « Guérissez-moi, pour que je puisse nourrir les miens. »

Et soudain il est hors de lui-même; il ne sait plus où il se trouve ni ce qu'il fait; il se lève, et abandonnant ses béquilles, il va s'agenouiller devant la statue de la Sainte Vierge. Il reprend conscience de lui-même et demande : « Où suis-je? » Sans répondre aux questions réitérées de sa femme, il suit les pèlerins autour de la chapelle. Il marche droit, sans souffrance, sans aide. Escorté de toutes les personnes présentes qui ne peuvent en croire leurs yeux, suivi

de sa femme, il se rend au château de la marquise de Courtebourne. Là, on défit pour la première fois le pansement. *Les deux plaies étaient cicatrisées ; les os rompus s'étaient rejoints tout d'un coup.*

Suivons les constatations immédiates ; elles se pressent aussi nombreuses après le miracle qu'elles le furent avant.

Et d'abord, naturellement, le garde-barrière, les hommes d'équipe : mais à quoi bon nous arrêter à ces témoignages ? Dès l'arrivée, c'est tout le village, tout le pays qui est en émoi. Le lendemain du miracle, 8 avril, le docteur Affenaer est chez son client : il examine la jambe en tous sens : « En voyant un tel prodige, dit-il devant

toutes les personnes présentes, d'incrédule qu'on était, on se sent devenir croyant. »

Le même docteur écrit au docteur Boissarie :

Quand P. de Rudder est parti en pèlerinage, il y avait huit ans qu'il traînait sa jambe après lui, et qu'il marchait péniblement avec deux béquilles. Le tiers inférieur de la jambe, et le pied, pendaient comme une loque.

Pierre est revenu le soir même sans béquilles, il a fait plusieurs lieues à pied.

Naturellement je suis allé le voir, et je vous confierai que je ne croyais pas à cette guérison. Qu'ai-je trouvé ? Une jambe à laquelle rien ne manquait, si bien que si je n'avais pas examiné le

malheureux auparavant, j'aurais certainement émis la conviction que cette jambe n'avait jamais été cassée.

En effet, en passant lentement les doigts sur la crête du tibia, on n'y sent pas la moindre inégalité, mais une surface parfaitement lisse du haut en bas; tout ce que l'on découvre, ce sont quelques cicatrices superficielles à la peau.

Le 9 avril, surlendemain du miracle, le docteur Van Hœstenberghe, qui d'abord refusait d'ajouter foi à la rumeur publique, résolut d'aller voir. Il trouva Pierre travaillant dans son jardin; le pauvre homme se mit à sauter et à danser devant son médecin : le docteur Van Hœstenberghe examina la jambe et conclut : « Pas de raccourcissement;

une cicatrice sous le genou ; une autre plus grande au dos du pied. »

Tous les voisins signèrent une attestation dans ce sens ; et le vicomte du Bus, en recevant la dépêche qui lui annonçait la guérison, s'écria : « Je n'ai jamais cru au miracle ; mais si Pierre de Rudder est guéri, j'y croirai. »

Il était bien guéri. La consolidation des os, séparés par un espace de trois centimètres, s'était réalisée en quelques secondes après huit ans de souffrances et d'efforts impuissants qui avaient laissé le foyer de la fracture ouvert, envahi par la gangrène et suppurant abondamment.

Pierre vécut vingt-trois ans après sa guérison, travaillant, priant, allant à Oostaker autant qu'il le pouvait. On le

rencontrait toujours son chapelet à la main. Il mourut d'une pneumonie à soixante-quinze ans, le 22 mars 1898.

En mai 1899, le corps de P. de Rudder fut exhumé ; le docteur Van Hœstenberghe détacha les deux jambes et les emporta. Tous les détails de cette autopsie ont été donnés par ce même docteur, secondé des docteurs Roger et Deschamps. Malgré l'élimination d'un séquestre les deux tibias ont la même longueur ; les os brisés réunis par un cal avaient repris la même direction que les os de la jambe saine. « Cette autopsie d'un miracle, disait le docteur Boissarie au Congrès Eucharistique (Paris, 1900), est la chose la plus étonnante que nous possédions... Cette démonstration a toute la rigueur d'une démonstration

scientifique... Par aucun côté on ne peut la battre en brèche... »

III

Marie Borrel.

« Les 21-22 août 1907, Marie Borrel a guéri en quelques heures de six fistules, dont quatre fistules pyostercorales par lesquelles s'échappaient depuis deux ans des matières fécales, et deux simplement purulentes qui donnaient un pus abondant (1). » Elle avait subi deux opérations chirurgicales : l'une dans le service du docteur Forgues à Montpellier (1901), au début du mal qui s'annonçait par des crises successives

(1) Docteur de Grandmaison. Docteur Guibé.

d'appendicite ; l'autre à Mende. Là, pendant le séjour de Marie Borrel à l'hôpital, un abcès s'était formé sur la cicatrice opératoire et son incision avait été suivie d'une première fistule ; le docteur Bardol, ancien interne des hôpitaux de Paris, tenta une opération, « mais en présence d'un feutrage épais et étendu (1) » il se résolut à fermer la plaie.

En 1905, un nouvel abcès se forme un peu au-dessus, s'ouvre spontanément et donne naissance à une deuxième fistule qui communique bientôt avec la première.

Marie Borrel se couche alors pour ne plus se relever : les deux fistules deviennent stercorales ; deux ou trois mois

(1) Docteur Bardol.

plus tard (milieu de 1905), une nouvelle fistule se creuse, devient aussi stercorale et communique avec les deux autres.

En 1906, deux nouvelles fistules exclusivement purulentes se forment dans la région lombaire.

Enfin six mois plus tard une quatrième fistule pyostercorale se forme sur la ligne axillaire.

Le pansement doit être renouvelé deux fois par jour ; les douleurs violentes amènent l'emploi habituel de la morphine ; Marie Borrel fait elle-même ses piqûres ; l'urine mêlée de pus ne s'obtient, depuis 1905, qu'à la sonde ; lorsqu'elle part pour Lourdes, depuis six mois les fonctions normales ne s'accomplissent plus, et les matières ne

s'éliminent que par les fistules pyostercorales.

Voici le certificat du médecin traitant, avant le départ de Marie Borrel pour Lourdes :

Je soussigné, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, certifie que Mlle Marie Borrel est atteinte depuis trois ans environ de fistules pyostercorales de la région droite de l'abdomen, en rapport avec une inflammation chronique du cæcum et de l'appendice, pour laquelle elle a déjà subi une grande opération à Montpellier, et d'autres petites opérations à l'hôpital de Mende. De cette même maladie il résulte une ankylose de la colonne lombaire qui ne permet à la malade ni de se coucher,

ni de se tenir debout, ni de marcher.

En foi de quoi, etc.

Docteur BARDOL.

Mende, 8 *juillet* 1907 (1).

« *En outre,* ajoute le docteur Guibé, *elle présentait une pyélonéphrite indiscutable* (2). »

Marie Borrel demeura dans le même état à l'hôpital de Mende, incapable de se tenir debout ou même de s'asseoir jusqu'au 15 août 1907, veille de son départ. Après mille difficultés et mille

(1) A cause des délais que nécessite l'envoi à Paris, l'examen, etc., le certificat a dû être demandé et donné un mois à l'avance (8 juillet). Par un certificat en date du 3 avril 1914, le docteur Bardol veut bien attester que « rien à sa connaissance n'a pu modifier l'état de Marie Borrel du 8 juillet au 15 août 1907 ».

(2) Rapport du docteur Guibé, chirurgien des hôpitaux de Paris.

péripéties cruelles, elle arrive le 16 août à quatre heures du matin à Montpellier. Ici, écoutons l'infirmière chef, Mlle Dubois. C'est par elle, et grâce à la vieille amitié qui nous lie, que j'ai en mains toutes les pièces autographes de la guérison :

« Dès que je fus avertie (vers six heures du matin), écrit Mlle Dubois, je me rendis à la gare et je trouvai Marie Borrel immobilisée sur sa paillasse, dans une espèce de caisse à clairevoie, déposée sur une banquette. On allait procéder au balayage. Il fallait retirer cette malheureuse ; impossible de trouver un refuge dans la gare. Je pensai d'abord à la transporter en omnibus à la Vieille Intendance où nous l'aurions soignée jusqu'à l'heure du départ. « Mademoiselle,

me dit-elle, épargnez-moi les secousses de la voiture qui me causent des souffrances terribles. » Deux hommes d'équipe transportent alors notre malade chez une brave concierge du voisinage. Marie nous donne quelques détails sur son triste état. « Il y a trente mois qu'elle est couchée ; elle a six plaies ou fistules ; les piqûres arrivent seules à la calmer, etc. » : tous les points que nous connaissons. Actuellement elle est pressée de procéder au nettoyage et au pansement de ses plaies : « De fait, ce n'est pas du luxe », dit l'un des porteurs ; « quelle odeur !... A quoi pense-t-on d'emporter des gens dans un pareil état ! »

« Elle se panse elle-même aidée de la sécularisée qui l'accompagne. A

trois heures les mêmes hommes viennent la reprendre et l'embarquent dans le wagon-infirmerie du pèlerinage. Nous partons. Le voyage est très pénible. Elle procède avec l'aide d'une infirmière au pansement, au sondage, aux piqûres. Elle ne peut absorber qu'un peu de liquide... » « L'odeur auprès d'elle est épouvantable », ajoute une autre.

Le 17 août, à l'arrivée à Lourdes (hôpital des Sept-Douleurs, salle Saint-Benoît-Labre), pansement fait à dix heures du matin par Mlle Arnaud. Celle-ci note les observations suivantes : « Matières fécales abondantes ; beaucoup d'écoulement de pus par toutes les fistules ; urine rouge et trouble obtenue par la sonde. Lavages faits à l'eau chaude. »

Du 17 au 20, aucun changement ne se produit dans l'état général ou dans l'état local.

« Je pensais (1), disait la pauvre fille, que j'avais perdu mon temps d'être venue, que mes plaies étaient trop profondes. Je priais, mais sans grand courage.

« — Vous n'aviez aucun pressentiment de guérison ?

« — Non, que voulez-vous ? J'en voyais qui disaient : « Je sais qu'aujourd'hui je guérirai » ; et elles ne guérissaient pas du tout... Moi je ne pouvais pas le dire. »

Sur le passage de la malheureuse les réflexions se croisaient : « C'est celle de la Lozère. C'est celle qui a l'intes-

(1) Docteur Boissarie, *Lourdes*.

tin perforé. Quelle odeur ! C'est affreux. En quel état elle est ! » Deux protestants, un médecin et sa femme, s'étonnaient et s'indignaient : « Ces gens sont fous ! » Ils se sont convertis le 22 août.

« Le mercredi matin 21 août, je fis moi-même le pansement, écrit une des infirmières ; il y avait alors des matières fécales ; au lieu de me servir d'eau chaude, je me servis d'eau de la Grotte... Sur le soir de ce même jour, elle me dit : « Mademoiselle, regardez donc, mes plaies se ferment... » En effet, les plaies paraissaient se fermer. Je n'y fis pas grande attention. »

Ici, écoutons Marie Borrel :

« ... Le jeudi matin, je communiai avec une plus grande ferveur ; je mangeai du pain à déjeuner. Je n'étais pas

sûre de guérir, mais j'étais plus attirée. J'éprouvais quelque chose d'indéfinissable. A sept heures on nous porte à la Grotte puis à la piscine ; on inspecta mes plaies d'où ne s'échappait qu'un peu de pus, quoiqu'on ne m'eût pas pansée le matin. Six personnes me portèrent à la piscine. Une fois entrée dans le bain on me remit une statue de la Sainte Vierge. A ce moment ma mémoire défaillit. Je ne sais plus ce qui s'est passé jusqu'au moment où revenue à moi, je me vis debout dans les bras de Mme Lasalle. Il paraît que j'ai poussé un cri en disant : « Pour la conversion des pécheurs ! Je suis guérie. » Les dames autour de moi tout ébahies ne disaient rien. Puis j'ai regardé mon côté : « Oh ! mais mes plaies !... Il n'y

a plus rien ! — C'est vrai, disent les dames. — Regardez-moi les trois dernières que je ne puis voir. — Ce sont les plus fermées... » On veut m'aider à gravir l'escalier. Je monte toute seule... Je ne pouvais que dire et répéter « merci »... En partant de Mende, j'avais dit : « Si je guérissais je crois que je deviendrais folle... » Mais non. J'étais comme délicieusement étourdie et je sentais dans mon âme, très calme, quelque chose qui me poussait à redire ce seul mot : « Merci, ma mère, merci ! »

Toutes les plaies, les fistules étaient cicatrisées, conclut le docteur Boissarie qui l'examina avec les docteurs Desplats, Sablé, et les autres médecins présents au bureau des constatations ;

aucune ne laissait suinter une goutte de liquide. La fosse iliaque était souple, absolument indolore. Il ne restait aucune trace de raideur. La malade exécutait tous les mouvements. Ce jour-là elle fit deux repas avec appétit comme tout le monde, marcha, se tint debout, se mit à genoux (1)...

Tous les organes demandent à reprendre leur fonctionnement normal. C'est la première fois depuis six mois. Il n'est plus besoin de la sonde. Il n'y a plus ni pus, ni albumine. Toutes les fonctions avaient repris définitivement leur cours (2).

Le soir, Marie Borrel repartit avec le pèlerinage. « Elle était gaie, contente,

(1) Docteur Boissarie.

(2) Docteurs Boissarie, Desplats, Sablé.

assise à côté de nous, sans coussin : elle a chanté le *Magnificat*, elle parlait comme une petite pie », disent ses infirmières. Comparez ce retour à l'horreur de l'arrivée !

« Le 23 août à sept heures du matin, à Montpellier, les hommes d'équipe se précipitent à la portière du compartiment de leur malade. Elle-même leur passe sa civière, son matelas, et, allégrement, elle descend de wagon. L'émotion de ces braves gens est indescriptible... Ils pleurent, ils embrassent leur miraculée », dit encore Mlle Dubois.

« Depuis le pèlerinage de Lourdes, Marie Borrel se porte à merveille », écrit le docteur Bardol au docteur Boissarie ; « les plaies n'ont pas bougé, ont

même achevé de combler leur pertuis superficiel. La malade a recouvré l'usage de ses voies naturelles. Il est indéniable qu'elle a été guérie à Lourdes contre toute attente... »

« Marie Borrel a été incontestablement guérie d'une façon complète et définitive en un laps de temps inférieur à vingt-quatre heures, c'est-à-dire dans des conditions de rapidité absolument extraordinaires », conclut le docteur Guibé. « La perfection de la guérison a même été poussée à ce point, que, sous plusieurs rapports, l'aspect des parties guéries rappelait celui de lésions guéries depuis longtemps. »

La guérison s'est absolument maintenue.

Le docteur Boissarie le constatait le

22 janvier 1908 ; Marie Borrel revint à Lourdes cette année même, dans les meilleures conditions.

En 1909, le 19 septembre, Mlle Dubois, envoyée en mission par le docteur Boissarie, certifia « que les cicatrices étaient parfaitement sèches et nettes. Aucun suintement ne s'était produit depuis le 22 août 1907 ».

Pendant le pèlerinage de 1910 le docteur Sablé, l'un des premiers témoins du miracle, et le docteur Galavielle examinèrent encore en sa présence les cicatrices et constatèrent qu'elles n'avaient subi aucune altération.

Depuis, la jeune miraculée est entrée au couvent de la Sainte-Famille à Villefranche (Aveyron).

« Ma santé s'est maintenue tout à

fait bonne », écrit Marie elle-même, « les cicatrices sont toujours bien fermées. Rien n'a reparu de ce côté... Pour ce qui est de ma maladie, tout est complètement guéri » (23 mars 1914).

Et le 24 mars de la même année, à l'heure où nous écrivons, nous recevons l'attestation suivante de sa supérieure :

« *Mère Madeleine du Sauveur* a le bonheur de certifier que Sœur Marie du Rosaire (Marie Borrel) a ses cicatrices parfaitement fermées depuis sa guérison à Lourdes. Elle est en bonne santé et peut suivre la règle de la communauté. Elle s'occupe constamment aux travaux de couture et aux divers emplois de la maison. Elle se montre dévouée et bonne religieuse... »

On lui disait un jour :

— Mais que dites-vous donc à la Sainte Vierge, pour qu'elle vous exauce de la sorte ?

— Moi ? Rien... *je prie, et je la laisse faire...*

Ne semble-t-il pas que Bernadette aurait répondu ainsi ?

LA TERRE DES SECRETS

I

On se tromperait cependant si l'on mettait le miracle matériel, si étonnant qu'il soit, si cher aux esprits inquiets que nous sommes, au premier rang des grâces de Lourdes : il n'est pas besoin d'une théologie transcendantale pour monter plus haut. Les païens eux-mêmes, du moins les plus éclairés d'entre eux, plaçaient les biens spirituels au-dessus des autres, au point de nier que la douleur fût un mal. Il faut,

lorsque l'on s'étonne que tant de malheureux accourent ici, et que peu d'entre eux, relativement, guérissent, il faut admettre qu'il y a quelque chose de meilleur que guérir. Il faut entendre que malgré sa sollicitude si tendre, à cause même de cette sollicitude, la Vierge veut, qu'elle doit, soumettre notre bien passager à notre bien éternel. Et l'on arrive à sentir ici, qu'au-dessus de la joie terrestre il y a une plus haute joie...

Tournons-nous donc un instant vers les biens spirituels qui abondent à Lourdes. Pourquoi à Lourdes plus qu'ailleurs? sinon parce qu'une supplication toute-puissante se mêle à la nôtre et que l'on y prie d'une façon plus pressante, plus ardente, ininterrompue? Se figure-t-on d'abord quel est le contre-coup du

miracle dans l'âme du miraculé et de ceux qui l'entourent ? Les conversions, les retours à Dieu qu'il entraîne ? Je ne dis pas que chaque miraculé devienne un saint — tant notre misère est tenace, — mais chacun devient, à sa manière, une prédication vivante : « Depuis la guérison de Pierre de Rudder, écrit le curé de Jabbeke, je n'ai plus un incrédule dans ma paroisse. » Le père, la mère, dix enfants, reviennent à Dieu ou se rapprochent de lui, quand la petite aveugle, à Belleville, s'assoit guérie au foyer ; une autre ramène son frère en triomphe ; une autre, son amie ; on ne compte plus les jours où un incrédule perdu dans la foule dit : « Si celui-là guérit... » et se convertit, parce que « celui-là guérit »...

On remarque, parfois, que les miracles de Lourdes produisent en grand nombre des conversions de médecins et de protestants. Cela s'explique ; comme l'observe fort justement M. Boissarie, les mots de carie, de tuberculose, de tumeur blanche ne disent rien au gros public ; mais les médecins mesurent le prodige de ces cures impossibles, de ces guérisons instantanées, l'impression qu'ils ressentent est donc plus profonde. Quant aux protestants, c'est de mille manières qu'ils avouent n'avoir jamais trouvé dans leur religion l'éclatant appui du miracle : à leur grand étonnement ils reconnaissent aussi que le culte de la Vierge, poussé comme il l'est ici, à son apogée, loin de détourner les âmes du Christ et de les con-

fisquer, au « profit d'une divinité terrestre », converge tout entier vers Lui, aboutit tout entier à Lui... Et ils ne voient plus qu'une mère qui supplie, avec ses enfants...

Ici les traits délicieux abondent ; on en trouvera de nombreux dans les *Annales de Lourdes*.

J'en cite un seulement qui m'est cher et personnel, car je sens encore sur moi le regard céleste de la jeune fille qui me le racontait. Une à une, toutes ses objections protestantes étaient tombées ; seul le culte de la Sainte Vierge lui demeurait comme une pierre d'achoppement et de scandale ; et ne pouvant à la fois résister à la lumière, et triompher de sa répugnance, elle se résolut à venir à Lourdes, avec sa mère, en pleine

terre de Marie, pour s'éloigner, ou se rapprocher du Catholicisme à jamais... « Les *Ave Maria* tombaient sur mon cœur comme un orage qui dévaste », me disait-elle... « Je me demandais sans cesse pourquoi l'on ne se bornait pas à l'oraison du Seigneur ? Deux jours passèrent dans l'angoisse ; au troisième, veille de l'Assomption, entrant dans la Grotte sans m'agenouiller, le cœur troublé et déçu, je trouvai un frère achevant de laver le chapelet de la statue miraculeuse... D'un geste instinctif j'étendis la main et je le touchai... Un rayon de lumière tomba sur moi. Je compris cette toute-puissance qui implore, je compris qu'il était bon que des lèvres toutes pures, offrissent pour nous à Dieu un sacrifice de louanges ; et que tou-

jours, cette grande loi de la substitution avait apaisé la colère du Seigneur. Je m'agenouillai répétant : « Je vous salue pleine de grâces, pleine de grâces », dans la joie et dans les larmes. J'étais catholique. »

Notre petite Bernadette a commencé la première ce double apostolat. Elle convertit d'abord, nous l'avons vu, les médecins qui l'entouraient, et qui, même au moment de l'enquête préfectorale, avaient argué de son hallucination possible. L'on nous raconte aussi qu'une protestante, attirée et repoussée comme on l'est toujours aux heures de lutte, fut amenée par une amie à l'hôpital, auprès de la petite Voyante. L'enfant couchée, essoufflée, toute rouge, sortait à peine d'une crise d'asthme ; elle ne put

d'abord que sourire à la visiteuse qui, surprise, troublée se jetait à genoux, la tête cachée dans ses mains, pleurant toutes les larmes que le doute et l'angoisse avaient amassées en elle ; sans doute, elle se laissait aller, ne redoutant de la petite malade ni discours, ni controverse... Bernadette n'eut en effet que des mots de compassion : « Ne pleurez pas, n'ayez point de peine, je prierai pour vous. » Elle cherchait gentiment dans ses médailles et ses images quelque chose à offrir... Et une foi sans ombres eut son point de départ dans cette entrevue silencieuse.

Les *Annales* relatent ce fait, elles en relèvent cinquante autres. Les plus beaux seront toujours ignorés. Ah ! si à côté du bureau de constatation des miracles

matériels il y avait celui des miracles spirituels ; si les missionnaires de Lourdes, dévoués à ce ministère et toujours présents, si les Pères de l'Assomption pouvaient parler, on écrirait là-dessus les plus belles histoires du monde.

II

Revenons un instant aux malades qui ne sont pas guéris.

Il est un fait d'abord auquel j'ai déjà fait allusion et que tous ont pu constater comme moi : c'est la résignation, la paix, la joie générale. Cela, sans une intervention surnaturelle, est inexplicable. Que leur dit-Elle, la Vierge suave, à ces pauvres êtres qui sont venus, soulevés par la confiance et l'es-

poir ; que leur dit-Elle à mesure que les jours passent et que l'espoir s'en va, pour que ces malades pris sans aucun choix sur leurs lits d'hôpital ou dans les pires taudis, ne prononcent ni paroles de déception, ni plaintes amères, tout à la joie, à la grande joie d'être venus ? Que dit-Elle pour soutenir leur courage et leurs forces, au point que malgré l'épuisement du voyage, les haltes en plein soleil ou sous la pluie, les immersions dans l'eau glacée — et le choc de la déception dernière — la mortalité de ces grands hospices ambulants soit insignifiante, n'atteigne pas celle d'un hôpital ordinaire, et que tous se sentent réconfortés et résignés ? Que leur dit-Elle enfin pour que ces êtres d'une piété quelconque, pour la plu-

part, et d'un ordre de pensées vulgaire, s'élèvent aux holocaustes magnifiques, journaliers, avec une joie, un oubli d'eux-mêmes étonnants. « Pas moi — les autres ! » — « Pas moi — ceux qui sont plus nécessaires ! » « Ceux qui sont plus malheureux. » « Ne me guérissez pas — convertissez les pécheurs. » Cela s'entend à chaque instant, tout haut ou tout bas...

Comment arrive-t-on, auprès d'Elle, à cette hauteur morale ?

Ce sont les beaux secrets...

J'ai sous les yeux une fillette de huit ans dont le petit corps est maintenu par un corset de cuir et des tiges de fer. Elle ne peut rien faire comme les autres, ni jouer, ni courir. Elle demeure à terre si elle tombe. On l'amène au Pèlerinage

National. Elle dit à la Sainte Vierge : « Moi, ça m'est égal, je ne souffre pas. Mais guérissez celle-là. » « Celle-là », c'est sa compagne de voyage, si malade qu'on a pris une robe pour l'ensevelir ; *celle-là* guérit, et la joie folle de l'enfant éclate en remerciements...

Le vénérable abbé de Saint-Benoît, d'En Calcat, m'écrit ce matin même la lettre suivante :

... *C'était donc devant la Grotte bénie :*

Un prêtre jeune encore, de grande piété, de sérieux remarquable et de rang élevé dans la hiérarchie était à Lourdes, plaidant depuis des mois la cause de sa santé tout à fait désespérée. Dans l'intime, il sentait qu'il allait être exaucé et que de son pèlerinage

prolongé il emporterait la guérison qui consolerait tant son digne évêque.

Tandis qu'il en était là, et que chaque visite à l'Immaculée faisait grandir son espérance, survint à la Grotte un groupe bien douloureux. C'était une mère de famille ayant plusieurs enfants en bas âge et un mari désolé : celui-ci l'accompagnait et, à cause de son état de paralysie complète, il ne la quittait pas un instant, ne voulant céder à personne le soin de pousser la petite voiture, d'y placer ou d'en retirer la pauvre femme, en un mot de lui rendre tous les soins nécessaires. A mesure que le prêtre découvrait tous les détails d'une si triste situation, il oubliait ses propres souffrances, et sa charité le remplissait de compassion pour le

martyre complexe qu'il avait sous les yeux. Bientôt, de son cœur de prêtre jaillit cette héroïque prière :

« Ma Mère Immaculée, vous m'exaucerez et vous me faites déjà sentir ma guérison qui approche. Hé bien, non, je ne suis nécessaire à personne. Voici, à vos pieds, une jeune mère réduite à l'impuissance et dont la mort serait un malheur irréparable pour ses petits enfants et son mari ; donnez-lui, Vierge puissante, le fruit de toutes mes prières ; laissez-moi malade ; prenez-moi quand vous voudrez ; elle, guérissez-la sans retard et faites-la vivre saintement et longtemps. »

Ce pacte fut entendu et Notre-Dame de Lourdes le ratifia sans délai.

En ce temps-là le prêtre pouvait en-

core monter à l'autel. Sa vue inspirait vénération et confiance.

Le mari de la patiente, non pratiquant, mais déjà converti dans son cœur, aborde un soir devant la Grotte ce prêtre dont la prière profonde rayonnait si suavement à l'extérieur :

« Monsieur l'abbé, vous voyez notre pénible situation. Ma femme si malade désire communier, je veux l'accompagner. Mais il nous faudrait une messe dite dans des conditions particulières, un autel très abordable puisque la voiture doit aller tout près, une chapelle retirée, le prêtre tout à nous et bien patient pour nous attendre au moment de la communion. Est-ce que vous pourrez nous accorder tout cela ? »

« J'en serai ravi », répondit le prêtre

avec une satisfaction qui étonna doucement la malade et son mari.

Toutes les dispositions prises, le lendemain, dans une chapelle de la crypte, le prêtre montait à l'autel et ses amis profondément recueillis assistaient à la messe. Quand vint la communion, il fallut un moment avant que la paralytique aidée, presque portée par son mari, pût se mettre en position de recevoir la Sainte Hostie. Avec un redoublement de confiance et d'ardeur, le Célébrant, durant la fonction sacrée, avait redit la prière inspirée des jours précédents. Ce fut avec une foi bien vive qu'il déposa le « Pain Vivant » sur les lèvres de la malade. Il remontait à l'autel lorsque sans secours et sans effort aucun, avant que son mari

lui eût tendu la main, l'heureuse miraculée se relevait comme aux jours de sa meilleure santé et, complètement guérie, allait s'agenouiller sur un prie-Dieu pour y faire son action de grâces. C'est là que Dieu lui donna la claire intuition de ce que le prêtre avait fait pour elle.

Son mari, étonné, en entendit la première explication ; et, devant cette splendeur morale, il sentit renaître en son cœur toute la foi de sa Première Communion.

Lorsque ensemble ils entrèrent à la sacristie pour remercier le prêtre, ils le trouvèrent dans une véritable allégresse mais refusant d'être remercié pour faire hommage exclusif à la Sainte Vierge et à Dieu de ce qui venait de se passer.

Ils se séparèrent pour aller, eux, auprès de leurs enfants, et lui, pour hâter sa préparation à la mort.

C'est durant cette période entre ciel et terre qu'il m'a été donné de le connaître, de m'entretenir fréquemment avec lui et aussi de lui donner la Sainte Communion ; car après sa messe bénie de Lourdes, le déclin rapide de ses forces le mit bien vite dans l'impossibilité de monter à l'autel. Il avait l'air et l'accent de quelqu'un qui est sur la porte du ciel. Il est mort saintement et la Miraculée fait le bonheur de son mari et de ses enfants.

Voilà l'un des grands côtés de Lourdes. On s'y meut dans l'invisible. La foi et la charité y atteignent sans effort un degré héroïque. La pitié de Dieu appa-

raît tellement infinie ; on l'a senti si près de chaque prière, de chaque plainte, par le miracle, que si les mains bienfaisantes ne se lèvent pas pour commander au mal, on sait, on sent qu'elles se posent sur l'âme en une bénédiction plus intime et meilleure. On croit en Lui. On se confie au delà des apparences ; on n'en veut pas à Celui qui d'un geste pourrait vous rendre à la vie joyeuse et libre, et qui ne fait pas ce geste : car Il voit et nous sommes aveugles. Ainsi, nous mêlons à nos pensées courtes, une part éternelle.

C'est trop nous attarder ici. Un coup d'œil aux piscines ou aux hôpitaux suffit à convaincre.

III

La Vierge, comme à Bernadette, dit à chacun une part de l'éternel secret.

Mais qui nous redira les secrets que ses enfants lui confient, et les ravissantes réponses qu'Elle leur fait ?

Quelques-uns se dévoilent par la vie ou par la mort. Je pourrais mettre des noms sous la plupart de ceux que je vais citer. Mais agenouillez-vous quelque temps sous le rocher noirci par la fumée des cierges, et poli par les lèvres, par les mains suppliantes, et vous verrez passer, comme moi, toutes ces formes de l'angoisse, de la crainte, de la désolation, de l'action de grâces, des désirs infinis.

Oh ! d'abord les prières toutes natu-

relles, toutes simples pour les dons de chaque jour : on lui demande tout, on lui dit tout... Les pauvres implorent la force de gagner leur pain « et jamais Dieu ne nous a manqué », disent-ils plus tard ; les jeunes gens prient pour un examen, le choix d'une carrière, un concours, mettant ainsi une pensée pieuse et le secours de Dieu à la base de leur vie ; ce vieillard confie à la Toute Bonne le soin et l'honneur de son foyer ; il se relève, plus assuré dans ses espérances et plus fort ; cette femme porte ici ses désillusions et sollicite la grâce d'oublier, de pardonner, la conversion d'un égaré encore cher ; cette jeune fille interroge : où aller ? que devenir ? que faire d'elle-même et de sa vie ? et une main loyale se tend, où la main incertaine se

pose. Une autre ouvre son cœur; elle murmure aux oreilles de sa mère du ciel, un nom connu d'elle seule, mais défendu par tant d'obstacles, tant de difficultés insurmontables! La voyez-vous qui revient, remercier de son bonheur?

Cette autre au seuil d'une vie radieuse, se sent l'âme embaumée par un parfum de pureté qui la dégage de tous les attraits d'ici-bas: et elle enlève sa bague de fiancée, emportée vers l'éternel amour.

Ce jeune homme puise contre ce roc la force de sacrifier l'éphémère à l'Éternel. Il dira ici sa première messe.

Nous nous élevons dans l'ordre des grâces: conversions innombrables et diverses, depuis les à-coups lents, jusqu'à ce bon vivant pris en pleine bravade, et

jeté à genoux à l'heure où il vient de commander un dîner gras le vendredi, jusqu'à ce mourant dont on désespère et qui se ranime à la dernière heure. Grâces de calme et de paix : voici une âme tourmentée par le souvenir des fautes anciennes. S'est-elle repentie assez ? Accusée assez ? Poussée par une force inconnue, elle trouve au tribunal de la pénitence une tranquillité que rien ne troublera plus. Voici un être torturé par le doute, chaque pas est une pierre d'achoppement, chaque réflexion une angoisse; il apaise sa pensée en la confiant à la pitié éternelle.

Qu'est-ce que la guérison des corps, auprès de ces cures des âmes, de leur consolation, de leur ascension ? Toutes les pages de l'histoire humaine s'écri-

vent à Lourdes. Je sais des hommes qui ont tout perdu, la joie et les délices de leur vie, et qui se sont mis auprès d'Elle, au service des pauvres, pour se souvenir toujours, et ne se révolter jamais ; je sais des femmes qui ont quitté leurs voiles de deuil, après L'avoir priée, pour la cornette des Sœurs de Charité ; d'autres qui lasses de traîner des journées vides, ont compris, à l'ombre de la Toute Bienfaisante que la vie a un sens, un but, et sont parties pour les Petites Sœurs de l'Assomption. J'ai vu des lèvres ferventes de jeunes filles, baisant le roc où passa la Toute Pure, avant de suivre dans le cloître celui qui, sans bruit de paroles, dit : « Viens. » Celles-là on les reconnaît à quelque chose de plus immatériel, de plus radieux.

Sans doute, elles lui ressemblent...

Et enfin, suave entre toutes fut la mort de cette jeune femme qui, couchée au fond de sa petite voiture, attendait à la Grotte sa guérison. Le Saint-Sacrement passait. Elle réunit ses dernières forces : « Si vous voulez, guérissez-moi... » — Elle attendit quelques instants... — « Ou alors emmenez-moi... » Et baissant la tète, sans autre angoisse, elle mourut : « Le filet a été rompu, et notre âme a été délivrée... »

Ah ! ce long pèlerinage des angoisses, des détresses, des désirs, des aspirations infinies, comme elle l'accueille, comme elle l'entend, comme elle répond à tous ! C'est après de longues heures passées auprès d'Elle, que Henri de Vertamon trouve la force de choisir entre

deux devoirs le plus héroïque, d'abandonner sa femme et ses petits enfants pour aller se faire tuer à l'ennemi ; beaucoup de ses frères d'armes, morts ou vivants, ont légué à la plus belle Vision d'ici-bas, la Croix qu'ils payaient de leur sang ; et combien, avec le général de Sonis, dans les longues nuits de tortures la virent passer comme la douceur de leur agonie...

Je m'arrête. Je ne finirais pas. Comment s'étonner d'un tel pèlerinage d'amour ? Elle fait à ceux qui l'implorent de si grands dons ! J'ajoute que son exemple seul, l'exemple de sa vie, telle que l'Évangile nous la raconte, et qu'on la revoit à ses pieds, est le meilleur don... La Vision radieuse de Bernadette a gravi un Calvaire plus rude

qu'aucun de nous n'en gravira jamais... Elle est la reine des martyrs, et des douleurs... Et tout se termine et tout finit dans une joie inénarrable, devant laquelle les mots défaillent...

Il en sera ainsi pour tous les malheureux qui l'approchent : à penser cela, à le voir, l'horizon s'élargit, les révoltes s'apaisent, un souffle de Pâques disperse les nuages des plus cruelles agonies.

« De toutes les tribulations je suis venue à la grande paix (1)... »

Écoutez encore une histoire, la dernière. Je la donne telle que cette schismatique convertie me l'écrivit du fond de son cloître. Elle sera l'acheminement au dernier mot que j'ai à dire ici,

(1) DANTE, *Le Purgatoire.*

et qui résumera tout le reste : « Jésus-Christ. »

Après m'avoir raconté comment les premiers doutes l'envahirent, en prenant congé du pope, au départ — elle quittait la Russie pour la France — la comtesse K... poursuit :

Les deux mois que je passai avant d'aller à Lourdes furent un temps d'agonie, de profonde misère morale.

C'est que j'étais privée de la Sainte Communion, ce qui est très rare pour nous schismatiques ; j'avais l'habitude de communier chaque deux semaines ; pour tromper la langueur de mon âme, j'assistais aux messes catholiques...

Par là-dessus, j'eus un grand chagrin : ma pauvre sœur aînée, comtesse Tolstoï, était morte presque subitement

sans s'être réconciliée avec l'Église, car elle était libre penseuse.

Mon mari me proposa alors pour me distraire d'aller à Biarritz ou à Lourdes.

Je choisis Lourdes; avant de partir je dis à Katia :

« Je choisis Lourdes parce que je vais prier pour toute la famille, et qu'ainsi ce sera un bien pour tous; mais sache bien que je suis décidée à me confesser là-bas et à communier dans l'Église catholique. »

« Oh! maman, dit Katia; j'ai peur que ce ne soit mal de faire cela. »

« Non, lui répliquai-je, c'est ainsi que j'ai décidé, et je le ferai, pour sûr; la Sainte Vierge m'aidera. »

Tout le voyage se passa pour moi

dans une attente que rien ne peut rendre : encore quelques heures, encore une journée, et j'aurais ce que je désirais si ardemment, Notre-Seigneur lui-même, la Sainte Hostie ; et je priais, je priais, je demandais l'impossible : « Ma Reine, mère de Dieu, faites que non seulement je communie une fois, mais tous les trois jours que je passerai auprès de vous. » La communion quotidienne, le rêve irréalisable pour une schismatique !

Je ne sais ce que j'éprouvai en voyant dans la nuit la Croix sur le sommet d'une montagne entourée de feu ; vraiment il me sembla que c'était le ciel entr'ouvert.

Il était neuf heures passées quand je descendis à l'hôtel, et sans boire ni

manger, je demandai qu'on m'indique la route de la Grotte.

Je ne saurais décrire ce que j'éprouvai aux pieds de la Sainte Vierge; cette foule silencieuse et agenouillée, cette quantité de cierges, la douceur de l'air, le bruit du Gave, la nuit étoilée, et surtout Elle, *la blanche apparition céleste qui se dressait dans la cavité de la Grotte; je me mis à genoux près de la grille et j'y restai durant deux heures, j'étais sûre que je serais exaucée, que j'allais communier, mais comment m'y prendre? Je ne connaissais pas les usages catholiques.*

Je me rendis sur l'Esplanade, déserte à cette heure; je vis un prêtre, je lui demandai les renseignements désirables. Il me renseigna avec bonté, et

m'indiqua la Crypte pour me confesser à sept heures.

Dès cinq heures du matin j'étais debout, j'assistai à la messe de six heures ; à sept heures, j'étais dans la Crypte, il y avait foule dans les confessionnaux. J'attendais mon tour en tremblant. Je ne crois pas qu'on puisse éprouver un sentiment de sainte terreur comparable à celle que j'éprouvais en ce moment.

Je commençai ma confession, comme une personne qui se jette à l'eau la tête la première de peur de se noyer.

Le prêtre qui m'écoutait parut intéressé et me dit : « Je vous donne l'Absolution, allez communier, mais revenez vers dix heures. »

Je me relevai dans un émoi indescriptible : « C'est fini, me dis-je, il a

deviné que je ne suis pas catholique. »
Je ne peux pas redire la joie, la crainte, l'attente de quelque chose de grave, de formidable qui m'envahit lorsque je m'approchai de la Sainte Table; et quand je reçus la Sainte Hostie et que je retournai à ma place, que se passa-t-il? Cela était tout autre chose que ce que j'éprouvais en communiant dans l'autre Église. C'était aussi Jésus, mais combien plus parfaitement!

Là-bas c'était la joie, et comme qui dirait l'image entrevue, insaisissable et fuyante, ici c'était une douceur, une sûreté, une possession réelle, tout d'abord ressentie à peine, ensuite plus croissante qui envahissait l'âme d'une douceur et d'une lumière inconcevables.

Cette douceur était si grande, elle était si touchante, si pénétrante, que durant les trois jours que je passai à Lourdes, je n'ai cessé de pleurer ; je pleurais en marchant à travers Lourdes, je pleurais en lisant, en mangeant, en dormant ; je pleurais, et j'aurais voulu pleurer ainsi toujours.

Je sentais que si je restais encore quelques heures auprès de la Grotte, mon âme succomberait sous tant de pénétrantes délices et ne pourrait plus les supporter dans sa mortelle enveloppe ; et je ne voulais pas mourir, je savais qu'il y avait encore à revoir ma fille, et à lui dire le trésor que j'ai trouvé à Lourdes.

A dix heures, j'étais agenouillée dans le confessionnal ; quelle confession !

De ma vie je n'en avais fait une pareille. C'était surtout le sentiment que Jésus m'écoutait.

Jamais aucun prêtre ne me parla comme ce prêtre. Il me dit de demander à la Sainte Vierge tout ce que je voulais, qu'elle m'accorderait tout ce que je demanderais. Avant de partir de Lourdes, je revins à la Grotte ; et là, avec une confiance sans borne dans les paroles du prêtre qui m'avait promis que je serais exaucée, j'ai prié pour toute ma famille et j'ai demandé la grâce de la communion quotidienne. Il faut croire que quelque chose des sentiments intimes qui m'animaient se faisait voir sur ma figure, quand je rentrai à la maison, puisque mon mari dit à Katia :

« C'est un coup de grâce en plein cœur qu'a reçu ta mère à Lourdes, il ne se passera pas un an qu'elle ne soit catholique. »

Je résume la fin de la belle histoire. Le prêtre catholique auquel la comtesse K... s'adressa au retour de son pèlerinage, tout en admirant les attraits et la beauté de cette âme, ne put lui permettre de communier tant qu'elle resterait schismatique. Durant deux mois, une lutte terrible se livra dans l'esprit de la pauvre femme entre les souvenirs de Lourdes, les délices de la vérité entrevue, et les liens du sang, de l'éducation, joints à ce loyalisme envers le Tsar, si cher aux grandes familles russes, qu'elle paraîtrait trahir. Elle me raconta qu'un jour, à bout de forces,

elle suppliait avec passion la Vierge miraculeuse de venir à son aide ; elle demandait un signe au Seigneur, ne sachant à quoi se résoudre, dans une détresse morale absolue.

Elle était encore à genoux, lorsqu'on l'appela au salon pour la visite du pope. Elle descendit les mains tendues : « Dieu vous envoie, dit-elle ; j'étais sur le point de faire la pire des folies, de renier mon passé, de me tourner vers l'Église de Rome. » Et elle commença son histoire...

Par un hasard singulier, j'avais rencontré moi-même le jeune pope et causé plusieurs fois avec lui. C'était un esprit douloureux et charmant et un visage si semblable à celui que la tradition attribue à Jésus-Christ, qu'il

appelait une instinctive sympathie.

Il écouta sans un mot, sans un signe, le torrent de paroles de la comtesse K... Et quand elle eut finit son récit d'angoisse :

« Madame, lui dit-il, je suis venu vous annoncer que je pars pour Rome. »

On comprend le reste. Le comte mourut peu de temps après. La comtesse K... chante maintenant son action de grâces dans une abbaye lointaine où sa fille l'a suivie.

VOUS ÊTES LE CHRIST FILS DU DIEU VIVANT !

I

Cinq heures et demie du soir, un jour de septembre, au bord du lac de Tibériade.

Autour du petit amas de demeures aux dômes blancs que de grands palmiers surmontent, autour des restes de Tibériade, dont le Seigneur, sans doute, ne franchit jamais le seuil, nous faisons quelques pas : et c'est le désert. A perte de vue on voit onduler les terres rousses au bord des flots chan-

geants à toutes les nuances du ciel. A peine quelques ruines entre Tibériade et le Nord, là où dorment les villes aux noms évocateurs : Geraza, Capharnaüm, Julias, Bethsaïde, Magdala... et plus rien, ni une habitation, ni un homme. Comme ces demeures où des vies chères furent encloses, que l'on voudrait fermer à jamais dans l'odeur des cierges et de l'encens, Sa terre dort, au printemps, sous les hautes herbes et sous les fleurs ; et maintenant, aux jours brûlants de l'été, la lumière éblouissante et morne de ces solitudes d'Asie, l'enveloppe comme un linceul.

Ah ! que cette solitude est auguste ! Que cet abandon est sacré ! Se figure-t-on une vie quelconque poursuivie là ? Des villes, des routes, des allants et

venants, des gens affairés, un négoce, des paroles et des pensées étrangères, là où le Christ passait ?

Non. Après Lui il n'y a que le silence. Les souffles de Moab nous portent l'écho de sa voix, sans qu'aucun de nos bruits l'affaiblisse. Elle se mêle seulement au murmure des vagues, comme il y a deux mille ans, lorsqu'Il enseignait assis sur le rivage, aux battements d'ailes d'un oiseau qui s'envole, au bruissement mélancolique des roseaux. Une barque à la longue vergue, pareille à celle des fils de Zébédée, sillonne le Lac lentement. Le fellah qui la monte chante une de ces mélopées millénaires qu'ils se transmettent ici d'âge en âge, et que, sans doute, Il entendait. Et nous pouvons laisser nos âmes se purifier, se

rafraîchir, se transformer au souvenir du Seigneur, aux paroles qu'il disait, aussi puissantes pour créer en nous des forces nouvelles, que le souffle de Jéhovah dans l'Éden.

Vingt villes se pressaient autrefois, le long de ces rivages, comme des troupeaux blancs perdus dans les champs d'orge, les figuiers et les lauriers-roses. Les longues files des caravanes suivaient les chemins étroits entre les bois d'oliviers ; un peuple turbulent et joyeux vivait sans effort de la pêche et de la fertilité proverbiale du sol. Le grand Hosannah du miracle se levait sur les pas du Seigneur, de la foule des malades et des infirmes qu'Il guérissait...

Oh ! cette scène renouvelée sans fin, dans chaque ville, dans chaque bour-

gade qu'Il traversait ! A cette heure où le soleil descend « tout le peuple attendant aux portes de la ville », parce qu'Il les consolait tous, parce qu'Il les soulageait tous ; les appels des aveugles, des paralytiques et des sourds ; les prières des lépreux, hors des murs ; les supplications obstinées des mères ; toute la multitude, comme un troupeau sans pasteur « se pressant autour de Lui », « se jetant sur Lui » : et son geste éternel de guérir et de bénir, sa pitié, l'éternel recommencement de sa pitié ! Comme on envie ces pauvres ! Comme on écoute chacune de leurs demandes, comme on les répète ! Et Lui, comme on l'entend !

Tout ce qui l'entourait est mort ; la grande clameur de la détresse et les

chants d'actions de grâces s'en sont allés avec les lépreux, les aveugles et les muets, « là où va toute chair ». Et Lui, avec les autres, Lui, avant les autres, après son bref apostolat de trois ans Il s'en est allé. Pourtant il y a un attrait indicible à être là, même à une distance de vingt siècles, même dans ce désert et dans ce silence, et sans Lui...

Sans Lui ?

Si, dans les ruines de Capharnaüm votre pied heurte une longue pierre, baissez-vous, et regardez. Entre toutes les paroles qui relevaient et qui guérissaient, entre l'appel de Lévi et le pardon de Magdeleine, entre les belles paraboles et l'accent de pitié : « Venez à moi, tous ! » cette pierre est le témoin d'une promesse de présence éternelle. C'est

le linteau de l'antique synagogue. Un vase de manne y est sculpté comme, ailleurs, le chandelier à sept branches ou l'arche d'alliance. Ici, dans ce lieu même, Jésus-Christ, s'inspirant sans doute du signe symbolique miraculeusement préservé sous nos yeux, prononça le discours du VIe chapitre de Saint-Jean :

« Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts. Voici le pain qui descend du ciel, afin qu'on en mange, et qu'on ne meure point... Je suis le Pain vivant... »

C'est la promesse suprême, le plus grand don entre les dons.

Oui. Demeurons le long du Lac et sur ses rives. Interrogeons chaque pierre. Regardons longuement la forme des collines, le ciel qu'Il contemplait

dans ses nuits de prière, l'eau sur laquelle Il marchait. Imprégnons-nous de tous ces récits de l'Évangile. Suivons ses pas. Reconstituons les alentours... Son souvenir nous pénètre ; mais Lui vivant, réel, le même, il n'est pas au dehors, il est là dans la petite église des Franciscains à Tibériade comme dans tous nos Tabernacles. Et c'est ce qui rend un pèlerinage aux Lieux saints si émouvant, d'avoir à la fois sa présence dans l'Eucharistie, et ses traces dans une évocation de chaque instant.

Or. Lourdes change cette évocation imparfaite en une reconstitution littérale. Elle nous remet sous les yeux les scènes d'il y a deux mille ans, telles que nous venons de les rappeler. La présence de Jésus-Christ s'y fait sentir comme nulle

part ailleurs. C'est Lui, tel que l'Évangile nous apprend à le voir et à l'aimer, dans son cortège de pauvres et de malheureux qui l'attendent avec le même désir, qui l'appellent avec les mêmes cris d'angoisse ; et nous ne le retrouvons ainsi que là...

En définitive, comme autrefois aux mages et aux bergers, Marie nous le donne ; elle nous appelle plus près de Lui ; elle crée autour de lui l'atmosphère de confiance sans bornes, de joie, de tendresse, qui l'entourait dans sa terre de Galilée. Et comme l'Eucharistie est le suprême don du Christ, le culte et l'adoration de l'Eucharistie est le grand don de Marie. Elle écarte les voiles ; elle rend sa présence comme sensible. Tant qu'on n'a pas compris cela, on ne

comprend rien à Lourdes... Il faut y ordonner son âme en vue de Jésus-Christ mieux connu, plus cher et plus proche qu'Il ne l'était pour nous, avant les grandes manifestations Eucharistiques. Et quand une fois on a saisi ce que je dis là, on dégage l'essentiel et l'éternel, de ce qui est l'accessoire, et qui passe...

II

Lourdes, le 25 août, à cinq heures du soir.

De tous côtés les malades affluent traînés dans leurs voitures, ou portés sur leurs grabats. On les place au premier rang d'une vaste ellipse qui ira du Rosaire à la statue de la Vierge couronnée. Ils sont, en avant, accompagnés

de leurs parents ou de leurs amis, de leurs infirmiers, des infirmières, d'une foule qu'on ne dénombre plus, cinquante, soixante mille personnes. Les brancardiers font la haie. Le milieu de l'immense esplanade, où doit passer la procession, demeure vide.

A travers les arches, on aperçoit le cortège qui part de la Grotte et précède et suit le Saint-Sacrement. Il n'y a que des prêtres et des hommes. Pour que leur masse compacte puisse évoluer complètement, il faut longer le Gave, arriver là-haut, jusqu'au pont. La foule qui reste en dehors et qui attend n'a d'yeux que pour les malades : on discipline sa pensée, on l'endigue dans une prière constante, dans une supplication ininterrompue pour les infirmes groupés

là, pour les pécheurs, pour les intérêts de l'Église et du monde. En dépit des efforts la pensée s'évade, se fixe sur celui-ci ou celui-là ; une impatience croît, une angoisse étrange, une sorte de frisson : l'attente de ce que jusqu'ici l'on n'a pas vu, de la chose extraordinaire, formidable...

Toutes les classes de la société, toutes les personnalités les plus diverses sont fondues en un seul désir : voir... Et l'on cherche à s'approcher. On s'intéresse à un malade, plutôt qu'à un autre, instinctivement : cet enfant aveugle ; ce mineur entouré de camarades, la petite lampe à la casquette ; cette mourante qu'on vient d'extrêmonctier tout à l'heure, et qui s'obstine quand même à rester...

On les a groupés devant Lui, comme

autrefois « tous les malades atteints d'infirmités ou de souffrances diverses » (Matt., IV, 24). « Une grande foule le suit » (Matt., XII, 14). « Tout le monde l'attend. » « Tout le monde le cherche. » « Toute la ville se presse devant les portes » (Marc, II, 10). « Tous ceux qui avaient chez eux des malades les lui ont amenés » (Luc, IV, 40). L'on sent que là aussi tout le peuple voudrait « se jeter sur lui » (Marc, II, 10), « chercher à le toucher » (Luc, VI, 18)...

On le voit. C'est avec les paroles mêmes des Évangélistes que nous décrivons la scène qui nous entoure : mais c'est de nos yeux que nous la voyons, de nos mains que nous la touchons. Lui seul demeure invisible, caché sous cette hostie vers laquelle tous les regards,

tous les désirs, toutes les âmes vont...

Aussitôt qu'Il paraît, aussitôt qu'Il atteint le premier malade, les chants et les prières s'arrêtent. C'est un silence pareil à celui que je disais, sur le bord du lac de Tibériade où le vol d'un oiseau s'entend. Et un grand cri s'élève, le plus beau cri de toute la terre, qu'un prêtre dit seul, d'abord, que la multitude répète ensuite, comme un déchaînement d'ouragan :

« Seigneur, nous vous adorons !... »

Une à une les paroles que le Christ entendait, les supplications, les appels de détresse vont l'atteindre :

« Seigneur, nous croyons en vous. »

« Seigneur, je crois, mais augmentez ma foi ! »

« Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! »

« Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri ! »

« Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! »

« Seigneur, faites que je voie ! »

« Seigneur, faites que je marche ! »

« Seigneur, faites que j'entende !... »

Le prêtre qui porte le Saint-Sacrement s'arrête un instant devant chaque malade, le bénit, laisse la tête douloureuse se poser contre l'ostensoir...

Oh ! cette attente passionnée, cette misère qui supplie devant Celui qui peut tout ! Le regard de ce tuberculeux, dont le corps se couvre d'une sueur d'agonie ; le visage de cette mère tendant son petit enfant que les convulsions ont

rendu difforme ; les mains en avant de cet aveugle !...

« Seigneur, ayez pitié de nous ! Vous qui les sauviez tous, vous qui les guérissiez tous... »

C'est l'imploration du malheureux qui veut la joie, la guérison, le repos, tout ce qu'Il semait sur ses pas, ce qui débordait de ses mains bénissantes, de son regard...

Il est là, le même. Ce n'est pas une exaltation pieuse de le croire ; c'est l'acte de foi sans lequel nous ne sommes pas chrétiens. Et cette foule est chrétienne, et se distingue ainsi des foules de Galilée. A ceux-ci il fallait les dons matériels, qui se sentent et qui se voient. Ils n'en rêvaient pas d'autres. Après vingt siècles de Christianisme et

grâce à lui, l'humanité a fait un pas. Nous savons qu'il y a plus haut que cette vie une vie éternelle. Malgré ses désirs passionnés de bonheur terrestre, cette foule le sait, le sent. Tous, au fond, lui soumettent leurs volontés, s'inclinent devant Lui, et, sans effort, pensent qu'il vaut mieux le laisser agir et choisir.

Alors, un instant, essayons de voir comme Il voit.

Tous ceux qui sont là, riches, pauvres, heureux, malheureux, malades, savants, ignorants, lui apparaissent en leur essence même, en dehors de tous les accidents humains. L'éphémère se dissout. Il n'y a que des âmes posées devant leur éternité. Comment pourrait-il se borner au dehors? Au corps?

A la vie présente? Et comment le lui demanderions-nous?

Dans cette fuite des apparences, dans ce tête-à-tête émouvant entre le Christ et nous, ces supplications que nous redisons ici n'ont leur vrai sens que si on les entend d'abord au sens symbolique :

« Seigneur, faites que je voie! Moi, aveuglé par la poussière terrestre, les préjugés, la fascination de la bagatelle, faites que je vous voie... »

« Seigneur, faites que j'entende, par delà les bruits d'ici-bas, dans le silence des passions, ce que vous murmurez au fond de moi-même... »

« Seigneur, faites que je marche, dans le chemin étroit qui conduit à la Vie; dans les sentiers où vous êtes, que m'indiquent vos commandements, que bor-

nent le devoir. Ils me conduiront à la paix. »

« Celui que vous aimez est malade ! Toutes les maladies du corps, celles du cœur et de l'âme, la faiblesse et l'orgueil, la légèreté, le doute, l'inconstance et l'ennui, et l'insatiable faim... »

Un cri comme je n'en ai jamais entendu, un cri surhumain, confond toutes mes pensées, les submerge :

« Il est guéri !... »

L'enfant qui n'avait jamais marché s'est échappé des bras de sa mère ; il va derrière le Saint-Sacrement à pas hésitants... et elle !... Le visage de cette femme !... Elle veut reprendre son fils ; et elle marche tout près sans savoir, n'osant pas croire encore, comme en rêve, comme enivrée.

Seigneur, est-ce que nous pouvons comprendre quelque chose ? Nos corps, nos âmes, tout est à vous... Est-ce que tout à l'heure nos pensées, se croyant plus hautes, n'étaient pas encore trop petites ? Est-ce que la Vierge douce ne vous prie pas, à Cana, parce que le vin manque ? Ah ! Seigneur, que vous êtes bon, et comme nous devons être simples, demandant tout, ce qui demeure et ce qui passe, vous confiant tout... et vous laissant décider...

Il faut un effort des brancardiers, les bretelles de cuir tendues, pour contenir la foule, pour arrêter l'explosion de joie. C'est un remous semblable aux grands tourbillons des gouffres... Le *Magnificat* éclate ; le tout petit marche toujours ; il regarde ses pieds

qui n'ont pas été chaussés, et il rit...

Mais l'allégresse se déchaîne en véritables clameurs, lorsque cette autre malade qui agonisait là, sur les marches, se dresse au passage du Seigneur, à peine vêtue, et s'agenouille...

« Hosannah ! Hosannah !

« Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! »

Les yeux se remplissent de larmes ; les mains se joignent...

Une expression de ravissement passe sur tous les visages, les guéris et les autres ; le respect contient à peine l'explosion qui va éclater tout à l'heure, la foule rompra toutes les digues, battra les portes du bureau des constatations, clamera son « merci » à la Grotte. Maintenant sous l'ostensoir qui se lève,

toutes les têtes s'inclinent pressées comme les épis de nos champs au temps de la moisson ; le silence auguste est fait d'un accablement d'adoration et de joie.

L'on disait un jour à Bernadette :

« Ne voudriez-vous pas être témoin de ces grandes manifestations de Lourdes ?

« — Oh ! oui, pour le triomphe de la Sainte Vierge, mais à la condition de voir sans être vue. »

Elle voit, la petite messagère de la Vierge, et elle se réjouit. Tous les désirs de sa Dame sont comblés. Lourdes parce qu'elle est la terre de Marie, est la terre de Jésus-Christ...

Et la Vision s'enfonce dans cette grande lumière.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA VISION DE BERNADETTE

DEUXIÈME PARTIE

CE QU'ELLE DEMANDE, ET COMMENT LA TERRE LUI RÉPOND

TROISIÈME PARTIE

CE QU'ELLE DONNE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mai mil neuf cent quatorze

PAR

E. ARRAULT ET Cie

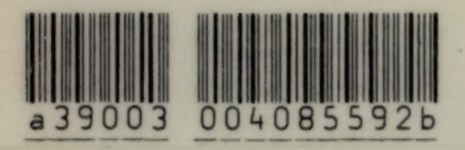
à Tours

pour

BERNARD GRASSET

3870

IMP. HÉRAUDIN, 8, RUE DE SÈVRES — PARIS.


a39003 004085592b